

# Paule Gonnet

son nom de religieuse au Prado : Sœur Vincent

Juliette Gonnet, sa sœur est également religieuse au Prado , Sœur Henri

Les pages qui suivent sont une simple retranscription d'un enregistrement réalisé par Michel Durand dans les années 1980.

Plusieurs noms propres peuvent être mal orthographié. Il n'a pas, à ce jour, été possible d'en contrôler l'exactitude. Alors, appel est lancé pour trouver les justes noms.

Michel Durand - Parlez-nous de vous-mêmes. Du Prado.

Paule Gonnet - Alors vous voyez, moi j'ai eu des parents, dont l'un c'est-à-dire maman, ma mère, était profondément chrétienne à la manière des gens de l'ouest, c'est-à-dire une foi absolument sans défaillance, et voyez, mère de dix enfants allant à la messe tous les jours, une foi admirable et un père qui était médecin qui appartenait à la génération des médecins de 1900, c'est-à-dire des gens qui étaient, le mot *matérialiste* ne convient pas, mais qui étaient avant tout des *rationalistes*, et mon père qui avait un frère prêtre, qui voulait d'ailleurs entrer au Prado, mon oncle Henri, c'est pour ça que ma Sœur porte ce nom, a été fidèle à la promesse qu'il avait fait à sa femme, c'est-à-dire que je n'ai jamais vu mon père manquer sa messe, il y a été la semaine de sa mort, mais il avait été élevé par les Jésuites, il avait connu le Père Valensin et il a eu l'un des frères du Père Valensin comme professeur, mais il était profondément rationaliste et je ne crois pas le déprécier en disant qu'il avait une réserve très sensible à l'égard de l'Église, si bien que nous étions dans un double courant ; par maman, on était plongé dans la vie d'une paroisse, dans la vie de l'Église telle qu'elle se présentait à cette époque, avec l'action, vous savez, la C.G.F., enfin c'était le début, et puis alors un père qui payait les cotisations au mouvement catholique des médecins, la Société Saint-Luc, mais qui, dans son attitude était réservé,

Michel Durand - Qu'est-ce que vous entendez par rationaliste ?

Paule Gonnet - Des gens qui n'acceptent que la science, les données scientifiques. Vous voyez, moi, tout ce qui touche au merveilleux, dans les manifestations religieuses, ça ne m'a jamais intéressée parce que je suis beaucoup plus sensible à, si vous voulez, la création, mais la création conçue comme quelque chose qu'on peut étudier et qu'on peut

Michel Durand - Seulement en quoi elle se divise ?

Paule Gonnet - C'est volontairement que j'ai mis une carte de géologie et M. R. à côté de lui, parce que c'était un homme qui étudiait beaucoup, beaucoup, la nature, les sciences. Alors nous avons donc été élevés très chrétiennement avec ce point d'interrogation : *Pourquoi est-ce que mon père ne fait pas la prière avec nous ?* Et, j'avais la chance d'avoir un cadeau que Dieu m'a fait et qui est un cadeau merveilleux, j'avais une jumelle, qui est d'ailleurs religieuse du Prado, comme moi, Sœur Henri, et alors nous avons eu une jeunesse très gaie, nous étions dix ; c'était très vivant à la maison, chacun très libre, et quand nous avons voulu aller aux Guides, on nous a laissées aller aux Guides, quand j'ai voulu faire de la J.E.C., personne ne m'a empêchée d'en faire, le jour où j'ai été à Esprit ça a un peu surpris parce que tout de même Esprit était considéré comme pas orthodoxe alors on était un petit peu inquiet sur ce point, mais enfin on ne m'a jamais brimée, je n'ai pas connu de brimades, d'ailleurs j'en ai connues ni dans ma famille, ni au Prado. Et j'ai fait des études à Lyon, licences d'histoire et géographie, et puis la rencontre du Prado m'a amenée à renoncer à cette orientation qui était pourtant tout-à-fait la mienne, voyez, j'ai repris l'enseignement ensuite à la Roche, j'ai beaucoup aimé l'enseignement, mais enfin j'ai, à cette époque on n'avait pas le souci qu'on a maintenant de rester inséré dans son milieu, on en était encore où la vocation c'était une coupure alors donc je suis rentrée au Prado où je me suis trouvée, je vous dis, dans une chose

étroite. Ça n'enlève rien à la beauté, à la grandeur du message du Père Chevrier, mais ce Prado tel qu'il était en 1935-36, était quelque chose de très petit.

Michel Durand - Est-ce que vous pourriez dire, par rapport au rationalisme, si vous ressembliez plus à votre père qu'à votre mère ?

Paule Gonnet - Je crois bien que j'étais vraiment des deux côtés.

Michel Durand - Oui

Paule Gonnet - Voyez, encore aujourd'hui, je ne peux pas me faire à une religion qui recherche les choses extraordinaires. Pour moi, vous voyez, c'est Saint Thomas d'Aquin, il y a un accord profond entre les plus humbles réalités terrestres et les réalités spirituelles, c'est vraiment un tout. Alors mon père nous établissait dans un monde très ferme, très solide, très structuré et même conditionné, socialement, voyez, il était d'une bonté extrême pour les pauvres par exemple dans son service on gardait les clochards, il était en psychiatrie, mais on gardait les clochards qu'on accueillait jusqu'au retour du soleil, c'était un homme d'une bonté profonde, mais avec des préjugés bourgeois et puis alors sa culture, qui était une culture tout-à-fait démodée, voyez, il lisait le Grec, le Latin, il savait l'Allemand, c'était un homme qui a étudié toute sa vie, en faisait tout de même un mandarin. Je ne donne pas au mot mandarin un sens péjoratif qui serait méchant, mais, nous ses filles, enfin les deux aînées qui sommes rentrées au Prado nous ne partageons pas du tout sa façon imprégnée des principes de la bourgeoisie, que voulez-vous, de voir les choses.

Michel Durand - Et comment étaient vécus chez lui, la foi et le rationalisme ?

Paule Gonnet - Alors la foi était vécue de la façon suivante ; il avait été, vous savez, de cette génération de 1914, très forte au point de vue humain, et alors il avait fait une promesse ; avec maman avant, ils se sont connus, ils avaient 4 ou 5 ans, c'étaient des amis d'enfance, les deux familles se connaissaient et quand, il a toujours, il n'a jamais pensé qu'à elle et quand il l'a demandée en mariage, elle a mis très longtemps à dire "oui" parce qu'elle était heurtée par cette espèce de refus d'une religion vécue tout simplement, sans faille, alors elle a exigé qu'il s'engage à ne jamais manquer sa messe, à faire ses Pâques et à élever chrétiennement ses enfants. Et alors c'était vraiment un mariage d'amour au sens le plus beau du terme ; il n'a jamais manqué à ses engagements, Voyez, le dernier dimanche avant sa mort, il est mort le jeudi, et le dimanche j'étais au Bois. d'Oingt avec lui, il avait une peine extrême à marcher à ce moment-là ; eh bien, il a été à la messe, je lui ai donné le bras et il a assisté à cette dernière messe. Et je vous assure que quand il était à l'église, on sentait un homme qui vivait en profondeur. Alors il y avait ce mélange, c'est sûr.

Michel Durand - Il s'en expliquait ?

Paule Gonnet - Non, jamais. Voyez, la grande souffrance de ses dix enfants ça a été que mon père était un homme très réservé, très Lyonnais, alors, profondément Lyonnais, voyez le Père Chevrier a aussi de ces traits là qui ont fait que le Père Six a pas du tout vu clair, il n'a pas du tout vu qui était le Père Chevrier, il n'est pas Lyonnais. Ce sont des gens, mon père le disait, ce n'est pas parce qu'on ne dit pas qu'on ne sent pas et voyez nous n'avons jamais pu, avec lui, nous expliquer sur ce plan religieux. Mais alors maman avait une influence énorme au fond et, voyez, c'était pareil pour

nous, nos passions, toutes les fois qu'il y avait... Par exemple pour ma vocation, c'était terrible pour lui, j'avais fait des études, je devais être professeur, je n'avais jamais parlé de vocation religieuse, ça a été terrible pour lui. il a respecté ma liberté, c'est tout, il ne m'a pas approuvée, sûrement pas.

Michel Durand - Vous seriez entrée chez les Dominicaines, ou... ?

Paule Gonnet - Je n'ai jamais eu envie d'entrer ailleurs qu'au Prado, voyez, alors que nous avions une tante, qui était une grand-tante, qui était Fille de la Charité qui nous a reçus chez elle, que nous aimions beaucoup, mais alors ma Sœur et moi, nous étions un petit peu utopiques et alors il y avait un aspect un peu trop riche chez les Filles de la Charité qui nous a détournées. Nous étions quand même un peu des aventurières, toutes les deux, on ne marchait pas sur les sentiers battus. Il y a eu ce côté, un peu, vous savez, on chantait « le beau bourgeois » avec Polier. Cette génération sur le plan social ne partait pas à l'usine, ne se lançait pas dans les mouvements hippies qui n'existaient pas, mais on voulait faire autre chose que ce qu'avaient fait nos parents. Ça c'est très net.

Michel Durand - Dans une des vies du Père Chevrier, on parle de gens qui ont échangé leurs vêtements de soie pour des vêtements d'ouvriers...

Paule Gonnet - Alors moi, je n'ai pas fait ça, mais quand je suis partie au Prado, j'ai été acheter aux Puces, au marché aux puces à Saint—Etienne le trousseau. Alors quand je suis arrivée dans mon noviciat, j'avais des choses, des draps en particulier, qui étaient des « pattes » et le Prado n'était pas du style hippie, vous savez, pas du tout, du tout, on vivait très pauvrement

très simplement, on avait juste le nécessaire, mais c'était la sagesse paysanne qui régnait. Ah oui ! Non les vocations de celles qui, il y en a Sœur Félicia , je me rappelle, elle avait dans le fond de son placard, au noviciat, une robe de bal, blanche, qui était destinée à faire un ornement, oui, c'est le seul souvenir que j'ai qui correspondrait à ce style-là.

Michel Durand - Votre trousseau, vous l'aviez acheté au marché aux puces alors qu'est-ce qu'on en a fait ?

Paule Gonnet - Ah bien on l'a gardé. Mais Sœur Marthe et Sœur Dominique ont trouvé que j'étais tombée sur la tête. Ça ne correspondait pas du tout à ce qu'il fallait.

Michel Durand - Quand vous êtes rentrée au Prado, l'aspect intellectuel, vous l'avez vu tout de suite ?

Paule Gonnet - J'en ai fait le sacrifice entier. Oui, parce que vous voyez cette génération était marquée par Saint-Exupéry , par beaucoup d'idéal et alors il nous semblait qu'en renonçant à des choses auxquelles nous tenions, nous faisons un hommage à Dieu. Oui, je crois qu'on ne peut pas comprendre la manière dont se vivait *les* vocations si on ne rentre pas dans le conditionnement des filles de cette époque. Ça a été l'époque où beaucoup de filles de la bourgeoisie ont été chez les Petites Sœurs de l'Assomption, voyez-vous. Alors, il faut être très juste, le Prado ne demandait absolument pas un renoncement qui aurait été contre nature, on nous laissait libres de penser, nous n'étions pas... pas comprimées.

Michel Durand - Je suis tout de même étonné par le fait que vous êtes historienne, vous l'étiez avant d'entrer au Prado, c'est l'époque où il y avait beaucoup de conflits.

Paule Gonnet - Sociaux...

Michel Durand - Et même intellectuels, au niveau de l'histoire, par exemple, et bien votre père était baigné dans ce rationalisme, dans cette volonté de la vérité, et vous l'étiez vous-même par vos études, et au Prado on ne l'était pas tellement ?

Paule Gonnet - Je n'en ai pas souffert, je n'en ai pas souffert, mais il faut bien comprendre pourquoi. Une fois le noviciat passé, ont été contraintes à toutes espèces de tâches ménagères, qui étaient plus ou moins agréables, mais même si c'était bête, à condition d'être intelligent, on mettait ça à sa place, ce n'était pas l'essentiel. Ensuite, vous savez, pendant dix ans, c'est-à-dire de 1939 à 1949 j'ai été à ce que l'on appelait l'Œuvre de Première Communion, la Série, nous étions trois Sœurs seulement qui vivions jour et nuit avec les enfants. On avait un horaire de travail extrêmement strict avec des heures de catéchisme, des récréations, des promenades, toutes sortes de tâches matérielles, comme par exemple de faire des paillasses pour les enfants, qui ne nous donnaient absolument pas la possibilité, la liberté d'esprit, de faire autre chose que ce., enfin voyez, cette espèce d'attachement terre à terre au travail qui a d'ailleurs beaucoup déformé les mentalités au Prado ; les Sœurs de cette époque, c'était travail, travail, prière, prière, parce qu'il y avait des heures passées à la chapelle aussi. On n'avait pas le temps de se poser des questions et puis alors, voyez, ce qui a été caractéristique de cette période, surtout avant 1945, voyez entre 35 et 45, c'est que vous avez eu au Prado de très fortes personnalités qui étaient des gens attirants, engageants, qui vous soulevaient au-dessus de vous-mêmes, qui étaient Père Ancel et Sœur Marie-Claire Alors on vivait dans un style rude, mais très entraînant. Des gens jeunes ne pouvaient que s'y sentir à leur aise. Vous ne pouvez avoir aucune idée quand vous voyez la chapelle d'aujourd'hui, qui ressemble au fond à un temple, de ce que cette chapelle était attirante quand elle était remplie d'un bourdonnement d'enfants, des gens du quartier qui venaient en très grand nombre, et puis alors, c'était horrible sur le plan artistique, ils étaient très vivants, très parlants ; on se promenait d'une chapelle à l'autre, le lundi c'était la dévotion au Saint-Esprit, le vendredi on allait à la chapelle du Calvaire, les Pères du Prado, y compris le Père supérieur, voyez, le Père Laffay de cette époque, qui était un Père très simple, mais très profond, moi j'ai beaucoup aimé le Père Laffay ; il vous attachait tous ces gens-là, à ce que vous faisiez et il y avait une unité profonde qui venait de ce que dans la maison, tout était orienté vers la catéchèse, voyez j'ai acheté « les Sœurs d'Aujourd'hui » et on dit « un prêtre stéphanois jette un regard nouveau sur la catéchèse d'aujourd'hui ». Et bien il faut bien dire qu'hier, le Prado, avec ses tout petits moyens était toujours à l'affût de trouver quelque chose qui pouvait intéresser les enfants, mieux leur faire connaître Jésus-Christ. C'est un... C'est un... C'est mort aujourd'hui. Vous savez, on regrette presque qu'une bombe au moment des bombardements de la place Jean-Macé n'ait pas détruit la chapelle du Prado, ça vaudrait mieux que de la voir comme elle est aujourd'hui, verrouillée.

Michel Durand - C'est certain, oui !

Paule Gonnet - Et Sœur Jean-Baptiste le dit aussi.

Michel Durand - Et tout le monde le dit !

R - Voyez elle le dit à propos des cours du Prado. On a mis beaucoup de jolies fleurs dans les cours, mais quand on voyait ces cours remplies d'enfants en été, c'était le centre aéré du quartier, enfin du secteur. C'était très très vivant, et ça explique que, une fille comme moi ne s'est pas du tout trouvée à l'étroit et ennuyée, nostalgique par rapport à son passé,

Michel Durand - Quand vous étiez dans les groupes « Esprit », je pense, je suppose, là je peux me tromper dans les dates, que l'on parlait encore au niveau théologique de toutes les discussions, de toutes les réserves qui ont pu être faites de tout ce qui est autour du modernisme.

Paule Gonnet - Alors voilà, je vais vous expliquer. Moi j'ai été attirée à Lyon par la Chronique sociale. J'ai beaucoup connu Marius Gonin, de vue, j'ai été à la Chronique, et ce christianisme social lyonnais était très orienté vers des réalisations concrètes, si bien que toutes ces discussions sur le modernisme, toutes ces critiques, je les ai peu connues, voyez, j'en ai beaucoup plus pris conscience ces dernières années, où j'ai eu plus de temps, où j'ai eu le Père Tegard, où je me suis interrogée par rapport à la foi de mon père. Pourquoi était-il comme ça ? Alors à ce moment-là, j'ai compris. Mais jeune, non. Non, non,

Michel Durand - Et dans les groupes « Esprit », on en parle pas ?

Paule Gonnet - Les groupes « Esprit »... On avait l'impression... Nous avions l'impression que nous allions partir pour une aventure nouvelle, mais je ne suis pas restée assez longtemps à « Esprit » pour participer à la recherche critique. Non, je n'ai pas connu cette recherche critique.

Michel Durand - Dans vos études, Maritain...

Paule Gonnet - Non voyez, à la J.E.C. de ce temps-là on faisait des études d'Évangiles déjà. Mais j'ai eu une amie, que j'aimais profondément, qui était une fille tout-à-fait remarquable, venue du monde incroyant, Juliette PAYE qui s'est beaucoup occupée des camps de J.E.C., de lycéennes, je marchais dans son sillage, voyez, c'était un sillage d'Action catholique, mais pas un sillage de recherche en profondeur critique, c'est venu après ça. Je ne crois pas que ça ait caractérisé l'époque de ma jeunesse. Peut-être y avait-il des gens plus intellectuels que moi comme Goux, et qui commençait déjà à rechercher, mais moi je n'ai pas participé à cette recherche. J'avais d'excellents professeurs à la Faculté. J'en avais... L'histoire et la géographie, à Lyon, marchaient très bien ; mais alors ce qui les caractérisait c'était une extrême diversité de méthodes de travail. Vous aviez ceux qui cherchaient le détail, la moindre référence de vérité dans le petit détail. Vous aviez des gens comme Lady Schneider qui vous présentait de grandes fresques historiques extrêmement vivantes, mais s'en entrant dans le détail. Vous aviez quelqu'un comme Doucet qui était capable de vous poser à un examen de licence une question très brève, de peu d'importance, concernant un petit traité, qui avait permis de donner à la France un petit morceau de plus. En géographie, c'était pareil, vous aviez des orientations diverses. Si bien que nous avions l'impression d'une grande richesse de pensée, mais pas de gens dont l'un aurait tellement emporté sur les autres qu'on l'aurait suivi comme un maître. On était devant une richesse, qu'on découvrait.

Michel Durand - Dans le milieu catholique lyonnais, la Chronique sociale avait beaucoup de place, beaucoup d'importance ?

Paule Gonnet - Ah oui ! GoninN était quelqu'un d'absolument extraordinaire, c'était quelqu'un qui voyait dans l'avenir. Il pressentait des choses que les autres ne soupçonnaient même pas. Ah oui, la Chronique a été un... quelque chose de considérable dans la vie de l'Église, même vous voyez les Semaines sociales, ça a marqué cette période-là.

Michel Durand - Et pour vous, ça a beaucoup marqué aussi ?

Paule Gonnet - Ça a beaucoup marqué, oui ! Ça a beaucoup marqué, pour une raison personnelle parce que j'avais un camarade que j'aimais beaucoup et qui était à la Chronique et puis parce que j'admirais beaucoup OONIN. Ah oui ! Sûrement. Oui, vous cherchez à savoir si à cette époque, l'esprit critique était très développé, et bien je vous donne un témoignage tout-à-fait personnel qui peut être très insuffisant, mais nous, on allait beaucoup plus de l'avant avec cette idée que l'on allait refaire le monde, ça, moi je ne suis pas de tout débarquée par la jeunesse actuelle parce que je peux dire que j'ai vécu dans ma jeunesse propre, les mêmes aspirations profondes que les jeunes, enfin je parle de mes neveux actuellement, de ceux que je connais, que les jeunes d'aujourd'hui manifestent.

Michel Durand - C'est ça, oui.

Paule Gonnet - Mais alors ce qu'ils ont de supérieur, certainement à nous, c'est qu'ils sont capables de briser les préjugés bourgeois. Alors que nous, nous ne les brisons pas, nous nous en échappions. On partait au Prado, parce qu'on pensait qu'au Prado on allait vivre d'une manière réussie cette aventure d'un monde changé, transformé. Alors que eux, c'est sur place, en s'affranchissant de contraintes de structures qu'ils réalisent ça. C'était les mêmes aspirations, mais pas la même manière de les traduire.

Michel Durand - Et l'action avait une très très grande place ?

Paule Gonnet - Une très grande place. Voyez, se mettre au service, se mettre réellement au service de ceux qui étaient déshérités, partager réellement leur vie, attraper des poux comme eux, travailler dur comme eux, tout ça c'était des choses qui nous paraissaient des choses utiles, bonnes, même si c'était réalisé très petit, ce qui était le cas du Prado. Et puis, il y avait quelque chose au Prado, qui pour les jeunes était très attirant, c'est que à cette époque, sous l'influence, voyez, du Père Ancel et de Sœur Marie-Claire, ont pressentait que cette minuscule petite réalisation était capable, enfin, d'arriver à quelque chose de plus grand.. C'est l'époque où les prêtres se sont multipliés. Voyez, on voyait toujours arriver des jeunes au Prado. C'est l'époque, où du côté des Sœurs, il y a eu de très nombreuses vocations. C'était pas quelque chose qui mourait, c'était quelque chose qui au contraire, prenait son essor. Alors il y avait des tensions. Voyez, Sœur Jean-Baptiste, par charité, certainement fraternelle, les a beaucoup atténuées, mais en réalité, elles étaient vigoureuses.

Michel Durand - Je reviens sur cet esprit critique. Un père qui est rationaliste, une mère pleine de foi, une synthèse chez les deux et j'aimerais savoir une fois de plus, d'où vient cette absence d'esprit critique pour vous ? Si vous voyez des raisons pour lesquelles ..., toute une part de questions qui étaient agitées à l'époque était gommée ?

Paule Gonnet - Ça vient peut-être de ce que, ça va vous paraître extraordinaire, j'ai fait des études secondaires et supérieures, je les ai faites facilement, j'étais suffisamment douée pour pouvoir les faire, mais si j'étais née dans un autre milieu, je me serais donnée avec passion à l'action. Par exemple, j'aurais beaucoup aimé avoir un commerce, réussir dans les choses qui sont des choses de contact humain. Mais je n'ai fait, au fond des études, que parce que j'étais conditionnée par un milieu familial et social où quelqu'un qui pouvait les faire les faisait. Mais vous dire que j'ai une tournure d'esprit intellectuelle, pas du tout. J'ai eu cet enrichissement, pour ainsi dire gratuitement, par milieu social, mais pas par attrait extraordinaire.

Michel Durand - Votre foi n'a jamais alors été gênée par les inconséquences- que l'on disait sur la Bible ?

Paule Gonnet - Les inconséquences qu'on disait sur la Bible, on a tout de même à cette époque mis les choses au point. Voyez le Père LACROIX qui est actuellement à VERNAISON et qui nous faisait au noviciat des cours de catéchisme, avait bien mis au point les choses sur les genres littéraires, sur la différence qu'il y avait entre la forme très adaptée à un peuple primitif et puis le fond, c'est-à-dire la vérité, le petit noyau de vérité que Dieu voulait faire passer à travers sa révélation. C'était très, voyez, je crois que ce dont il faut bien prendre conscience, c'est que, à l'inverse c'était peut-être notre chance et nos limites, à l'inverse des générations d'aujourd'hui. Des jeunes de cette époque étaient pris dans quelque chose d'étroit. On n'avait pas d'argent. On savait, une famille nombreuse., on savait qu'il fallait gagner sa vie le plus vite possible. On n'avait pas les loisirs coûteux. Une bicyclette, c'était déjà un luxe. Tout était restreint voyez. Et, si j'avais eu l'esprit critique, et bien il est évident que j'aurais fait carrière dans l'Université, mais que je n'aurais pas choisi le Prado. Donc, dans ce balancement dont je vous parle, il y a une chose qui l'a emporté, c'est la foi et le désir de la transmettre à d'autres. Il ne faut pas oublier que nous étions dans une famille où des deux côtés, mon père et ma mère, avaient un frère prêtre, et mon oncle Henri voulait rentrer au Prado, Voyez, je ne peux pas vous en parler, ça mènerait ailleurs, mais ces deux prêtres, qui ont été tués l'un en 1915, l'autre en 1918, ont exercé sur notre génération, dans notre milieu familial une influence considérable. Il y avait une relève à assurer. Voyez la question des dix enfants, c'était absurde au fond d'avoir tant d'enfants, mais il ne faut pas oublier que la tuberculose et la guerre fauchaient la jeunesse. Alors on avait ce désir de transmettre la vie et la vie tout court, et puis alors pour ceux qui été baignés dans un climat spirituel religieux, enfin catholique, la vie message de l'Évangile, mais regardez avec quelle passion à cette époque les francs-maçons, la Libre Pensée enfin tous les courants laïques travaillaient.

Michel Durand - Il y avait une grande force morale ? Une fois le Père Ancel m'a dit qu'il n'a jamais pu, alors que financièrement ils le pouvaient, obtenir de ses parents, une voiture.

Paule Gonnet - On vivait dans un climat de privation. Mais qui tenait, je crois, à ce que la sécurité sous la forme qu'elle a prise aujourd'hui, n'existait absolument pas. Voyez, moi j'ai eu des grands-oncles et des grands-tantes qui vivaient très modestement en tout petits rentiers, sans aucune protection sociale. Alors on avait toujours cette appréhension de se dire, si la situation se gâte, on vivait de guerre en guerre, comment est-ce que l'on assurera les choses. Voyez mon père a fait ce



tour de force de nous assurer à tous les dix, un métier, avec des études. Mais aucun d'entre nous n'aurait eu l'idée de dire, comme font les jeunes d'aujourd'hui, on en profite pas. On savait bien qu'il fallait gagner notre vie. Et je crois que même dans les milieux beaucoup plus aisés que le nôtre, parce que nous, nous n'étions pas du tout dans une situation facile, mais dans les milieux plus aisés c'était pareil. Il y avait toujours la tuile qui pouvait tomber. Sans protection.

Michel Durand - C'est ça !

Paule Gonnet - Voyez, ce que m'a appris, alors profondément, le travail d'études d'Histoire que j'ai pu faire, c'est qu'il faut tenir compte, pour apprécier une situation, de l'environnement chronologique, historique, enfin du temps dans lequel on vit. Pour le Prado, c'est tout-à-fait sensible. La manière dont on conduisait les choses à l'Oeuvre de Première Communion représentait sur le plan pédagogique un retard considérable. On aurait été au courant des découvertes qui ont été faites par la suite, nous n'étions pas plus bêtes que les autres, nous en aurions profité, après quand la Rééducation est arrivée, on a repris les choses d'une manière tout-à-fait différente qui était beaucoup plus conforme aux exigences pédagogiques du temps. Mais nous étions très fermés sur nous-mêmes avant 45. Alors comment voulez-vous que les courants circulent. Et puis il y avait cette idée de fidélité au Père Chevrier.

Michel Durand - Vous nous avez dit plusieurs fois que le Prado était un milieu très étroit, un milieu très petit. À quoi vous l'attribuez ?

Paule Gonnet - A ce que l'on avait gardé une fidélité littérale aux usages coutumiers. Voyez, tout devait se faire comme au temps du Père Chevrier, avec cette restriction que quand on lit comment ça se passait au temps du Père Chevrier il y avait certainement beaucoup plus de liberté parce que le Père Chevrier était un homme intelligent et inspiré par Dieu et qu'il vivait la liberté des enfants de Dieu. Tandis que nous, nous ne vivions pas la liberté. Il fallait faire exactement, pas laisser échapper un atome du patrimoine spirituel. Alors je pourrais facilement vous donner des détails absurdes de cette manière de faire, dont je me rendais très bien compte. Mais à cette époque, voyez, on aurait pas eu l'idée, quand on était entré dans une Famille religieuse, d'en sortir. Le divorce n'existait pas dans nos milieux. Ni sur le plan, enfin d'une vocation, ni sur le plan... enfin de la vie conjugale. Mon père qui n'était pas du tout d'avis de ma vocation aurait été profondément choqué si, au bout de 3, 4, 10 ans j'avais dit "j'en ai assez, je quitte". La fidélité était aussi, voyez, une règle de conduite. Quand on critiquait, c'était dans le domaine des idées, de l'esprit, voyez, on était libre et quand on dit la bourgeoisie libérale, on était vraiment libre de penser. On n'aurait pas accepté qu'on ne nous laisse pas penser. Oh non ! Mais quand on avait accepté de marcher dans une certaine direction, on n'avait pas le droit de la quitter.

Michel Durand - En fait l'étroitesse que l'on peut voir du Prado, on la voit également dans la famille bourgeoise lyonnaise ?

Paule Gonnet - Exactement. Voyez, je crois que tout se tenait. C'est pour ça que je reviens sur cette donnée historique à laquelle j'attache une énorme importance ; la donnée de l'environnement qui a entraîné un conditionnement. Et un conditionnement dans le genre de vie, dans... en tout, quoi.

Seulement, nous avons l'impression d'être libres parce que c'était une époque où l'on discutait très librement. Voyez le Prado est devenu beaucoup plus doctrinaire quand des intellectuels s'y sont introduits. Mais, tant qu'il n'y a pas eu de gens ayant fait de hautes études, chacun restait libre de sa pensée. Voyez, je vous ai gardé un trésor que je garde, en réalité c'est un bien de famille, j'ai voulu., je l'ai gardé parce que j'ai peur qu'on le perde au Prado, voyez c'est une photo qui représente., voyez, elle représente les premières Sœurs, enfin les Sœurs que j'ai connues. Alors je laisse de côté les autres pour ne vous mettre en face que de celle-ci. Ça c'est Sœur Antoine. C'était la Sœur cuisinière. Alors, voyez l'aspect humain de cette personne, magnifique. Sœur Antoine aurait pu être une « Mère Brasier » elle aurait pu tenir un grand, un grand restaurant à Lyon. Elle était venue de sa Saône et Loire à 16 ans. Elle avait une tante, Sœur Marie-Gertrude, qui était déjà cuisinière au Prado. Au bout de quelques jours, quand elle est arrivée au noviciat, son père, avec son bâton de bouvier, il était du monde rural en Saône-et-Loire, une famille de douze enfants, je crois, a demandé à remmener sa fille. Et il a dit à la Maîtresse des novices qui était très maigre, « avec toutes vos privances, qu'est-ce que vous allez faire de mon Amélie ». Et la fille est partie, le père d'un côté de la route, elle de l'autre, et ils ont été prendre le train pour rentrer en Saône-et-Loire, elle est de la région de Pierre Claude Prisset, le pays de Lamartine elle est. Et puis les frères sont intervenus. Elle est rentrée et elle est revenue au Prado. Voyez Sœur Antoine n'avait fait aucune étude. Elle n'avait certainement que son certificat, mais c'est une des plus belles intelligences que j'ai connues. Et alors ça peut vous paraître curieux tout ça, mais pour une fille qui avait fait des études comme moi, je n'ai pas souffert de l'absence d'un milieu intellectuel autour de moi parce que, il n'y avait pas qu'elle, il y en avait d'autres, parce que ces Sœurs-là avaient en elles, une force, une vitalité magnifique. Et vous ne vous sentiez pas en face d'imbéciles. Je vous assure. Elles ne cherchaient pas du tout à être autre chose que ce qu'elles étaient, mais alors pour le coup, elles étaient.

Michel Durand - Vous dites que ses frères sont intervenus, c'est... ?

Paule Gonnet - Pour qu'elle rentre à la maison, elle n'avait que 16 ans. Et les frères sont intervenus pour qu'elle retourne au noviciat. Et à 18 ans elle est descendue dans sa cuisine du Prado et elle n'en est sortie que pour mourir. Voyez elle est morte au dortoir, au milieu des autres Sœurs, elle n'a jamais eu de traitement de faveur, elle a fait la cuisine jusque-là semaine avant sa mort et je vous assure que les conditions n'étaient pas faciles; il n'y avait pas de cuisinière à gaz.

Michel Durand - Dans tout ce que vous vivez là, dans tout ce que vous avez vécu, dans tout ce que vous dites, on a comme l'impression qu'il y a comme une séparation entre le domaine de l'intelligence, domaine de la recherche et puis le domaine de l'action ?

Paule Gonnet - Ah bien oui ! Mais seulement je vous ai dit déjà que j'avais été intellectuelle par traditions familiales, mais je ne crois pas que j'étais en réalité attirée tellement par des études théoriques. Après ma Licence, qu'est-ce qu'il y avait de plus simple que de préparer l'Agrégation. Ça ne m'a rien dit du tout. Et puis il y avait cet attrait pour le monde des déshérités, sentiment profond d'une injustice dans la société. Alors il fallait faire quelque chose. C'était l'époque des équipes sociales, de Garrigue, Il y a eu à ce moment-là une espèce de., moi je dirais presque de courant utopique dans le sens de partager toutes les richesses, richesse de l'intelligence, richesse du

patrimoine, enfin on voulait créer une société fraternelle, sans distinction de classes, sans,, oui, nous avons vraiment voulu briser le carcan qui mettait une opposition entre les classes sociales. On en a beaucoup souffert voyez, de ça.

Oui c'est ce qui me frappe, c'est le souci que vous avez de,, enfin de comprendre comment pouvaient s'accorder une vie intellectuelle profonde et cette entrée au Prado.

Michel Durand - C'est cela oui. La question que je voulais poser maintenant, c'était de savoir d'où venait ce souci de partage, qui vous a inspirée, quel courant ?

Paule Gonnet - D'abord voyez dans les familles chrétiennes, comme la nôtre, il y avait des choses, enfin, le sillon avait profondément marqué la famille de maman. Ah oui. Voyez j'avais une grand-mère qui vivait en Charente et dont la maison était porte ouverte continuellement à tous les gens du village. Mon père manifestait à l'égard du malade un respect profond, voyez, moi je n'aime pas le mot "pauvre", voyez, pour moi ce sont des .., tous les hommes sont des frères. Peut-être faudrait-il remonter jusqu'à la Révolution française et dire à quel point les mots, voyez Liberté, Égalité, et Fraternité marquaient profondément les gens qui étudiaient et qui faisaient des études à cette époque.

Michel Durand - Et c'était particulier à Lyon aussi, à ce courant social lyonnais ?

Paule Gonnet - Non, puisque vous voyez mon père était Lyonnais, maman était Charentaise et les deux familles s'accordaient parfaitement dans cet amour des hommes. Faut dire aussi comme la guerre avait marqué, vous savez. On avait perdu tant et tant d'hommes. La vie était précieuse à cette époque. Regardez dans une famille comme la nôtre, mon père était resté l'unique. Il avait perdu trois Sœurs de la tuberculose entre 15 et 19 ans et ses deux frères en 14 et 18. Il était resté l'unique héritier d'une famille. Alors avoir des enfants, transmettre la vie, aider les hommes à s'aimer les uns les autres, tout cela, ça apparaissait très très important. Et au Prado, vous trouviez ça, voyez, cette... dans la chapelle du Prado telle que je l'ai connue, se côtoyaient des gens riches, des gens pauvres, des gens instruits, regardez, Madame Henriette Waltz ; je vous le donnerais parce que ma Sœur l'a tapé, le bouquin de Madame Waltz « Un pauvre parmi nous » ; il est bon, il fait bien revivre certains aspects du Prado.

Michel Durand - Vous disiez que Jean-François Six n'avait pas compris ?

Paule Gonnet - Je ne crois pas qu'il ait compris ce qui pouvait se cacher d'originalité et de personnalité qui était rayonnante sous cet aspect un peu terne dont je vous ai parlé quand je vous ai parlé de l'étroitesse du Prado. Et alors ce qui est curieux, c'est que Madame Waltz , dont le mari était professeur à la Faculté, qui était professeur de philosophie au Lycée Edgard Quinet, dont qui était une intellectuelle pure, elle, a au contraire su saisir cette richesse profonde enfouie dans un écrin terne, banal. Un Père Ancel l'a bien saisie aussi.

Michel Durand - Là on pourrait parler de séduction finalement, du Prado ?

Paule Gonnet - Oui.

Michel Durand - Le Prado à Lyon a séduit.

Paule Gonnet - D'ailleurs voyez, le Prado avait cette particularité que j'ai, enfin que j'ai connue depuis mon entrée en 35 jusqu'à 56 où j'ai quitté la Rééducation, de repousser ou d'attirer. Voyez quand nous avions des cheftaines, donc des filles venant de l'École des Cadres de Lyon ou bien elles détestaient, ou bien au contraire, elles restaient d'une fidélité constante. Voyez, j'ai ici des photos qui représentent les enfants d'une de nos cheftaines, Dieu sait si cette fille était équilibrée, d'aplomb, et bien elle est restée au Prado jusqu'à son mariage, je ne sais pas où est-ce qu'elle est, mais jusqu'à son mariage elle est restée attachée. Vous avez des gens qui écrivent encore à des Pères et à des Sœurs du Prado, mais qui n'ont pas revu le Prado depuis 30, 40, 50 ans. Oui, le mot séduire est bien celui qui convient. D'ailleurs moi c'est bien ça, j'ai été séduite.

Michel Durand - Et est-ce que dans la recherche intellectuelle, qui pourrait être vue comme une impasse ou comme ne servant à rien, le Prado était vu comme une réponse ?

Paule Gonnet - Ah, mais alors là il faut bien faire attention. Je n'ai jamais considéré la recherche intellectuelle et l'approfondissement de ses connaissances, comme une impasse parce que la recherche de la vérité est un chemin vers Dieu. Alors j'y ai renoncé librement, parce que je pensais que c'était urgent d'aller partager la vie des pauvres. Mais, à aucun moment de ma vie, je n'ai pensé à biffer cet attachement à la vérité. Enfin, voyez, tous les jours je dis une prière composée par le Père Teilhard de Chardin, exprimant cet attachement à la vérité. C'était une recherche de la vérité, en réalité. Mais une réalité vécue. Parce que, il faut vous dire que dans le contact que j'ai eu avec l'Université, j'ai rencontré beaucoup de camarades et je vais peut-être être très sévère pour les intellectuels, mais voyez, ça paraît cruel de dire ça, mais j'ai trouvé autant d'étroitesse dans le lieu universitaire qu'au Prado. C'était pas évidemment les mêmes étroitesse, mais elles étaient bien profondes. Des gens qui ont une incompréhension de la vie avec sa richesse, son vécu. C'est peut-être ça qui m'avait dégoûtée, voyez. Mais ça ne m'avait dégoûtée ni de l'enseignement ni du savoir.

Michel Durand - En fait, quand vous avez cité l'exemple de cette Sœur, qui est Sœur Amélie,

Paule Gonnet - Non c'est Sœur Antoine,

Michel Durand - Sœur Antoine. Vous avez finalement cité la découverte d'une intelligence qui est autre ?

Paule Gonnet - Oui. Oui ! J'ai découvert, voyez, dans les Sœurs du Prado, de cette génération qui était... elles avaient 60 ans quand j'en avais 27, bon, j'ai découvert des personnalités populaires que j'ai profondément admirées. D'ailleurs voyez j'ai beaucoup d'amis, et j'ai des amis absolument de tous bords, des gens vraiment du monde ouvrier d'autres du monde universitaire, mais je ne fais pas de différence de valeur entre les uns et les autres. Ce sont des valeurs différentes qui se complètent, mais qui ne s'opposent pas forcément.

Michel Durand - Oui, ça vous est arrivé de réfléchir sur, donc, cette découverte que vous avez faite de gens qui pensent vraiment ou simplement, et à ce que le Père Chevrier a pu dire ?

Paule Gonnet - Oui, voyez dans « le Véritable Disciple », vous avez des textes merveilleux sur cette richesse de gens très simples. Je disais même que je regrette presque, voyez, pour la Classe ouvrière d'aujourd'hui un attrait irrésistible pour le savoir, le savoir livresque qui leurs fait oublier que des

civilisations entières ont vécu sans livres, et avec des cultures absolument authentiques, regardez les civilisations africaines. Et ce n'est qu'un exemple. Et alors vraiment au Prado j' ai découvert ça. Vous interrogeriez ma Sœur, qui est beaucoup plus intellectuelle que moi, bien qu'elle n'ait pas fait d'études universitaires, elle vous dirait certainement qu'elle, elle a profondément souffert du manque de sens artistique et de la non-intellectualité. On réagit comme on est.

Michel Durand - Oui, je vous parlais tout à l'heure de la liberté de pensée, du monde de la bourgeoisie, du monde indépendant de la bourgeoisie, comment est-ce qu'elle s'exprimait cette liberté de pensée ? Il y avait une morale très forte pourtant ?

Paule Gonnet - La morale était stricte, mais on était libre de penser comme on voulait, voyez, chez nous, nous sommes dix enfants, chacun a évolué selon sa propre personnalité, mais on ne nous a pas contraints à passer par un chemin tracé d'avance. Le chemin était tracé d'avance sur le plan qui fallait gagner sa vie, qu'il fallait se marier comme il faut, que on ne devait pas manquer à des règles de morale très fortes, mais sur le plan de la recherche de la vérité, on était bien libre.

Michel Durand - Et vous avez retrouvé cette liberté de pensée au Prado ?

Paule Gonnet - Oui.

Michel Durand - Dans une action très simple ?

Paule Gonnet - Dans une action très simple, très humble, assez matérielle souvent. Mais ça, si vous voulez, c'est le socle. Mais alors avec les enfants, enfin la catéchèse, ça demande., enfin si vous voulez pour transmettre des vérités simples à des enfants qui n'avaient aucune préparation, je vous assure qu'il fallait faire un travail intellectuel constant. C'est pas rien de faire le catéchisme.

Michel Durand - Alors dans ce travail intellectuel, vous aviez une grande liberté aussi ?

Paule Gonnet - Oh oui ! Ce qui guidait c'était l'abrégé de la religion du Père Chevrier les grandes vérités à transmettre. Mais jamais personne n'est venue écouter comment je faisais le catéchisme.

Michel Durand - Le Père Chevrier a dit lui-même qu'il faut faire son propre catéchisme.

Paule Gonnet - Son propre catéchisme, alors les Sœurs, chacune avec ses méthodes à elle se constituait son trésor permettant d'aborder les enfants. Il y a quelque chose aussi qu'il faut dire, Sœur Jean-Baptiste y insiste beaucoup, c'est l'amour profond que nous avons pour tous ces jeunes qui venaient à nous. L'entrée au Prado se faisait d'une manière très simple. Il suffisait que les parents viennent le jour de la rentrée avec en principe deux paires de souliers et deux tabliers, on faisait une inscription, ils apportaient un certificat de leur curé disant que l'enfant pouvait faire sa première communion au Prado, et ces enfants restaient très librement, d'ailleurs au début de chaque série, il y en avait quelques unes qui partaient parce qu'elles ne pouvaient pas supporter la Pension, mais celles qui restaient, restaient bien librement et vous aviez un auditoire assez varié parce qu'on prenait des débiles, on prenait des enfants difficiles, on prenait des enfants du monde rural tout-à-fait normaux, mais qui étaient loin de l'Église on prenait des filles qui avaient quelques fois 15, 16, 17 ans, qui avaient déjà travaillé en usine et qui voulaient faire leur première Communion. Alors ça demandait un travail

d'adaptation qui se renouvelait chaque fois puisque tous les cinq mois, on recommençait avec des éléments nouveaux. Et chaque groupe avait bien sa physionomie.

Michel Durand - Donc là, très très grande liberté ?

Paule Gonnet - Oh oui.

Michel Durand - Et pourtant tout à l'heure, vous disiez que, au niveau pédagogique, le Prado était en retard ?

Paule Gonnet - Il était en retard. Oui il était quand même en retard, ça il faut le reconnaître. Ce groupe était traité d'une manière trop, enfin trop en groupe. Après on a découvert les petites familles, on a cherché à mieux comprendre la psychologie de l'enfant, enfin il y avait tout un travail humain de pédagogie qui a été fait. Il y avait des choses.. On faisait réciter à ces enfants des prières, répétitions... c'était rude, vous savez, c'était dur. Seulement tout le monde était mené durement quoi, à cette époque.

Michel Durand - Mais à d'autres époques, en d'autres lieux, on avait des méthodes beaucoup plus modernes ?

Paule Gonnet - Ça je ne peux pas vous le dire parce que j'ai beaucoup travaillé avec le groupe des Maisons d'Enfants .de Lyon, où se réunissaient des religieuses de différentes Congrégations, alors nous avons recherché ensemble les adaptations, les progrès, tout ce qui fallait changer dans les structures, mais au moment où je suis rentrée au Prado pour la Série, nous n'avions aucun contact avec aucune religieuse, sauf quand ces religieuses nous amenaient des enfants pour la première Communion. On ne travaillait pas du tout ensemble.

Michel Durand - Mais en fait, est-ce qu'il y avait des groupes qui travaillaient avec d'autres groupes, sur l'ensemble de Lyon ?

Paule Gonnet - Je ne crois pas. Chaque Maison d'enfants était une forteresse fermée sur elle-même. Nous n'étions pas, je crois, à part des autres.

Michel Durand - C'est ça. J'ai toujours pensé que le Prado était en avance par sa pédagogie.

Paule Gonnet - Je ne sais pas. Écoutez, voilà, je crois que ce qui était d'aplomb c'était le catéchisme. Il était fait d'une manière un peu... en faisant trop appel à la mémoire, mais il y avait tout un contexte très riche, autour de cette mémoire, mémorisation, qui ... enfin certainement était bonne pour les enfants. Mais alors le style de vie : lever à 6 heures, ne rien manger avant d'aller à la messe, il me semble bien qu'il y avait même un quart d'heure d'étude avant la messe. Ces enfants dont certaines prenaient mal au coeur, elles étaient en pleine puberté, cette messe était longue, plus de trois quarts d'heure, les enfants rentraient. On mangeait. On mangeait bien, grâce à Sœur Antoine, mais en sortant du réfectoire, tout le monde courait à ce que l'on appelait les emplois, les emplois c'était le travail matériel de la maison. Dès 9 heures, une heure de catéchisme, une récréation, on reprenait encore le catéchisme avec un Père. L'après-midi, à 1 heure et demie les enfants étaient encore à la chapelle pour le Rosaire. Après il y avait deux heures de couture, une récréation, de 5 à 6, une heure de catéchisme, une demi-heure de pagaille avant le repas, pauvres gamines ! Le repas ; on repartait à la chapelle ; on rentrait, elles s'alignaient à leur place, on leur

suggérait, on ne les obligeait pas, on leur suggérait de réciter une dizaine de chapelets pendant qu'on passait au cabinet, et bien vous savez, et à neuf heures tout le monde était dans son lit. C'était rude, et c'était rude pour les enfants, pour les Sœurs. Fallait de la vitalité, de la santé.

Michel Durand - Et vous trouviez cela rude et vous le faisiez ?

Paule Gonnet - Ah mais, c'est toujours la question du conditionnement, l'environnement. Interrogez les ouvriers de cette époque, Dieu sait s'ils menaient des vies impossibles au point de vue physique, mais qui est-ce qui n'aurait pas été à son travail ? Vous voyez, c'est, je crois, la grande différence entre l'époque que nous vivons actuellement et cette période de l'histoire. On gagnait réellement son pain à la sueur de son front. On n'avait pas d'argent, fallait vivre. Il fallait donc faire ce qui était nécessaire pour vivre. Une Sœur du Prado n'avait pas le choix de son travail. Voyez, moi je suis rentrée au Prado avec cinq autres... On nous disait : « vous, vous irez à la Série, vous, vous irez à la cuisine, vous, à la lingerie »... C'était fait.

Alors que je vous assure que ces Sœurs étaient capables de faire d'autres choses avec des diplômes d'infirmières. Ou de poursuivre des études ; ça n'aurait pas du tout été impossible ; mais on n'en avait pas l'idée. On avait besoin de bras.

Michel Durand - Donc une grande obéissance ?... Par force ? Par obéissance aveugle ?

Paule Gonnet - Moi, je n'appelle pas obéissance aveugle ; je dirais par décence, à cette époque du moment, que vous faisiez partie d'un groupement vous deviez y rendre les services nécessaires pour assurer la vie de ce groupe. Les mères de famille à la maison, c'était pareil. On n'avait pas le choix. Alors si vous voulez, bien sûr, si on spiritualisait ça en pensant Jésus obéissant, Jésus portant sa croix, c'est bien sûr qu'il y avait une osmose entre ce qu'on vivait et l'attachement à Jésus Christ, la connaissance de Jésus Christ, tout ce que le Prado faisait pour rendre Jésus Christ vivant parmi nous. Mais on n'était pas libre.

Michel Durand - Oui, là c'est le milieu de vie, c'était... l'extérieur ?

Paule Gonnet - C'était un milieu de vie. Bien sûr qu'il devait y avoir à cette époque des gens ayant de grandes fortunes et qui vivaient autrement. Mais dans le milieu de la bourgeoisie que j'ai connu qui n'était pas une bourgeoisie riche, les médecins ne gagnaient pas du tout ce qu'ils gagnent maintenant. Voyez, mon père passait toute sa matinée à l'hôpital, puisqu'il était médecin des hôpitaux. Mais ce n'était pas...

Michel Durand - Il était en psychiatrie, vous disiez ?

Paule Gonnet - Il était en psychiatrie, mais il n'était pas payé pour ce travail. C'était gratuit, il n'y avait pas de Sécurité sociale. Et je ne crois pas qu'un médecin de cette époque gagnait beaucoup plus qu'un contremaître. Alors, élever dix enfants avec ça, vous savez... Ça fait qu'on était préparé si on allait ailleurs, à retrouver des conditions de vie identiques.

Michel Durand - C'est ça. Donc il y a un conditionnement par la vie de tous les jours, dans les obligations du travail et autres, et une grande liberté de réfléchir, de penser, de...

Paule Gonnet - Oui. Et je crois, voyez, qu'on retrouvait ça dans le milieu populaire. Parce que, je ne sais pas si vous avez lu le témoignage qu'on a fait sur une femme du Nord ?

Michel Durand - Oui j'en ai entendu parler,

Paule Gonnet - c'était très très beau, c'est un texte magnifique, dans le genre de celui de Sœur Jean -Baptiste, du point de vue valeur de spontanéité, eh bien c'est extraordinaire de voir comme cette femme, qui était sûrement très intelligente, a subi les conditions matérielles d'une vie extrêmement dure en gardant, je ne sais pas, des ailes. Il est magnifique ce témoignage.

Michel Durand - Tout à l'heure (avant l'enregistrement) vous disiez qu'actuellement il y a beaucoup plus de doctrines dans la vie du Prado.

Paule Gonnet - Ah oui ?

Michel Durand - Qu'il y avait moins de liberté de pensée. Il y a plus de liberté d'action ?

Paule Gonnet - Alors là, je ne tiens pas du tout à ce que cela soit enregistré pour les Sœurs du Prado. Je ne dis pas du tout que ce soit mal ; voyez actuellement le Prado a pris une direction beaucoup plus forte dans un enracinement social, politique qui est inévitable. L'Église est incarnée. Le monde d'aujourd'hui vit fortement ce... caractère existentiel. Prêtres, religieux, nous en sommes fortement marqués. Alors c'est sûr que les Sœurs d'aujourd'hui, d'abord elles travaillent à l'extérieur, elles subissent toutes les influences de l'extérieur, elles sont beaucoup plus dans une seule ligne. À l'époque où je suis entrée, au fond il n'y avait qu'une seule chose qui comptait, c'était vivre l'Évangile, et rester fidèle au Père Chevrier, mais à part ça, on ne se communiquait pas son monde profond, chacun restait soi.

Michel Durand - Et cet individualisme...

Paule Gonnet - Le mot est vrai, c'est l'individualisme,

Michel Durand - Vous le retrouvez encore maintenant ?

Paule Gonnet - Comment ?

Michel Durand - L'individualisme est encore vécu ou il l'est beaucoup moins actuellement ? Est-ce qu'il y a plus de discussions entre les membres du Prado aujourd'hui qu'il y en avait avant ?

Paule Gonnet - Vous savez, je suis depuis 10 ans en dehors. Alors je ne peux pas répondre très facilement à cette question-là voyez.

Michel Durand - Parce que quand on dit qu'un groupe devient doctrinaire, c'est en fait ce que la façon de penser d'un petit nombre ou de quelques-uns domine, et on se calque, on se moule sur cette façon de penser ?

Paule Gonnet - Moi je ne crois pas que je rentrerais dans le Prado d'aujourd'hui. Je n'accepterais pas de subir certaines contraintes politiques et sociales. Non ! J'irais vers les charismatiques probablement. Je ne crois pas que j'aurais accepté, que je revivrais ma jeunesse, je ne crois pas que j'accepterais la contrainte de la vie religieuse que j'ai connue. Je m'orienterais plutôt vers un institut



séculier. Peut-être parce que l'idée de sauvegarder sa liberté est trop forte. Je crois que c'est une des faiblesses de ma vie et les faiblesses de la vie de mon père aussi.

Michel Durand - Faiblesses ?

Paule Gonnet - Bien, voyez, Emmanuel Mounier dit « révolution communautaire », mais il a mis « personnaliste » d'abord. Nous tenons peut-être trop à être nous-mêmes. Voyez quand je médite, au Véritable Disciple, le renoncement à son esprit, j'ai bien souvent l'impression que je n'ai jamais renoncé vraiment.

Michel Durand - Oui, mais en fait renoncer à son esprit, être trop soi-même quand c'est pour revêtir l'esprit d'un autre ?

Paule Gonnet - Oui, l'esprit de Jésus Christ.

Michel Durand - Oui, d'accord, mais en fin...

Paule Gonnet - Dans l'Évangile, mais l'esprit d'un autre, un homme comme dit le Père Chevrier, un homme en vaut un autre. Seulement alors, ce Jésus Christ, auquel nous étions attachés, puisque nous avons donné notre vie, je ne sais pas si justement il était suffisamment incarné dans l'environnement social autour de nous, voyez. Nous avons découvert que pour annoncer Jésus Christ, il fallait faire partie vraiment d'un groupe social dont on partageait la vie, avec les minutes que ça représente de s'incarner.

Michel Durand - Beaucoup de jeunes aujourd'hui refusent de durcir les différences sociales, les milieux sociaux, les classes sociales. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Paule Gonnet - Bien là, je les rejoins totalement. Voyez quelqu'un qui appartient à la bourgeoisie libérale, médicale, pour lui, les différences sociales, malgré tout, sont quelque chose qui ne sont pas l'être même de l'humanité. Regardez comme c'est fragile au fond. Prenez un malade, qu'est-ce qu'il est ? Il n'est plus d'aucune classe sociale, il est un malade qu'il faut soulager. Quand la sonnette **ICI** retentissait chez nous, et qu'on introduisait quelqu'un dans la salle d'attente, bien je vous assure que jamais on aurait eu l'idée d'attacher de l'importance aux vêtements qu'il portait, à l'aspect extérieur qu'il avait. On savait que c'était un malade qui venait demander une aide pour aller mieux, pour guérir. Alors là, tous les textes du Père Chevrier bien sûr, sur soulager, guérir, sont ressentis profondément dans un cœur comme le mien. Les textes où le Père Chevrier oppose un peu les bourgeois et le peuple, c'est une réalité, mais c'est regrettable au fond, tous les hommes ça devrait se donner la main.

Michel Durand - Est-ce que vous pensez que le Père Chevrier se retrouve à fond dans cette spiritualité de l'incarnation. On veut que le Christ soit dans tel milieu, dans tel groupe social ?

Paule Gonnet - Voyez j'ai reçu le dernier « Prêtre du Prado », je n'ai pas compris pourquoi on me l'avait envoyé, je n'étais pas abonnée, et bien je me retrouve absolument, voyez, dans tous ces textes. Je crois que c'est une nécessité, quand on vit comme nous vivions à l'Œuvre des Premières Communions, dans un milieu fermé, on peut un petit peu construire son affaire, mais un prêtre qui accepte d'être ouvrier partage la condition ouvrière, il en partagera les aspirations, les minutes aussi.

Voyez, moi j'ai de très grands amis dont le père travaille chez Berliet, alors quand j'y vais, c'est vraiment pour moi des parents, des frères, ils m'expriment leurs sentiments par rapport à la politique, par rapport aux injustices sociales. Comment voulez-vous que je ... qu'on ne les comprenne pas, que je ne partage pas leurs aspirations. C'est des réalités de la vie des hommes. Seulement c'est pas ça que j'ai réalisé dans ma jeunesse religieuse, du tout.

Michel Durand - C'est-à-dire ?

Paule Gonnet - Puisque j'étais fermée dans un cadre artificiel quand même.

Michel Durand - Ce cadre étroit, on pouvait le vivre entre les deux guerres. Ce ne serait plus pensable de le vivre aujourd'hui ?

Paule Gonnet - Ah je ne crois pas. Et puis alors, vous voyez, moi je ne crois pas du tout, ça la Rééducation me l'a vraiment appris, que ce soit une bonne formule d'isoler les gens des uns des autres. Vous voyez à Oullins, nous avons des enfants, une habilitation pour les troubles du caractère, vous croyez que c'était intelligent d'additionner les uns aux autres ces enfants qui avaient tous les mêmes difficultés. Je crois que l'on soutient beaucoup plus un être en difficulté en essayant de lui faire trouver ses points d'appui dans un milieu normal. Vous voyez ici, je vis avec ma Sœur. Ma Sœur est une personne qui souffre d'une maladie nerveuse, qui fait qu'il y a des moments où elle ne peut plus voir personne, elle s'enferme chez elle, c'est pour cela que je suis hors de ma communauté, et bien, mes parents, mes frères et Sœurs et moi-même, c'était pour sacrifier la vie en commun, nous nous sommes toujours appliqués à lui donner un cadre de vie aussi normal que possible. Ça, je crois que vivre les conditions naturelles c'est important ça.

Tenez voilà une autre Sœur du Prado ; c'était une grosse personnalité, Sœur Marie-Joseph,

Michel Durand - Que vous avez connue ?

Paule Gonnet - Oh oui, bien sûr. J'ai bien connu Sœur Marie-Joseph, je comprends,

Michel Durand - À la Série ?

Paule Gonnet - Non, non, elle était en paroisse, Sœur Marie-Joseph. Et puis alors, voilà une des raisons qui a fait vivre le Prado : c'est les Sœurs du Chili. Voyez quand elles sont venues. On vivait avec cet espoir de voir apparaître tout à coup les anges, et puis ça alors c'est la Roche, parce que je suis restée dix ans professeur à la Roche, alors à ce moment-là, j'ai pris une activité intellectuelle. Voilà le Père Bonnefond, je ne sais pas si vous en avez entendu parler, qui est mort d'une tumeur au cerveau.

Michel Durand - Oui, oui j'en ai entendu parler.

Paule Gonnet - Voilà Jacques Rollet, c'est un de nos petits qui s'est tué après la Roche. Son frère marchait avec un tracteur, il était dans la remorque, il est tombé, il s'est tué. Enfin, la Roche, je ne vous en parle pas, mais c'était merveilleux. Voilà les Pères de la Roche et les enfants. Parce qu'il y a eu quatre parties dans ma vie : il y a eu la Série, la Rééducation, la Roche et puis la vie que je mène ici où je suis encore en activité de service parce que je suis aide-ménagère, enfin j'ai à peu près

laissé ça, mais enfin quand même je fais encore d'aide-ménagère. Là je me retrouve bien dans ma vocation du Prado dans ce travail d'aide-ménagère.

Michel Durand - Oui tout à l'heure vous disiez qu'il y avait actuellement un choix pris dans le Prado de contacts avec les ouvriers, avec la classe ouvrière. C'est un choix que vous respectez ?

Paule Gonnet - Absolument, Absolument. Alors voyez là, je pense même que les Sœurs du Prado d'aujourd'hui, celles que nous avons la chance d'avoir ne peuvent pas vivre leur vie de Sœurs du Prado autrement que dans ces engagements. Seulement, je constate, ça c'est entre nous, qu'une Sœur comme Sœur Marie-Geneviève, elle est drôlement mal à l'aise par moments au Prado. Et voyez, moi j'aime beaucoup Sœur Marie-Geneviève, c'est vraiment une fille avec qui je me sens en accord profond, et bien je la comprends parfaitement. Moi je n'en souffre pas à l'âge que j'ai, du tout de la même manière, mais c'est dur pour des filles du monde indépendant, qui ont donné leur vie au Prado, de sentir à quel point, tout de même, ce message universel de l'Évangile doit passer pour nous, les Sœurs du Prado à travers cette, ..

Michel Durand - Cette incarnation de l'amour que vous voyez.

Paule Gonnet - cette incarnation, oui.

Michel Durand - Donc c'est un choix pour elle que vous reconnaissez, que vous respectez, que vous n'auriez pas fait ?

Paule Gonnet - Totalement. Eh bien écoutez, alors là honnêtement, est-ce que vous croyez que c'est honnête, par rapport à la classe ouvrière qu'une fille comme moi, avec la formation intellectuelle que j'ai, d'aller dire aux gens de la classe ouvrière « je suis de votre bord ». Je trouve cela d'une malhonnêteté voyez. Pour moi, j'ai toujours cherché à m'y mettre, à ce partage avec la classe ouvrière dans laquelle je suis rentrée par le Prado, mais je n'ai jamais pensé que j'étais autre chose que... enfin que quelqu'un qui ne comprenait rien. Quand on n'a pas souffert les réalités ouvrières, on n'a pas le droit de dire « je m'en mêle », non. C'est pas comme ça que j'ai pensé que je devais vivre ma vie de Sœur du Prado. Non,

Michel Durand - Non, mais c'est un choix que vous n'auriez pas fait actuellement, par réalisme, par connaissance du monde ?

Paule Gonnet - J'aurais l'impression de trahir la classe ouvrière. Mais je me réjouis naturellement, de penser que des Sœurs du Prado, appartenant réellement au monde ouvrier, y sont insérées. Ça c'est autre chose. Remarquez qu'il faut être honnête. Dans le monde brassé d'aujourd'hui, voyez, dans les familles comme elles se font aujourd'hui, dans les familles ouvrières, vous avez des gens qui font des études intellectuelles et dans les familles bourgeoises, vous avez des gens qui n'y arrivent pas et qui retournent autrement, enfin, qui vivent autrement. Moi, je ne crois pas que la France soit un pays où ne se fassent pas de génération en génération, des passages d'une classe sociale à une autre. C'est dur à vivre, soit que l'on accède à un monde moins manuel, soit au contraire que l'on retourne à des tâches manuelles, mais ça se fera toujours.

Michel Durand - C'est justement, avec cette mobilité sociale que l'on vit beaucoup aujourd'hui, est-ce que vous ne croyez pas qu'il y a une erreur dans l'exclusivisme de cette spiritualité de l'incarnation ?

Paule Gonnet - Écoutez, est-ce que l'on peut en faire de l'économie, honnêtement.? Écoutez, les prêtres du XIX<sup>e</sup> siècle ont été « du château », et c'est comme ça qu'ils ont fait construire toutes leurs églises. Bon. Les prêtres d'aujourd'hui paraissent beaucoup plus orientés vers le monde ouvrier. Des deux côtés, il y a un danger. Mais peut-on l'éviter puisque l'Incarnation fait partie de la vie du monde, enfin des chrétiens. Peut-on l'éviter, je ne crois pas.

Michel Durand - Et comment vous placez le charisme du Père Chevrier dans cette réalité ?

Paule Gonnet - Oh, moi, pour moi, le Père Chevrier, c'est l'Évangile. C'est avant tout l'annonce de la Bonne Nouvelle à tous les hommes, un message universel. Je ne peux pas vivre autrement la réalité de ma vocation. Voyez, vous venez aujourd'hui chez moi, et bien je vous reçois, je ne vous connais en rien, pour moi vous êtes un homme, un être humain, l'humanité. Je suis beaucoup, beaucoup plus orientée vers un sens universel que vers l'exclusivisme. Et en même temps, je me dis que ceux qui acceptent les contraintes de l'exclusivisme s'engagent plus à fond, plus profondément. Si bien que je ne condamne pas du tout l'exclusivisme. Peut-on se donner entièrement à quelque chose à quoi on n'est pas attaché, passionnément ? Voyez, moi j'ai des livres d'Espéranto, ici, non pas du tout que je crois que l'Espéranto ne sera jamais parlé, mais parce que c'est l'affirmation concrète que les hommes devraient avoir un langage unique, que tous se rejoignent, que ce que nous appelons les caractéristiques d'une classe sociale, c'est bien éphémère.

Michel Durand - Dans le Prado des années 30, vous vous êtes donnée à fond ?

Paule Gonnet - Ah oui. D'abord c'était dans ma nature de me donner à fond à ce que je faisais, mais comment vouliez-vous éviter de vous donner à fond quand vous saviez que si vous étiez absent pendant une heure c'était les autres qui faisaient votre travail, on était remplacé par les Sœurs qui étaient à côté de vous, qui se fatiguaient. Alors, on était poussé à faire le travail qui nous était demandé.

Michel Durand - Est-ce que vous voyez une plus grande fidélité au Père CHEVRIER actuellement où il y a beaucoup de liberté dans l'action, que par rapport à l'époque des années 30 où il y avait une reprise, un décalque ?

Paule Gonnet - Ecoutez, moi ce que j'admire, voyez la dernière Assemblée à laquelle j'ai assisté c'était au mois de novembre, ce que j'admire, voyez, dans le Prado d'aujourd'hui, c'est que on y retrouve les mêmes aspirations que dans le Prado d'il y a 40 ans. C'est toujours ce souci d'annoncer l'Évangile, de partager la vie des pauvres, de vivre simplement. Je crois qu'il y a une fidélité profonde qui s'est transmise, vous savez,, de génération en génération. Les Pradosiens d'aujourd'hui ne sont pas moins pradosiens que ne l'étaient ces vieux Pères que j'ai connus ou ces Sœurs. Oh non ! c'est toujours un même Prado. Bien sûr, ça je le reconnais honnêtement, je reconnais que je serais incapable de passer autant de temps qu'en passent certains à des loisirs, ça cette liberté du temps, nous ne l'avions pas et puis je ne désire pas l'avoir. Mais ce n'est pas une

critique. Un neveu qui est prêtre, enfin qui sera prêtre bientôt, bien je vous assure que je trouve sa vocation semblable à celle de ses oncles qui ont été tués en 14. C'est toujours la même générosité, le même désir de . . . Il est loin de nous, il est à Aix-en-Provence et alors il m'a amusé, il ne m'a pas du tout choqué, mais il était tout heureux parce qu'à Aix-en-Provence, il a un supérieur, un responsable, qui paraît-il est socialiste et puis membre actif de la C.G.T. . Evidemment, pour une Sœur de ma génération, quand vous entendez cela, ça vous.... si ça les rend pas étroits.

Michel Durand - Tout à l'heure pendant le repas, on a parlé du Père Ancel . On va essayer de reprendre.

Paule Gonnet - Si vous voulez,

Michel Durand - Quelque chose sur le Père Ancel,

Paule Gonnet - Alors le Père Ancel était supérieur à Limonest, quand j'ai fait mon noviciat et il a beaucoup fait pour le développement des Sœurs, voyez. Il s'astreignait à nous faire des instructions très régulièrement et pour le coup, c'était de la bonne doctrine, solide. Il n'était pas tout seul, il y avait le Père Goutagny, il y avait le Père Lacroix. On travaillait fort pendant le noviciat. Nous avions une Maîtresse des Novices qui avait aussi plongé dans les racines de l'histoire du Prado et qui était alors très fortement attachée au Père Chevrier. Mais toujours, voyez, dans cette ligne étroite. On ne s'écartait ni à droite, ni à gauche. On était là pris dans un...

Michel Durand - Qu'est-ce qu'il vous donnait comme enseignement, le Père Ancel ?

Paule Gonnet - C'était sur le Prado, l'étude du Père Chevrier. Et puis alors aussi sur des points de théologie. C'était un enseignement très clair qui ne prêtait pas, voyez, à des questions; c'était solide, c'était clair, c'était attirant aussi. Il était très jeune encore à cette époque.

Michel Durand - En 36 ?

Paule Gonnet - En 36, oui.

Michel Durand - Quelle fonction il avait dans le Prado à cette époque ?

Paule Gonnet - Il était supérieur à Limonest. Voyez, pour le Prado, il y a eu une coupure très nette, le jour où il a été nommé Évêque auxiliaire. Nous avons eu le sentiment qu'il répondait à un appel d'Église parce que l'attachement à l'Église et même à l'Église locale était tout de même bien enraciné en nous, mais en même temps, je crois que là j'exprime ce que des Pères qui sont morts maintenant ressentirent, on a eu le sentiment que la pauvreté, la simplicité, l'obscurité du Prado étaient finies. Le caractère brillant du Père Ancel et de Sœur Marie-Claire avait créé un courant d'attraction de jeunes autour du Prado, mais ça se passait encore dans le style du Prado, tandis que du moment où on a eu un Évêque, il y a eu quelque chose qui s'est passé . Et c'est à peu près à la même époque que Sœur Marie-Claire est devenue Supérieure Générale.

Michel Durand - Vous voulez expliquer ce quelque chose ?

Paule Gonnet - Il nous a semblé qu'une richesse profonde nous échappait. Nous devenions... je ne sais pas, nous ... On ne pouvait pas continuer à vivre bien sûr, comme ça en cercle fermé avec des

manières de vie... un genre de vie si simple, dans un monde qui bougeait. Mais nous avons tous ressenti profondément cette page qui se tournait, cette page de l'histoire du Prado qui se tournait à ce moment-là.

Michel Durand - Vous aviez peur de la publicité que l'on pouvait faire ?

Paule Gonnet - Ah oui ! Ah ça, le Prado avait à ce moment-là un souci de rester à l'herbe au ras du sol, qui était très profond. On a vraiment ressenti cela comme quelque chose qui nous entraînait sur une route. Pourtant on *ne* peut pas dire, voyez, que ni le Père Ancel, ni Sœur Marie-Claire ont cherché par eux-mêmes à briller, à paraître et au contraire, le Père Ancel a toujours eu un souci très grand de rester simple, accessible, mais il y avait quand même quelque chose.

Michel Durand - On est pourtant content quand on a vécu quelque chose, d'être connu, d'être reconnu même ?

Paule Gonnet - Non ! Ce n'était pas ressenti au Prado, ça. Non, non. Vous comprenez, il y avait ce souci de partager réellement la vie d'un monde dont on ne parle pas, qui ne peut pas faire de bruit parce qu'il n'a pas d'éclat. Et tout à coup ces deux grands... Ces deux fortes personnalités nous ont entraînés sur une route nouvelle.

Michel Durand - Quelle route ?

Paule Gonnet - Et bien il est entré à cette époque-là chez les Sœurs du Prado, un certain nombre de vocations brillantes, pour le coup, du monde indépendant. Et puis alors, cela s'est accompagné très vite, à partir de 45, de tout ce dont parle Sœur Jean-Baptiste, vous savez, la pénétration du monde officiel, la Rééducation nous obligeant à faire des choses auxquelles nous n'avions jamais pensé et auxquelles nous n'étions pas du tout préparées. Il a fallu compter avec la Préfecture, il fallait partir à Paris pour assister à des réunions de travail, l'obligation de travailler avec des cheftaines venues de l'École des Cadres obligeait tout de même à prendre un style de vie nouveau.

Michel Durand - Qu'est-ce que vous appelez des cheftaines ?

Paule Gonnet - Les cheftaines, c'était les éducatrices que nous avons eues, que j'ai eues pendant dix ans à Oullins. Alors c'était des filles qui n'avaient rien qui les préparait à comprendre un genre de vie aussi particulier. Or ça a été une période assez difficile parce qu'il fallait une fois de plus, faire un compromis entre les exigences qui s'attachaient à l'ouverture de ces maisons et puis l'ancien style de vie des Sœurs du Prado.

Michel Durand - En fait, quand vous êtes entrée au Prado, vous avez choisi l'enfouissement ?

Paule Gonnet - Ah oui !

Michel Durand - Et on vous a proposé à partir de 42, je crois,

Paule Gonnet - Oui 42 - 43,

Michel Durand - on vous a proposé l'ouverture ?

Paule Gonnet - L'ouverture, oui, non seulement l'ouverture, mais le coude à coude avec un monde officiel puisque, enfin tout cela ça s'est organisé, voyez, il y avait des structures nouvelles

auxquelles il fallait s'adapter. Je ne sais pas si vous réalisez par exemple la difficulté qu'il peut y avoir quand on a vécu dans une maison de courants d'air sans aucun mode de chauffage autres que les petits poêles qu'il fallait constamment charger, et puis l'obligation du chauffage central. Parce qu'il y avait des textes du Père Chevrier auxquels on tenait, vous savez il y a un certain texte humoristique dans lequel il dit « un jour on plante un clou et puis le lendemain un autre ». On croyait que ces textes n'étaient pas simplement humoristiques, ils avaient valeur exemplaire que nous risquions de perdre, au lieu de gagner. Mais c'était à prendre ou à laisser. Ou bien l'on acceptait de marcher dans cette voie ou bien on disparaissait. Ça c'est évident.

Michel Durand - Le Père Ancel n'a jamais eu peur lui-même de perdre cette identité ?

Paule Gonnet - Il allait de l'avant. Il était... Le Père Ancel était de par sa propre personnalité, à son aise dans ce monde officiel. Les gens de la Préfecture, il pouvait leur parler d'égal à égal. Il était sûrement mieux préparé que beaucoup de Sœurs du Prado à entrer dans cette voie. Et puis alors il a eu la vision que l'on restait fidèle aux enfants et aux jeunes en difficulté en changeant complètement. Ce que nous, nous ne ressentions pas. Les vieux Pères ont appelé le Père Ancel « le fossoyeur du Prado ». Ça ce n'est pas à dire, mais enfin...

Michel Durand - Vous avez des exemples assez précis de cet affrontement ?

Paule Gonnet - Ah oui ! Bien sûr. Les Pères avec lesquels nous vivions, le Père Brun par exemple qui était le catéchiste des enfants, ce passage à la Rééducation lui a coûté affreusement. A côté de ça, vous aviez par exemple des Pères comme le Père Grapeloux qui était un Père de la vieille souche qui paraissait traverser toutes ces transformations sans en ressentir, dans sa sensibilité la difficulté.

Michel Durand - Il y a un exemple, je crois, très frappant, c'est le changement de costumes de la Communion. ... ?

Paule Gonnet - Et oui. Les enfants de la Première Communion étaient habillés comme on habillait les enfants entre 1870 et 1900 ; les filles avec de très grands tabliers et les garçons avec la blouse. Et bien nous avons bien travaillé par nous-mêmes à changer ça. Tant qu'on a été fermés à l'intérieur de la maison, ça n'avait pas très grande importance, mais le jour où il a fallu recevoir des Officiels, ce n'était pas possible de garder ces vieux uniformes. Mais nous-mêmes, nous avons éprouvé une gêne quand il a fallu par exemple abandonner la chemise de bure parce que nous avions la chemise de bure comme les Capucins. Nous appartenions aux Tiers Ordre capucin et alors l'abandon de ces objets était ressenti quand même comme une certaine rupture avec le passé. Et à ce moment-là on n'avait pas l'esprit de divination pour se rendre compte que quand des jeunes arriveraient de tous les coins du monde, il leur serait impossible de passer par ces chemins. Il fallait faire ce passage. Moi je n'ai pas eu beaucoup de peine à comprendre que des étapes se franchissaient parce que la formation historique habitue à penser que un monde est perpétuellement en mouvement et qu'il n'y a pas de vie sans changement. Donc, le Prado se transformait et il le fallait. Oui, le Père Ancel et Sœur Marie-Claire ont, à ce moment-là, vraiment servi de chefs de file.

Michel Durand - Et ceux qui ont eu du mal à accepter ce changement, d'où est-ce que cela venait surtout ?

Paule Gonnet - De la peur d'être infidèles au Père Chevrier. Je crois que ça a été la raison profonde des refus, de la grogne aussi. Alors là, je ne connais pas suffisamment l'histoire des Pères du Prado pour vous dire comment cela s'est passé. Ça je ne le sais pas, mais enfin c'était sensible. On se rendait bien compte qu'il y avait un malaise.

Michel Durand - C'est comme une guerre d'anciens et de modernes finalement ?

Paule Gonnet - Ce n'était pas une guerre, ah non, ce n'était pas une guerre. C'était plutôt la métamorphose avec l'abandon de la vieille chrysalide plutôt. Parce que je crois que personne ne mettait en doute une fidélité profonde gardée par tous à la pensée du Père Chevrier. L'attachement au Prado était le même pour tous ceux qui étaient là à l'oeuvre, seulement chacun voyait les choses d'une manière différente. Alors forcément, c'est la vie qui l'a emporté, ça se comprend.

Michel Durand - Est-ce que l'on parle d'un certain fidélisme des pradosiens et des pradosiennes, un obscurantisme même ?

Paule Gonnet - Nous n'avions pas conscience d'être dans l'obscurantisme, c'est plutôt une fidélité qu'on tenait à garder. Voyez par exemple je vous donne un exemple ; moi je dis tous les jours, et j'espère bien que je le dirai jusqu'au dernier jour de ma vie, la prière au Saint-Esprit, comme on me l'a enseignée dans ma jeunesse c'est-à-dire avec la récitation du *Veni Creator* et les sept dons avec le *Je vous salue Marie* entre chaque don. C'est absolument pas parce que je pense que cette prière est meilleure ou moins bonne, non ! J'ai invoqué le Saint-Esprit comme ça dès ma jeunesse, je suis restée fidèle à ce point particulier des coutumes du Prado librement, enfin sans en faire un point de référence pour les autres. Alors chacun d'entre nous garde sa formation première. Une fidélité à un point plutôt qu'à un autre et on n'a pas à juger ni à se comparer parce que ce que l'autre fait je ne le fais pas, mais elle a ses raisons, moi j'ai les miennes, plus ou moins conscientes et élaborées, bien sûr.

Michel Durand - Par sa formation, le Père Ancel se détachait très largement des autres prêtres du Prado, de l'ensemble des religieuses du Prado. Comment ont été vécues toutes ses interventions intellectuelles. Donc il a fait le Noviciat à partir de 36, vous l'avez bien dit, comme professeur,

Paule Gonnet - Oui comme professeur.

Michel Durand - Je ne sais pas quand est-ce qu'il a commencé à être professeur ; en Faculté ? ou en même temps ?

Paule Gonnet - Oui en même temps, il était déjà professeur en Faculté.

Michel Durand - Alors là, comment est-ce que vous perceviez ce rôle de professeur, finalement de grand professeur ?

Paule Gonnet - Nous ne nous rendions pas du tout compte que lorsqu'il était aux Facultés Catholiques, il était d'égal à égal avec de grands intellectuels comme le Père de Lubac par exemple. Nous le percevions tel qu'il se montrait à nous-mêmes au Prado, c'est-à-dire s'adaptant je crois très



facilement à un style oratoire très simple. On n'avait pas du tout l'impression qu'il y avait un hiatus dans sa personnalité dans le fait qu'il jouait des rôles aussi différents. Mais c'était des entraîneurs, ça, il n'y a pas de doute.

Michel Durand - Et du côté des Pères, vous avez quelques souvenirs pour savoir comment il était perçu ?

Paule Gonnet - Vous savez, je crois que la famille du Père Chevrier avait ancré profondément en elle-même l'idée que le Prado était très obscur, très petit, mais qu'il était appelé à grandir. Il y a un texte du Père Chevrier, vous savez sur l'arbre qui aura beaucoup de peine à prendre racines et qui aura des branches très étendues, si bien qu'on était préparés, je crois, à accepter qu'un jour le Prado aurait des dimensions nouvelles. Voyez, l'arrivée des filles du Chili, le départ au Maroc, ont été des choses qui se sont inscrites, pour ainsi dire, d'elles-mêmes dans la vie des Sœurs du Prado. Le départ, aussi la fondation de « l'Assomption » (paroisse de), qui était la réalisation concrète du texte du Père Chevrier sur ces Sœurs vivant à un rez-de-chaussée, recevant tout le monde, bon, ça a été perçu comme une réponse à ce que contenait déjà le Prado. L'arrivée de jeunes prêtres venus de partout, c'était encore une réponse, voyez, c'était la mission du Père Chevrier qui se réalisait de cette façon-là. Je ne crois pas qu'il faille parler ni de guerre, ni d'obscurantisme. Voyez, ces mots ne sont pas adaptés à ce qui a été vécu.

Michel Durand - Qu'est-ce que c'est la création de l'Assomption ?

Paule Gonnet - À un moment donné, on nous a demandé d'envoyer dans le quartier de Montplaisir deux ou trois Sœurs, comme il y en avait déjà d'ailleurs à Gerland et à la Mouche. Seulement alors le départ de l'Assomption a revêtu un caractère un peu particulier, un peu même solennel, parce que c'était la première fois que l'on osait mettre des Sœurs au rez-de-chaussée et avec une porte ouverte à tous. Et alors on a vraiment cherché à réaliser les descriptions concrètes du Père Chevrier concernant le logement.

Michel Durand - À quelle époque c'était ?

Paule Gonnet - Ça doit se situer ça après... Sœur Marie-Claire a dû être élue Supérieure en 43, alors ça s'est situé dans les années qui ont suivi, entre 43 et 47-48. Il y a eu un moment d'essor énorme, enfin pour les petites dimensions que nous avions primitivement, on a passé à un noviciat beaucoup plus important, Sœur Marthe a fait bâtir, enfin il a semblé que l'on allait se développer, et puis en fait c'est retombé très vite. Mais ça a tout de même amené au Prado un nombre important de Sœurs, qui sont celles qui maintenant jouent un rôle.

Michel Durand - En fait, on peut dire qu'il y avait en même temps une compréhension qu'il fallait aller de l'avant, c'était une fidélité au Père Chevrier et en même temps, un regret ?

Paule Gonnet - Une résistance qui venait un peu des situations acquises. Voyez, quand nous sommes parties à Oullins, et bien pour les Sœurs les plus anciennes, c'est vraiment apparu comme un enterrement, en ce sens que les enfants quittaient la maison. Alors ça a été ressenti cruellement sur ce plan. L'oeuvre du Père Chevrier s'arrêtait. Il n'y aurait plus d'enfants à la Chapelle, dans les cours, et en même temps on se rendait bien compte que ça ne pouvait plus faire, nous n'avions pas

droit aux habilitations, elle le dit Sœur Jean-Baptiste, il fallait aller ailleurs. Enfin ça n'a pas été très loin, parce que moi je ne me suis pas du tout expliqué dans l'histoire du Prado le fait que, regardez les Petites Sœurs de l'Assomption, regardez tous ces ordres qui ont été fondés en même temps que nous, qui ont pris tout de suite des dimensions, on peut dire, du monde, missionnaires, et au contraire cette période si obscure de la germination du Prado. Là il y a eu quelque chose qui est un fait historique, mais pourquoi ? Parce qu'en réalité, moi je pense que le Père Chevrier avait des dimensions apostoliques telles que ça aurait pu se jouer autrement. Eh bien non !

Michel Durand - Est-ce que ça ne vient pas des personnes qui l'ont entouré, qui n'étaient pas à la hauteur d'une telle mission ?

Paule Gonnet - Je ne sais pas. Moi je crois plutôt que... il y a... , comment expliquer cela. . . Chaque parole est destinée à une heure déterminée. Le Prado avait probablement un rôle à jouer après la guerre de 45 et peut-être n'était-il pas utile qu'il se développe avant. Il y avait tant d'autres fondations diverses sur la carte religieuse du monde catholique. Non, moi j'y vois un aspect... le mot Providence ne rend pas ma pensée, une heure de Dieu en quelque sorte. Je crois qu'il n'y a pas à incriminer personne.

Michel Durand - Et cette heure de Dieu serait passée par le Père Ancel que l'on appelle souvent le second fondateur du Prado ?

Paule Gonnet - Oui. Mais voyez le Père Ancel est le Père Ancel, le Père Chevrier était le Père Chevrier, mais enfin pour moi il n'y a qu'un vrai fondateur, c'est le Père Chevrier. Le Père Ancel a joué en son temps, le rôle très important qui lui était dévolu, mais il n'a pas été le fondateur du Prado. Ah non ! Et il n'est pas un second fondateur du Prado. Celui qui a été vraiment l'âme de cette Famille religieuse, qui lui a donné son caractère particulier, sa mission, c'est vraiment le Père Chevrier. Mais c'est vrai que le Père Ancel a repris les aspects essentiels, nous a aidés à les vivre. Cela m'étonnerait qu'il accepte de titre ; lui, le second fondateur, je ne crois pas.

Michel Durand - Quand on voit le dynamisme, le courage même, je dirais, le risque du Père Ancel, on comprend mal cette stratification qu'il y a eu après, enfin entre les deux guerres quoi, de sa mort jusqu'en 1945.

Paule Gonnet - Ah bien, écoutez, l'histoire répond, là. Vous savez, enfin vous avez sûrement entendu parler du Père Crozier. Une classe entière, je crois qu'ils étaient 17, a quitté la Roche, et ces 17 prêtres., ces 17 garçons ont été prêtres, et certains ont occupé des postes, enfin, importants. Alors ça a été une hémorragie qui a littéralement saigné à blanc le Prado. Je crois qu'entre 1910 et 1919, il n'y a plus eu d'ordination. Des garçons, qui pour le coup, étaient capables d'apporter quelque chose au Prado, comme mon oncle par exemple, qui voulait, il avait fait ses études à la Faculté catholique, il était... il aimait beaucoup Monseigneur Lavallée et certainement Monseigneur Lavallée comptait sur lui pour d'autres missions, mais il a dit « je serais prêtre du Prado ». Voyez, j'ai des textes écrits où il dit « je donne toute ma bibliothèque au Père Lousier », il a dit sa première messe avant de repartir au Front, dans la chapelle du Prado à 4 heures et demie, en semaine, mais c'était un garçon qui voulait rentrer au Prado. Ils ont été tués. Alors le Prado, pratiquement est

reparti avec le Père Audin, le Père Cherin et puis quelques autres, mais après la guerre. Alors il a fallu du temps pour sortir de cette.. . moi je n'appelle pas ça une stratification, l'arbre était coupé, il fallait repartir. Je crois que l'on ne peut absolument pas incriminer les gens de cette période de l'histoire. Elle était inévitable.

Michel Durand - Pourtant on ne retrouve pas vraiment d'esprit inventif ?

Paule Gonnet - Eh non, on ne pouvait pas bien inventer parce que, j'ai bien insisté, je vous ai bien expliqué à quel point nous étions tenues par cette fidélité littérale. Alors évidemment, on inventait rien. Les petites transformations, les petites adaptations qu'on essayait de faire, elles étaient assez difficiles. Je vous donne un exemple ; manifestation, quand je suis rentrée auprès des enfants, ça manquait d'hygiène, on ne faisait pas de toilette suffisante. Je me rappelle, j'étais toute jeune, sœur, je venais d'arriver et on avait allumé un bon feu dans notre dortoir, nous avions notre simple lavabo, une grande cuvette avec quatre ou cinq robinets, et j'avais dit aux enfants de se mettre torse-nu de façon à se qu'on puisse les laver convenablement ; je ne parle que du haut du corps, la Sœur Euphrasie, qui était à la porte, est entrée au moment de cette toilette, elle a simplement ouvert et fermé la porte, et cinq minutes après, j'avais la Sœur Supérieure, Sœur Marie-François, qui était extrêmement timorée, mais qui tout de même tenait à ce que l'on reste fidèle aux usages anciens, et je me suis fait bien attraper pour cette petite innovation. Alors c'était à prendre ou à laisser. Ou bien vous partiez en disant « j'en ai assez, ça ne peut pas faire » et ça on n'en avait même pas l'idée, ou bien on restait et l'on se contentait de vivre comme ça, menue, menue. Qu'est-ce qu'il fallait faire ? C'est sûr que des jeunes d'aujourd'hui considéreraient qu'il fallait partir, mais moi je n'ai pas eu l'idée de quitter le Prado du tout, du tout, pendant toute cette période difficile. Je me suis posée des questions beaucoup plus tard, quand je suis venue ici, pour vivre avec ma famille, à ce moment-là, oui, je me suis dit « est-ce que tu peux rester religieuse du Prado en menant une vie qui n'est pas normale" quand même pour une soeur qui a décidé à l'origine de la vie commune, mais non, on ne partait pas parce qu'on vous le défendait. Les départs ont été nombreux après le départ de Sœur Marie-Claire, alors à ce moment-là il y a eu une hémorragie du côté des Sœurs qui s'est éteinte progressivement.

Michel Durand - On en revient au Père Ancel alors. Il n'a pas eu peur, et on devrait pouvoir l'expliquer, de faire cette ouverture ?

Paule Gonnet - Il n'a pas eu peur de faire cette ouverture parce que je crois qu'il avait assimilé suffisamment l'orientation fondamentale du Père Chevrier pour comprendre qu'il fallait faire un changement total de formes en restant fidèle au fond, à l'orientation profonde. Mais ça, ça demandait une intelligence ouverte et tout de même une possibilité de voir au-delà que nous étions dans l'incapacité d'avoir. Nous, nous ne pouvions que suivre.

Michel Durand - Est-ce qu'il y a quelques exemples qui montreraient que l'on n'était pas tout-à-fait d'accord avec cette intelligence du Père Chevrier avec cette vision de l'avenir, avec cet attachement au fond et ce changement des formes ?

Paule Gonnet - Oui. Oh oui voyez on sentait de la part des anciens surtout, beaucoup de réticence, voyez. Ils ont, ils étaient en difficulté pour comprendre cette chose-là. D'autant plus qu'on avait l'impression qu'on détruisait, mais on ne revoyait pas encore la reconstruction. Il y a eu une période très brillante des maisons de Rééducation. Alors à cette époque-là, quand on a eu toutes ces maisons ouvertes, vivantes, on s'est dit "on tient quelque chose", mais au fond on nous arrachait ce que nous avions et on n'avait plus rien. Je me rappelle, moi, l'impression que j'ai eue quand au lieu d'avoir les 30 enfants de la Série, je me suis retrouvée avec une douzaine. Alors c'était le commencement des enfants qu'on nous envoyait avec un... enfin, qui nous étaient confiés officiellement, avec les habilitations. Mais il y avait quelque chose aussi de très pénible puisque, à partir de ce moment-là nous ne pouvions plus faire comme nous voulions, Il fallait nous assujettir à une quantité de règlements. Rien qu'un point, ça n'a l'air de rien, mais c'est beaucoup ; la manière dont venait l'argent. Jusque en 39, le Prado avait... enfin il y avait près de 20 Sœurs, il y avait certainement une douzaine de Pères de l'autre côté, les enfants, cela représentait 80 environ, bon, tout ce monde-là vivait avec de l'argent qui venait par dons, comme ça vient maintenant aux sans-abris, parce que c'est les sans-abris qui ont pris le relais de la bienfaisance, et puis il fallait après rédiger des... pour toucher de l'argent, de l'argent qui venait par des comptes-chèques, par des comptes en banque, vous savez pour des gens qui n'avaient jamais fait autre chose que vivre sans savoir d'où venait l'argent, toutes ces obligations nous ont paru très rudes. Moi je n'étais pas du tout préparée à cette chose-là, du tout, du tout. J'en ai fait un apprentissage à ce moment-là.

Michel Durand - Et du côté des prêtres, ce n'était pas pareil ?

Paule Gonnet - Et bien du côté des prêtres, c'est le Père Virmont qui a marché en faisant ce qu'on lui demandait. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que ça pouvait être pour nous, de faire des choses dont nous ne comprenions pas exactement à quoi elles servaient, où ça nous menait. C'est extrêmement pénible. Et puis alors il y avait encore autre chose ; ces enfants qui étaient confiés ne venaient pas de bon coeur et nous étions forcés de les surveiller, de les garder, nous en étions responsables. C'était pas drôle. On n'avait plus du tout ce contact amical avec les familles que nous avions à l'Œuvre de Première Communion. Ah, ça a été dur à vivre cette transformation. Alors on faisait confiance au Père Ancel quand même. Vous voyez là, à ce moment-là, on marchait en faisant ce qui nous était demandé.- au jour le jour.

Michel Durand - Oui, donc le Père Ancel est devenu Évêque ?

Paule Gonnet - Oui, il est resté supérieur du Prado.

Michel Durand - Il était déjà supérieur du Prado ?

Paule Gonnet - Il était déjà supérieur du Prado, il est resté supérieur du Prado.

Michel Durand - Quand il est devenu supérieur du Prado, donc avant qu'il soit Évêque, est-ce qu'il y a eu des départs de prêtres ou de religieuses ?

Paule Gonnet - Aucun, Ah non, non \ L'idée de partir, voyez, de quitter son sacerdoce ou sa vie religieuse, c'était la même chose que divorcer. Voyez, nous appartenions tous à des familles où le divorce était considéré comme un acte qu'on ne devait pas faire. Toujours ces structures morales

établies. Voyez, maman qui était la bonté même, n'acceptait pas qu'une femme divorcée franchisse le seuil de sa maison. Ça vous paraît affreux comme raisonnement et c'était pourtant une chrétienne authentique. Alors, un prêtre, une religieuse, on restait là où on s'était engagé. Les gens mariés pareil. Alors ça ne faisait pas des structures inventives, j'aime autant vous dire. et que l'on ne veut pas non plus créer un état de guerre de rester dans son coin. Mais ceux qui étaient vraiment attachés au Père Chevrier, voyez, ils ne peuvent pas rester dans cette situation d'écart. Ils éprouvent le besoin profond de revenir pour se remettre avec les autres. Ce n'est qu'une tentation, mais si on aime profondément le Prado, on ne peut pas faire ça. On cherche à comprendre, on accepte ce que l'on ne ferait pas soi-même, mais on reste au coude-à-coude avec les autres.

Michel Durand - Et on cherche à comprendre ?

Paule Gonnet - On cherche à comprendre.

Michel Durand - De toutes façons, s'il y a des prêtres ou des religieuses qui se sont éloignés avec la présence du Père Ancel qui apportait une nouvelle façon de voir, il n'y en a pas eu un grand nombre, ça n'a pas posé de problèmes ?

Paule Gonnet - Ça n'a pas été du tout l'hémorragie qui a suivi les prêtres ouvriers. Alors, la vraie hémorragie, elle a commencé avec la fin du mandat de Sœur Marie-Claire pour les Sœurs, et avec les prêtres ouvriers pour les prêtres. Mais là, écoutez, tout ce que je vous ai dit sur le conditionnement sur les familles chrétiennes explique beaucoup de vocations qui n'en étaient pas. Voyez, moi j'ai une belle-sœur qui est restée 13 ans à la Trappe, elle appartient à un monde chrétien traditionnel, beaucoup plus étroit que nous l'étions chez nous, et je me suis toujours posée la question « comment ça se fait que nous, les deux jumelles, qui étions au fond des échappées, nous avons vraiment aimé notre vocation du Prado et comment elle, elle a quitté la Trappe ». Eh bien je vous assure que quand j'entends raisonner ma belle-sœur, c'est la mère du jésuite, je me rends compte qu'elle était faite pour se marier, mais qu'elle n'était pas faite pour la vie religieuse. Et vous aviez au Prado, certainement ces jeunes qui venaient des petits séminaires, c'étaient quand même pas des vocations éprouvées. Chez les Sœurs, c'était pareil, alors que vers l'âge de 35, 40 ans, quand on a pris son envergure humaine, on puisse se dire « je me suis trompée de route », moi, je ne crois pas du tout que ce soit une mauvaise action. Je crois que l'hémorragie s'explique par le départ d'un certain nombre qui n'était pas réellement dans leur voie.

Michel Durand - Vous pourriez parler un petit peu de ce prêtre que vous connaissez, qui est rural, qui s'est éloigné quand le Père Ancel a pris trop de place ?

Paule Gonnet - Que voulez-vous que je vous en dise. ?

Michel Durand - Comment il a manifesté son éloignement, et ce qu'il pensait de... ?

Paule Gonnet - C'était un prêtre qui aimait, mais profondément, la Série, l'Œuvre de la Première Communion et il pensait qu'à travers ces 5 mois passés par les enfants au catéchisme, à s'instruire, ... on faisait vraiment œuvre d'enseignement religieux, de catéchèse, de formation chrétienne. Il confessait les enfants, et il s'est rendu compte à Oullins, il a été Aumônier d'Oullins au moins pendant deux ou trois ans, il s'est rendu compte en écoutant les enfants en confession, que

ces enfants atteints de troubles du caractère se faisaient du mal les uns aux autres. Et je crois que ça a été le motif profond de... enfin pour ce qui concerne les filles, de son refus de continuer dans cette mission. Il y avait une raison profonde, une raison apostolique vraiment.

Michel Durand - Et il n'a pas pu s'en ouvrir . auprès des autres prêtres ?

Paule Gonnet - Ça c'est son affaire, je ne peux pas vous en parler. Il a dû préférer s'écarter.

Michel Durand - Et alors, en fait cette raison-là est indépendante de la présence du Père Ancel ?

Paule Gonnet - Elle est rattachée à l'orientation du Prado vers les Maisons recevant des enfants qu'on groupait, voyez. Moi, voyez, je suis hostile aussi à cette méthode, parce que c'est une ségrégation. Voyez, ces enfants se faisaient du mal les unes aux autres, elles se racontaient leurs histoires, elles s'encourageaient dans une direction qui était une impasse, Autant j'ai aimé travailler à l'Œuvre de la Première Communion, à la Roche et en milieu libre, autant la Maison de Rééducation regroupant des difficultés m'est apparue une solution, enfin pas bonne, voyez de l'éducation. Ça ne veut pas dire que l'on a fait du mauvais travail, il s'est fait beaucoup de bon travail, dans ces maisons.

Michel Durand - Dans ce genre de Rééducation, on suivait totalement, c'était une obligation, ce que le Ministère de la Justice demandait ?

Paule Gonnet - Oh bien, il ne nous embêtait pas. Oh non, il ne faut pas croire que c'étaient des contraintes insupportables, pas du tout. Une fois que vous aviez votre habilitation, vous receviez la clientèle particulière que vous fixait votre habilitation, ou des débiles moyens, ou des enfants ayant un quotient intellectuel normal, mais présentant des troubles du caractère ; on vous laissait très libre pour organiser l'enseignement... enfin comme l'Éducation nationale le demandait, enfin, pour regrouper vos enfants en petites familles, comme c'était la mode à ce moment-là, mais on n'était pas du tout sous un régime d'inquisition. Nous avions des inspections régulières, mais pas du tout contraignantes. Non !

Michel Durand - Alors puisqu'on s'apercevait que de mettre des enfants ensemble, était néfaste pour eux... ?

Paule Gonnet - On ne s'en apercevait pas d'une manière aussi consciente que je vous l'exprime. Nous avons l'impression d'un progrès immense. D'abord, les enfants étaient dans un cadre de vie beaucoup plus adapté aux besoins réels d'enfants, puisqu'il y avait un grand parc, des locaux spacieux, ce regroupement en petites familles, une étude incessante, A ce moment-là vous aviez à la Faculté Catholique, le Père Barbey, et autour du Père Barbey, tout un mouvement de recherches pédagogiques. On vivait une expérience, qui, par certains côtés, était extrêmement intéressante. Nous collaborions avec tous les horizons politiques et sociaux. On était...Il y avait Centre professionnel à Gerland, et bien moi, j'ai beaucoup connu Madame Dubost, la fondatrice, je lui ai confiée des enfants. On ne se regardait pas de travers. Alors il y avait ce sentiment de s'élargir et de faire quelque chose de plus ouvert. Quand le Père en question me disait "vous faites de mauvaises actions" je ne le suivais pas, moi je suivais le Père Ancel.

Michel Durand - Et là dans cette Œuvre de Rééducation, le Prado était à l'avant-garde ?

Paule Gonnet - À l'avant-garde, ah oui !

Michel Durand - des autres maisons de Rééducation ?

Paule Gonnet - Ah oui ! Ça, le Prado a joué à Lyon, dans la région lyonnaise, le rôle d'un fer de lance. Ça s'est dégradé beaucoup par la suite, mais au départ, certainement, nous avons contribué à entraîner les autres dans le sens de quelque chose de meilleur.

Michel Durand - Actuellement, beaucoup d'éducateurs disent, comme ce Père-là, qu'il n'est pas possible de mettre des enfants à problèmes, ensemble ?

Paule Gonnet - Ca se dit. Ah oui ! ça me fait plaisir parce que ça je l'ai ressentie profondément, voyez. Il faut vous dire, que, au cours d'une vie, on commence... on vit ce qu'on . . . . et puis alors c'est souvent par le regard du travail en arrière, en approfondissant, que l'on saisit que dans telle situation, ça aurait été mieux d'agir autrement.

Michel Durand - On reprend avec le Père Ancel. Qu'est-ce que vous pouvez dire de ce que vous avez vécu avec lui quand il a, par une publicité naturelle, ouvert très largement le Prado en dehors de Lyon, donc à toute la France, puis en dehors de France ?

Paule Gonnet - Pour quelqu'un comme moi qui avais eu une formation, je vous l'ai dit, par l'histoire et la géographie, l'impression vécue c'est celle d'un élargissement, d'une ouverture, d'une vitalité nouvelle. Je ne pouvais qu'être heureuse de voir vivre le Prado, largement.

Michel Durand - Est-ce que vous étiez très proche du Père Ancel quant à votre origine sociale ?

Paule Gonnet - Oh non. Parce que le Père Ancel, il appartient à ce que l'on appelle la "grande bourgeoisie lyonnaise". La bourgeoisie du monde de la soie, et moi j'appartiens à une petite bourgeoisie d'origine rurale avec des orientations vers une technique précise qui est le monde médical, et pas d'argent. Si bien, que bien que je connaisse assez profondément le monde de la grande bourgeoisie lyonnaise, je ne m'en sens pas du tout membre. Non ! Vous savez l'argent ça sépare, ça ne rapproche pas.

Michel Durand - Comment vous ressentez cette bourgeoisie-là, cette grande bourgeoisie lyonnaise ?

Paule Gonnet - Ils vous regardent de haut. Le Père Chevrier, il a dû en faire l'expérience puisque ces gens-là, il y en avait dans ses bienfaiteurs. Il n'y a absolument pas... comment vous dirais-je... je n'éprouve aucun sentiment d'amertume, surtout par rapport à quelqu'un comme le Père Ancel, que j'ai connu personnellement. Ils sont comme ça. Et cependant, vous savez au Prado, on a eu des vocations magnifiques, parmi les Sœurs venues de ce monde-là. Enfin par goût personnel, je me suis beaucoup plus sentie beaucoup plus proche des Sœurs du monde rural, et des Sœurs du monde ouvrier que de celles-là.

Michel Durand - Le Père Chevrier voulait des personnes pauvres, pour évangéliser le monde... les plus pauvres ?

Paule Gonnet - Vous croyez que le Père Chevrier n'acceptait pas tout le monde? Je ne crois pas que le Père Chevrier, par rapport aux personnes qui venaient dans sa maison, faisait des catégories. D'ailleurs, vous savez, il y a quelque chose qui m'a beaucoup éclairée, ça c'est le Père Six qui me l'a appris. À la Guillotière, au temps du Père Chevrier, il y avait un pullulement de mouvements sociaux et politiques. Extraordinaire. Ça a été une période d'effervescence, sur ces deux plans. Et alors, c'est très curieux de voir que le Père Chevrier ne s'est jamais intéressé à toutes ces choses-là, il n'a surtout jamais donné son adhésion à quoi que ce soit de ce genre, or, on nous dit qu'il acheta un dictionnaire qui paraissait par livraison, il s'intéressait certainement à l'évolution scientifique de son époque, il a vu apparaître le Chemin de fer, il a assisté, parce que le XIXe siècle, il a été extraordinaire au point de vue micro réalisations, ça surgissait de tous les côtés, et bien, il vivait donc au milieu de ce monde de créations extrêmement diverses, et alors, lui, il avait dans la tête sa création à lui et il ne semble pas du tout qu'il ait cherché à s'accrocher à autre chose. Ce qui ne l'empêchait pas de s'y intéresser. Ah non ! le Père Chevrier pouvait venir voir... pouvait recevoir dans sa maison des gens d'origines sociales tout-à-fait diverses, et c'est pour cela, je crois, qu'aucun d'entre nous n'a le droit de dire le « Prado est plus fait, au point de vue vocation, pour telle catégorie ou pour telle autre ». Ça je ne le crois pas du tout, alors. Personne a le droit de s'approprier la grâce du Père Chevrier en disant elle est à nous.

Michel Durand - Le Père Chevrier a quand même dit qu'il aimait travailler à la formation de gens pauvres... enfin.

Paule Gonnet - Oui, mais à partir du moment où vous dites « je suis le Père Chevrier », ça veut dire que vous prenez le Véritable Disciple autant que possible à la lettre, malgré votre faiblesse et que vous vous orientez résolument dans un style de vie simple et pauvre. Voyez, l'une des grandes joies de ma vie, depuis deux ans, ça a été que j'ai pu installer ma Sœur dans des conditions de vie tout-à-fait adaptées à son milieu social à elle, en ayant la chance d'avoir sur le même palier cette habitation. Pourquoi ? Parce que quand je reçois ici, je reçois quand même quelques personnes qui ont des revenus plus que petits, et bien, la première chose qu'elles disent en entrant dans cette pièce, c'est "c'est comme chez moi". Voyez c'est une grâce monstre, pour une Sœur du Prado d'avoir pu réaliser cela, dans sa vieillesse. Cette lucarne, ce grenier, c'est l'habitation des pauvres, encore que j'y ai mis beaucoup trop de choses que j'enlèverais si ce n'était pas pour ma sœur. Ce serait encore autre chose si j'étais toute seule, mais d'abord je ne serais pas là. Ah non, à partir du moment où vous vous engagez à suivre le Père Chevrier, vous acceptez d'avoir le nécessaire, savoir s'en contenter et se passer de beaucoup de choses. Je prends un exemple précis : moi, la grande dépense de luxe que j'aurais fait, ça aurait été des livres. Et bien que voulez-vous, ça, je ne m'achète pas de livres.

Michel Durand - Vous ne croyez pas qu'il y aurait aujourd'hui comme une idéologie qui ferait en sorte qu'on ne se sente bien du Prado que quand on vient du monde ouvrier ?

Paule Gonnet - Mais personnellement, je n'ai jamais eu l'impression d'être Sœur du Prado de second ordre à cause du milieu social d'où j'étais originaire. Vous savez, notre maîtresse des Novices nous formait à ce point de vue là, donc dans les anciennes institutions il n'y a qu'une seule classe de



Sœurs. Ce qui était une originalité pour l'époque du Père Chevrier. Mais ça voulait dire que, le jour où vous mettiez les pieds au noviciat, vous étiez réduite à montrer votre incapacité si vous ne saviez pas laver un parquet, si vous ne saviez pas faire des vîtres, si vous ne saviez pas vous débrouiller avec vos doigts. Je crois qu'il faut faire très attention, à mon avis, de ne pas forcer cette pensée-là, parce que, voyez, elle aurait pour résultat, d'appauvrir le Prado. C'est vrai qu'actuellement les Sœurs qui autrefois auraient probablement été obligées de rester à l'intérieur du Prado, ont la chance de pouvoir aller travailler en usine, à l'extérieur, d'occuper des postes correspondants à des... enfin à ce qu'elles peuvent désirer. Ça c'est une chance, mais ça ne veut pas dire qu'elles sont plus Sœurs du Prado que les autres. C'est comme si, moi à 65 ans, je disais parce que j'ai 65 ans et que je ne peux plus faire grand-chose à l'extérieur, je ne suis plus Sœur du Prado. Non ! le rattachement au Prado, c'est l'attachement au Père Chevrier et au Véritable Disciple qui est le même pour tous.

Michel Durand - Je crois qu'il y a un nombre assez important de personnes du monde populaire qui viennent par choix au Prado, et qui ont eu au Prado une place assez importante ?

Paule Gonnet - Alors, c'est sûr qu'une des choses heureuses, actuellement, c'est que le Prado, par sa direction d'ensemble, est plus incarné dans un monde ouvrier. Mais ça c'est une heureuse chose. C'est vrai que pendant un certain temps, un nombre d'années assez grand, les Sœurs qui ont été au Conseil, appartenaient au monde de la bourgeoisie, mais vous savez ce n'était pas heureux en tous points, il s'en faut.

Michel Durand - C'est-à-dire ?

Paule Gonnet - Qu'on le veuille ou non, on entraîne le groupe dont on a la charge dans le sens du milieu auquel on appartient, même avec beaucoup de bonne volonté.

Michel Durand - Vous auriez des exemples ?

Paule Gonnet - Non, là voyez j'aime mieux ne pas en parler parce que ça mettrait en cause Sœur Marie-Claire. Et que là, je ne veux pas.

Michel Durand - Sœur Marie-Claire, c'est cette religieuse que Sœur Jean-Baptiste...

Paule Gonnet - Alors là, voyez, c'est là où c'est admirable de la part de Sœur Jean-Baptiste. Parce qu'il est certain, Sœur Jean-Baptiste a été l'assistante de Sœur Marie-Claire, et il faut le dire, ça venait de la personnalité même de Sœur Marie-Claire, de son genre, Sœur Marie-Claire ne lui donnait pas du tout sa place d'assistante, et moi j'ai admiré ce texte, voyez, profondément, parce que j'ai vécu la même époque, et il faut que Sœur Jean-Baptiste ait eu une très grande largeur de vue, très grande intelligence, et très grande valeur spirituelle pour avoir su donner à Sœur Marie-Claire sa place comme elle l'a fait, dans son beau texte. Il est admirable. Voyez, alors d'un autre côté, ça c'est la revanche delà vie, et la roue qui tourne, Sœur Marie-Claire, lorsqu'elle n'a plus été supérieure générale, a eu énormément de peine à retrouver sa place de Sœur parmi les Sœurs, et actuellement c'est sûr qu'elle est bien isolée. Je ne crois pas qu'on puisse le lui reprocher. Ça tient à sa propre personnalité.

Michel Durand - Sœur Marie-Claire était du même milieu que le Père Ancel ?

Paule Gonnet - Ah pas du tout. Elle était d'un milieu beaucoup plus simple. Oh non ! beaucoup plus simple. Seulement alors Sœur Marie-Claire a une espèce d'attrait pour la... l'altitude sociale, j'appellerais.

Michel Durand - Pour la promotion ?

Paule Gonnet - Oui. D'ailleurs vous savez, au fond c'est en nous, mais c'est très curieux de voir comme toutes ces Sœurs qui sont originaires, soit du monde rural, soit du monde ouvrier, dont les familles font toute une promotion, qui ont des neveux ingénieurs ou médecins, ou tout ce que vous voudrez, en réalité font quand même une promotion, même quand elles sont à l'usine, même quand.... Alors moi, ça m'amuse un peu. Voyez chez nous, nous sommes dix, mais parmi mes frères, j'en ai qui sont retombés tout-à-fait, j'en ai un surtout qui n'a pas fait d'études du tout, qui est un petit employé, et dans une famille nombreuse comme la nôtre, vous avez ceux qui sont en l'air, et puis ceux qui sont en bas du monde économique. Au fond qu'est-ce que ça représente par rapport à la valeur profonde de quelqu'un ? Pas grand-chose. C'est des raisons, peut-être des niveaux d'intelligence, mais aussi de réussite plus ou moins grande. J'ai eu ce sentiment très profond en côtoyant des gens placés haut, par exemple, de sentir que ces gens d'assez haut, ils font promotion. Ce sont des gens qui sont plus instruits que les autres ouvriers, et quand on fréquente le monde ouvrier, ailleurs, on s'aperçoit qu'il y en a d'autres qui ne peuvent pas suivre. Moi, mes amis des Etats-Unis ce sont des gens qui représentent un petit monde ouvrier, qui a de la peine à réussir, qui s'en voit de toutes les façons. Et ils souffrent par rapport à ces gens, qui au fond sont devenus bourgeois, quoi, ils font l'accession à la classe bourgeoise.

Michel Durand - Oui, il apparaît assez très clairement, maintenant, que les plus pauvres ne sont pas du tout les militants d'ACO ?

Paule Gonnet - Bien oui. Je crois qu'actuellement, dans ce qu'on appelle le monde ouvrier, on a une tranche importante, que je dis appartenir à des classes moyennes, et qui ont suffisamment de résistance physique, mais ça je peux bien le dire, voyez, dans le monde ouvrier d'aujourd'hui, qui est très vaste, vous avez certainement des catégories de réussites très diverses. Et forcément, quand on réussit bien dans la vie, quand vos enfants accèdent à des postes un peu importants, vous éprouvez cette joie d'une ascension. Et puis il y a d'autres familles, d'ailleurs il en existe dans le monde de la bourgeoisie aussi, où pour des raisons de santé par exemple, ou de pertes d'argent considérables, on reste à un niveau bas, et on sent bien toutes ces réactions psychologiques, de souffrance par rapport à la réussite des autres. C'est humain.

Michel Durand - Vous arriveriez à donner une définition des plus pauvres ?

Paule Gonnet - Pour moi, le plus pauvre c'est celui qui, je prends un exemple, alors là, je vous le dis à vous, voyez, ma Sœur, c'est une belle fille, elle a réussi avec mention à son Bac, elle aurait pu avoir un poste tout-à-fait en tête, et bien en raison de cette maladie très spéciale qu'est la sienne, qui s'appelle une cyclothymie, qui fait que pendant un certain temps, elle est bien, et qu'après elle se met dans son lit pendant un mois, elle n'a jamais pu ni poursuivre des études, ça c'est déclaré, elle avait 20 ans, ni occuper aucun poste qui lui aurait apporté un salaire. Elle a donc toujours été à la

charge de ses parents. Actuellement elle n'est pas à ma charge parce que dans le monde social d'aujourd'hui, heureusement, on a le souci des plus pauvres et on leur assure des pensions minimales, mais qui permettent quand même de vivre, et puis elle a des frères et Sœurs qui l'aiment profondément, qui jamais ne l'abandonneront. Mais moi j'appelle « le plus pauvre », celui qui dans le contexte dans lequel il vit ne peut pas se suffire à lui-même. Alors bien sûr, les malades, ceux qui sont atteints au point de vue psychique, certainement tout le monde des déracinés. Et le plus pauvre, on le trouve dans tous les milieux sociaux. Voyez, ces dix dernières années, j'ai donc été aide-ménagère. Ca m'a amenée à aller là où mon service m'envoyait, c'est-à-dire auprès de gens qui pouvaient appartenir à des niveaux économiques très divers, et bien là j'ai où trouvé la plus grande pauvreté de fin de vie, ça a été dans les milieux les plus riches, parce que dans ces milieux-là, on accepte bien encore de dépenser pour avoir des gens qui ne sont que des étrangers, des mercenaires, mais le malade, le vieillard, est délaissé très souvent par la famille. Alors que dans des situations beaucoup plus simples on garde l'attachement à son malade.

Michel Durand - Quand le Père Chevrier emploie cette expression des « plus pauvres », vous pensez qu'il parle des gens dont vous venez de parler ?

Paule Gonnet - Il semble bien que le point de départ de la vocation du Père Chevrier dans le sens social, c'est-à-dire son Œuvre de Première Communion, son insertion à la Guillotière, ait été très marqué par la rencontre qu'il a faite à Saint-André avec des gens très démunis. Manquant d'argent, vivant dans des logements infectes, il n'y a pas de comparaison avec aujourd'hui. Mais je ne pense pas que le message du Père Chevrier soit à enfermer dans cette catégorie, IL semble bien que le Père Chevrier appartienne à la ligne de Saint-Vincent, de Saint-François de Sales, voyez de l'École française, c'est-à-dire l'annonce de l'Évangile. Alors c'est vrai qu'il y a une orientation très nette du côté du monde ouvrier. Mais ça serait le restreindre que de l'enfermer là-dedans.

Michel Durand - Est-ce que vous pourriez parler un peu, je crois que l'on a parlé suffisamment du Père Ancel,

Paule Gonnet - Oui, oui !

Michel Durand - On a donc parlé de Sœur Marie-Claire en tant que Supérieure, donc ce qu'elle a vécu avec la Série, puis la Rééducation.

Paule Gonnet - Je ne crois pas qu'il faudrait enfermer Sœur Marie-Claire simplement dans la Série et la Rééducation. Je crois qu'elle a eu un rôle beaucoup plus large que ça. Et en particulier, voyez, c'est grâce à son impulsion que le Prado a donc fait un certain nombre de fondations dans le sens que demandait le Père Chevrier, voyez, des Sœurs vivant, partageant la vie des gens, alors soit dans le monde rural, comme par exemple la Roche-Vineuse, ou bien dans le monde urbain. Elle a beaucoup agi, voyez dans le sens de fonder... dans la ligne de ce que demandait le Père Chevrier. Et puis alors c'est tout de même à partir du temps où elle a vécu que se sont faits les départs. Le départ au Maroc a été le point de départ du Chili, de l'Inde, de la Corée, ça c'est sûr. Et Sœur Marie-Claire, voyez, elle était incarnée dans son temps et elle a évidemment conçu la vie des Sœurs du Prado avec un aspect très religieux dans sa forme. Qui était peut-être nécessaire, enfin, ce vigoureux, cette

vigoureuse orientation, vers une vraie vie religieuse était nécessitée par le fait, que je crois entre 1900 et 1930, le Prado a vivoté sans retrouver assez ses racines profondes. Je ne dis pas que les Sœurs vivaient comme des bonnes femmes, mais malgré tout, moi quand je suis arrivée au 14, rue du Père Chevrier, c'était très sensible qu'il fallait une reprise sur le plan vie religieuse. Et ça, Sœur Marie-Claire l'a donnée, cette impulsion, à sa manière, avec sa personnalité, en imposant peut-être un peu trop d'en haut, alors les Sœurs suivaient, vaille que vaille. Mais le jour où elle a quitté sa fonction de Supérieure, il y a eu une vigoureuse réaction parce que tout n'allait pas dans le sens de ce que les Sœurs du Prado, elles-mêmes, ressentaient comme étant leur manière de vivre. C'est très délicat de parler de ces choses-là, voyez, parce que c'est toujours pareil, on fausse la vérité, parce qu'on l'exprime avec ce que l'on a ressenti, soi.

Michel Durand - Il faut reconnaître que si Sœur Marie-Claire n'avait pas eu cette fonction de Sœur Supérieure, le Prado n'aurait peut-être pas pris, enfin le Prado du côté des religieuses, le Prado n'aurait peut-être pas pris ce tournant vers le Maroc, vers le Chili ?

Paule Gonnet - Bien, ça vous savez, c'est l'histoire qui dit... enfin c'est venu à cette heure-là. Et c'est venu, et c'est vrai, par la présence d'une personnalité vigoureuse, hardie, mais Dieu se serait servi d'une autre.

Michel Durand - Comment est-elle devenue Supérieure ?

Paule Gonnet - Elle est devenue supérieure, parce qu'à ce moment-là, elle était, je crois et on peut le dire parce que c'est vrai, la seule qui paraissait capable d'assumer une responsabilité de direction.

Michel Durand - En 1936, elle avait quel âge ?

Paule Gonnet - Elle avait à peine 40 ans en 43. Voyez, quand ils ont été supérieurs, soit le Père Ancel, soit elle, c'était des gens très jeunes, encore, très forts, très vigoureux, pleins de gaieté, d'allant. Quand on les voit aujourd'hui, eh bien on mesure ce que c'est que l'usure et la vieillesse, le vieillissement.

Michel Durand - Sœur Jean-Baptiste était donc à peu près...

Paule Gonnet - Sœur Jean-Baptiste était à peu près du même âge, elle doit avoir 2, 3 ans de plus que Sœur Marie-Claire.

Michel Durand - Et Sœur Jean-Baptiste trouvait quand même en Sœur Marie-Claire une collaboratrice, quelqu'un qui comprenait bien ?

Paule Gonnet - Écoutez, moi j'ai été heureuse de son témoignage parce qu'il montre qu'avec son intelligence, Sœur Jean-Baptiste a su découvrir tout ce qu'il y avait de positif. C'est très marqué dans le témoignage. Donc la collaboration était réelle, malgré ce qui pouvait paraître. Elles se sont comprises dans le sens d'un élan vital du Prado. Sûrement.

Michel Durand - En fait ce qui paraissait, c'était différent ?

Paule Gonnet - Alors ça, je ne le dis pas. Écoutez, vous avez suffisamment interrogé Sœur Jean-Baptiste pour vous rendre compte de toute la beauté, et du travail que Sœur Jean-Baptiste a

accompli. Mais Sœur Jean-Baptiste, elle était venue, comme elle dit, au Prado, à quinze mois. Et elle a réalisé cette vocation, elle l'indique parce qu'avec son bras il n'y aurait pas d'autres familles religieuses qui l'auraient prise, et elle a continué dans le Prado sa vie de famille, un peu, vous voyez. Sœur Jean-Baptiste et Sœur Marie-Claire ne s'accordaient absolument pas, je crois, sur la conception de la vie religieuse. Sœur Marie-Claire tenait beaucoup à la prière, à l'étude de l'Évangile, à la fidélité, enfin tout ce qui est demandé dans une vocation de la vie religieuse traditionnelle et Sœur Jean-Baptiste, avec cette liberté qui la caractérise, y attachait beaucoup moins d'importance. Alors voyez, attacher ensemble, l'une comme supérieure, l'autre comme Assistante, deux personnes n'ayant pas du tout la même manière de concevoir les choses, c'était difficile que cela marche très bien. Ce n'était la faute ni de l'une, ni de l'autre. Mais Sœur Jean-Baptiste a eu la sagesse, voyez, de ne rien laisser paraître de tout ça, probablement en reprenant son témoignage.

Michel Durand - Sœur Marie-Claire a été supérieure combien de temps ?

Paule Gonnet - 18 ans.

Michel Durand - Elle a été supérieure jusqu'en ?

Paule Gonnet - Et bien 43 et 18... jusqu'en 55, oui c'est ça. Jusqu'en 55 et même plus. Alors vous savez, 18 ans, une forte personnalité, quelqu'un qui attirait les jeunes, ça a forcément marqué une période de l'histoire des Sœurs du Prado.

Michel Durand - Et tout à l'heure, vous parliez, d'hémorragie ?

Paule Gonnet - Alors il s'est passé au Prado, ce qui s'est passé dans toutes les familles religieuses, ce n'est pas spécial du tout à nous. Après, plus ou moins tôt, plus ou moins tard, mais pour toutes, ça a été la même chose, la transformation du mode de vie des religieuses a entraîné pour certaines un départ, elles ont compris que ce n'était pas leur place, pour d'autres une adaptation plus ou moins difficile, et en tous cas un temps de confusion. Ça, il n'y a pas de doute.

Michel Durand - Dans sa recherche d'une vie religieuse très forte et très ferme, Sœur Marie-Claire a donc donné le tout d'elle-même, et peut-être elle ne s'est pas retrouvée à la suite de ce changement, 'qui est vécu dans toutes les congrégations religieuses ?

Paule Gonnet - Mais, nous-mêmes nous ne nous y sommes pas retrouvées tout de suite. Voyez, la vie religieuse traditionnelle obligeait à des actes mesquins en apparence. On ne pouvait pas sortir sans obtenir la permission, pour tout achat, il fallait redemander, il fallait demander. Enfin, vous voyez, il y avait des assujettissements contraignants. Et puis, tout à coup, toute cette carapace extérieure, un peu ce corset, si vous voulez, devenait non pas superflu, mais libre. On pouvait continuer à s'assujettir on pouvait aussi se dire « la vie religieuse peut se vivre autrement ». Alors ça n'a pas été facile de faire, pour chacune personnellement, la part de ce qu'elle conservait et la part de ce qu'elle laissait tomber. Alors ça a été difficile pour tout le monde. Seulement alors pour des Sœurs qui tenaient beaucoup aux formes traditionnelles, c'était plus grave encore que pour d'autres. Parce que on avait le sentiment que tout se perdait. On revivait, mais alors au niveau de la vie religieuse, ce que nous avons vécu, quand l'Oeuvre de Première Communion avait disparu. Il fallait à nouveau faire un saut dans l'inconnu et vivre une période de transition.

Michel Durand - C'était comme une deuxième ouverture ?

Paule Gonnet - C'était en tous cas une deuxième chrysalide qu'on quittait pour une forme nouvelle.

Michel Durand - C'était une vie religieuse moins enfermée dans un règlement ? Et ça, c'était vécu dans toutes les communautés religieuses ?

Paule Gonnet - Toutes les communautés religieuses sont passées par là.

Michel Durand - Et l'histoire du vêtement des Sœurs du Prado est liée à cela ?

Paule Gonnet - Eh bien la question du vêtement pour les Sœurs du Prado, elle s'est vécue de la façon suivante : nous avons hérité de cet affreux costume noir qui était celui des femmes au temps du Père Chevrier, Le Père Chevrier n'a jamais dit que ses Sœurs devaient avoir un costume uniforme. On ne trouve pas un mot le disant. Et quand il dit "il faut qu'elles vivent au milieu des autres", il semble bien indiquer que pour lui, la meilleure manière de se perdre, de se fondre, c'est justement de ne pas avoir de costumes religieux. Alors ça s'est fait par étape, le passage au costume civil, avec le costume gris qui a servi d'intermédiaire. Le costume gris, on l'a adopté au moment du départ au Maroc. Le costume noir était celui des femmes de l'époque du Père Chevrier.

Michel Durand - C'est-à-dire ? Avant 55 ?

Paule Gonnet - Je pense en 59, sauf si je le trompe. Et alors le vote pour le costume civil, s'est fait (en 68-69) quand Sœur Marie-Thérèse Anslme a été réélue supérieure au bout de six ans ; oui, c'est à ce moment-là que l'on a voté le costume civil.

Michel Durand - Le costume noir qui était un costume du XIX<sup>e</sup> siècle est devenu uniforme, sous quelle pression ?

Paule Gonnet - Il faudrait interroger les Sœurs plus anciennes que moi. J'imagine, toujours avec cette idée de fidélité, de fixisme, voyez, littérale, que la première Sœur du Prado, Sœur Marie, portait ce costume que les Sœurs l'ont porté avec elle, et qu'on a voulu rester fidèle au passé, en gardant ce costume inconfortable et affreux,

Michel Durand - Est-ce que Sœur Marie-Claire a d'autres fondations, d'autres initiatives, que le passage à la Rééducation, que le Maroc, le Chili ?

Paule Gonnet - Le passage à la Rééducation n'est pas l'oeuvre de Sœur Marie-Claire, c'est l'oeuvre du Père Ancel. Là, les Sœurs du Prado n'ont fait que suivre. Et puis, alors, il y a eu des initiatives personnelles comme celles de Sœur Jean-Baptiste, oui, qui savait bien ce qu'elle voulait, elle l'explique, et qui a réalisé son affaire. Moi, je n'ai pas du tout eu des initiatives comme Sœur Jean-Baptiste. Un beau jour, le Père Ancel est venu au Conseil en disant "les garçons quittent la maison d'Oullins, il faut que les filles prennent cette maison". J'ai accepté de faire ce que l'on me demandait, mais je n'ai pas eu du tout, du tout, de rôle propre à jouer dans cette histoire.

Michel Durand - On peut dire, on peut regarder Sœur Marie-Claire comme ayant compris et accepté ce que Sœur Jean-Baptiste faisait ?

Paule Gonnet - Ah oui, oui ! Ça je crois que, sur ce plan-là, elles étaient tout-à-fait accordées. Voyez d'ailleurs ça ressort, cet accord profond, missionnaire, ressort très nettement du témoignage de Sœur Jean-Baptiste. Elles étaient heureuses de cette initiative missionnaire. Ah oui ça c'est sûr. Oui, attendez. Il y en a qui ont été fermées. Voyez : Soissons, Marseille, Bourges : ça en fait 3. Valence, **Vellemart**, Brassac : 6. Alsace : 7. La Saône-et-Loire : 8. Italie : 9. Le Maroc : 10. Tout ça, c'était au temps de Sœur Marie-Claire. Et ça a correspondu à une période où nous avons toutes les fondations soit au-delà des frontières, soit à l'intérieur de la France, qui se sont faites très rapidement. En un mot, le noviciat comptait quelques fois jusqu'à 30 Sœurs (45 en 1956). Mais, ça a été très court cette effervescence, seulement ça a correspondu bien sûr à une période de vie intense où il semblait que la vie allait toujours, toujours continuer dans cette même direction. Alors il y a eu, sûrement après ces 10 ans, mettons entre 1945-1955, il y a eu lentement, mais malheureusement d'une façon, qui pour le moment est irréversible en France, une baisse. Ça, ça peut changer bien sûr. Alors au contraire une période de diminution des vocations, de sorties assez nombreuses, de vieillissement des Sœurs, qui a quand même été ressenti très fort, douloureusement. C'était dur de penser que c'était si court le moment où le Prado grandissait, grandissait. Alors il grandit sous une autre forme puisqu'il y a l'Institut séculier, qui correspond peut-être mieux dans un sens aux attraits de certaines filles d'aujourd'hui. Et puis alors, il y a actuellement, enfin pour des Sœurs de mon âge, cette grande joie de voir ces fondations de Corée, ces petits noviciats qui s'organisent, mais qui seront alors des noviciats indigènes.

Michel Durand - Et sur Sœur Jean-Baptiste, vous avez quelque chose à dire ?

Paule Gonnet - Je vous en ai bien parlé. Je vous ai bien dit ce que je pensais. Personnellement, j'ai été liée forcément et à Sœur Marie-Claire avec qui j'étais à la Série, et à Sœur Jean-Baptiste par la fondation des maisons au service de l'enfance en danger, et j'ai collaboré, ça je peux dire sans forcer les mots et sans chercher à mettre du rose, très bien avec l'une et avec l'autre. Je ne me suis jamais sentie gênée ni par l'une, ni par l'autre. Voyez, il y a, ça c'est entre nous, il y a des Sœurs qui en veulent à Sœur Marie-Claire de son autoritarisme, mais moi je n'ai jamais eu à en souffrir, jamais. Elle m'a toujours laissée très libre, elle ne m'a jamais contrainte à des choses que j'aurais redouté de faire. Non, non. Il faut dire ce qui est, on était pas toutes traitées de la même manière, voyez.

Michel Durand - C'est-à-dire ?

Paule Gonnet - Et bien, celles qui pouvaient se situer facilement dans leur culture, dans le milieu social auquel elles appartenaient, je ne dis pas du tout qu'on les préférait, c'est pas ça, mais elles avaient la vie plus facile.

Michel Durand - C'est l'avantage de toujours donner à celui qui peut assez facilement s'exprimer ?

Paule Gonnet - Moi voyez, j'ai beaucoup souffert, beaucoup, beaucoup, dans ma vie de Sœur du Prado de sentir que certaines des Sœurs que j'aimais beaucoup n'avaient pas leur droit à la culture, à un développement d'elles-mêmes auquel elles aspiraient. Ça, ça a été une grande, grande

souffrance. Parce que justement, j'étais venue au Prado, avec cette idée d'égalité des chances, et puis je me suis bien rendue compte, au cours de ma vie religieuse que c'était pas réalisé, ça.

Michel Durand - Sœur Marie-Claire avait une culture, avait fait des études ?

Paule Gonnet - Sœur Marie-Claire était une femme supérieure, elle avait une envergure. Voyez, nettement, Sœur Marie-Claire, le Père Ancel étaient des gens à part dans la vie du Prado, avec tout ce que ça représente, quand on est à part, avec tout ce que ça représente de grandeur et de petitesse, enfin de manque, sûrement. Voyez, ils étaient faits pour la mission qui était la leur.

Michel Durand - On ne peut pas parler d'autoritarisme pour le Père Ancel ?

Paule Gonnet - Non.

Michel Durand - D'illusion peut-être ?

Paule Gonnet - Oui. Moi je crois que le Père Ancel, voyez, quand il m'a lancée à Oullins, ça c'est entre nous, c'est amusant, quand il m'a envoyée à Oullins, il est arrivé au Conseil, un beau jour, j' y étais bien sûr, il m'a présentée, enfin c'est ce départ à Oullins, comme une tout-à-fait missionnaire, c'était la vie du Prado qui était en jeu, enfin c'était vraiment magnifique. En réalité, faut dire les choses comme elles sont, il me mettait sur les bras une maison qui était couverte de dettes. Mais, ça on ne me l'a pas dit, je m'en suis rendue compte quand les factures sont arrivées. Et je ne crois pas qu'il voulait me tromper. Quand j'ai accepté d'aller à la Roche, j' ai été demandée par les Pères, pour une raison bien simple, c'est que j'avais un diplôme et que ce diplôme était nécessaire à l'école, parce qu'il en faut dans les archives, alors à nouveau il est venu au Conseil aussi, et à nouveau on m'a sollicitée pour partir à la Roche, c'était pareil, c'était le Prado qui était sauvé. Mais je ne crois pas du tout qu'il faille lui en vouloir. C'est sa nature de présenter les choses sous cet aspect, un peut comme de Gaulle.

Michel Durand - Peut-être qu'il a vécu ces cinq années à Gerland, dans cette même perspective ? Un petit peu non ?

Paule Gonnet - Moi je n'ai pas eu de contact du tout avec le Père Ancel au moment de ce départ à Gerland. Comme tout le monde, j' en ai entendu parler, j'ai lu des articles dans Match, mais je n' ai pas été du tout mêlée à cette partie de la vie du Prado. Tel que je connais le Père Ancel ça s'est passé comme ça, oui. Et comme vous dites, avec une certaine part d'illusion, parce qu'il était auxiliaire du Prado, donc il ne pouvait pas se faire passer pour un simple ouvrier, pas plus que Marie-Blanche Jarrosson. Marie-Blanche Jarrosson était allée faire le ménage à l'usine la plus sale de Gerland ne pouvait se faire passer pour autre chose que Mademoiselle de Jarrosson.

Michel Durand -Jarrosson c'est un nom très connu?

Paule Gonnet - Et oui bien sûr, de Lyon, des grandes familles de Lyon. Mais c'était, ça c'est leur illusion.

Michel Durand - C'est une Sœur du Prado, Mademoiselle Jarrosson?



Paule Gonnet - Oui c'est une Sœur du Prado. Elle est au Maroc maintenant, Marie-Blanche. Maintenant, vous voyez, je crois que pour entraîner un groupe, je crois que c'est presque impossible de faire si les personnalités ne sont pas de ce style.

Michel Durand - Oui, parce qu'en fait, les résultats montrent qu'ils ont donné une vie nouvelle au Prado ?

Paule Gonnet - Ah oui. Voyez je crois qu'il y a eu à ce moment-là, un concours de gens qui se sont attelés ensemble à une même tâche. Voyez, Sœur Jean-Baptiste et Sœur Marie-Claire étaient ensemble pour ces fondations nouvelles. Nous, les autres, nous allions dans ce sens-là. C'était la vie qui parlait. Alors les petites difficultés d'entente, de relation entre personnes, elles existent, mais quand, dans un groupe, il y a un projet qui est recherché en commun, ça aplanit beaucoup des oppositions. Et je crois qu'à cette période du Prado, tout le monde vivait dans le sens de ce développement, de cette transformation heureuse.

Michel Durand - Un dynamisme immense ?

Paule Gonnet - Ce dynamisme. Voyez, la fondation du noviciat des Pères à Saint-Fons, on a vu affluer de tous les coins de la France et après même hors France des gens jeunes, pleins d'entrain, vivants, ça mettait une drôle de vie dans la maison.

Michel Durand - On va faire une comparaison entre ce dynamisme d'après-guerre et toute la vie qu'il y avait dans les années 36, au Prado, avec donc, la Série, avec tous les gens qui venaient pour partager les repas avec les Pères qui faisaient beaucoup...

Paule Gonnet - Oui, c'est d'accord, à condition de bien situer qu'en 36 et je peux dire jusqu'en 40, donc toutes les années avant 36, toute la force, tout le dynamisme, toute la vitalité des gens qui étaient là, étaient centrés sur des objectifs restreints, c'est-à-dire quelques paroisses et la Maison-mère. Alors que c'était bien différent quand même après 45 parce que c'était autrement vivant de voir venir des gens qui venaient du Nord, qui venaient de Paris, qui venaient de tous les coins de France, et même d'ailleurs. Vous comprenez, là on a vraiment senti que le Prado s'était développé. Alors ça a été autre chose.

Michel Durand - On emploie souvent ce slogan « tous fondateurs », comment vous le vivez, comment vous le ressentez ?

Paule Gonnet - Moi je pense que, voyez, c'est pour ça que je suis choquée par l'idée qu'on donnerait à Sœur Marie-Claire, ou au Père Ancel, ou à Sœur Jean-Baptiste, une place à part, Non, le Prado était très marqué par la démocratie. Voyez, qu'on soit instruit ou pas instruit, qu'on soit en très bonne santé ou qu'on ait moins de santé, on se sentait tous quand même responsables de la vie du Prado. Et chacun dans notre petit coin, notre petit secteur, nous essayions de notre mieux de travailler à la construction commune. Il y avait un fort esprit de famille. Ah oui alors !

Michel Durand - En fait ce que vous dites là, cet esprit de famille, cette démocratie, irait à l'encontre d'une tentative, d'une volonté de réduire le Prado, ou les membres du Prado à un seul secteur de la vie sociale ?

Paule Gonnet - Je crois que c'est., il y a 12 ans... oui, les Sœurs du Prado s'étaient mises d'accord, justement, pour réduire les tensions très fortes qui existaient à ce moment-là sur un slogan "unité dans la diversité", dans la mesure où nous sen tirions, c'est-à-dire les Sœurs de ma génération sentiraient que le Prado s'enferme dans une seule direction. Moi, enfin nous le ressentirions comme un certain appauvrissement de la grâce du Père Chevrier qui est multiforme, qui peut s'adapter à toutes sortes de modes de vie. Et alors là, je vous donne mon expérience personnelle, pendant mon temps, j'ai ressenti profondément comme un appauvrissement de vivre seule en famille. Il me semblait que je perdais quelque chose de la force de la grâce du Père Chevrier. Et en fait, maintenant, je peux affirmer que ce mode de vie différent des autres ne m'a pas changée ni mon attachement au Prado, ni mon désir de fidélité. La grâce de ma vocation me paraît, étant donné que c'est la fidélité à l'Évangile, pouvoir s'adapter à mille et une autres sortes de réalisations concrètes.

Michel Durand - Dans l'ensemble des questions que je pose, elles ne sont peut-être pas toutes très historiques, je dirais scientifiques, c'est que je ne cerne peut-être pas très bien tout ce qu'il y aurait à cerner, les questions sont très importantes d'après ce qu'on dit, enfin je fais avec ce que je peux.

Paule Gonnet - Je vous dirais que je partage l'avis du Père Berthelon qui nous avait dit une fois dans une Retraite « l'Évangile c'est comme une flûte de pain, que vous la commencez par le milieu, par la fin ou par le côté, du moment que vous en mangez, c'est bon ». Alors je crois que du moment que l'on parle du Prado, en essayant de chercher un peu, c'est bon. Vous vous rendez compte que mon témoignage rejoint celui de Sœur Jean-Baptiste, tout en en étant très différent.

Michel Durand - Est-ce que vous auriez envie de dire quelque chose auquel je ne penserais pas présentement ?

Paule Gonnet - Voyez il y a deux secteurs, enfin deux groupes dont on n'a pas ou peu parlé, c'est les jeunes que j' ai approchées, soit à la Roche, soit à Oullins, ou à la Série.

Paule Gonnet - Nous avons quelqu'un parmi nous qui a donné un témoignage magnifique, alors qui rend d'une manière très, très objective, toute une grande période de la vie du Prado, vous savez, il est très riche le témoignage de Frère Pierre. Et alors il a surtout marqué d'une manière très forte à quel point les Frères n'étaient rien. Et pourtant je pense que ceux qui vivent le mieux l'insertion dans le monde de la vie ouvrière, c'est les Frères. Ils ont une grâce propre pour ça.

Michel Durand - Vous avez collaboré avec les Frères ?

Paule Gonnet - Ah bien on collaborait dans le fait qu'on faisait le même travail. Eux de leur côté, nous du nôtre. Ah oui, ils avaient les mêmes difficultés avec les enfants, les mêmes contraintes de présence, la même vie simple et obscure. Ah oui ! Ah et puis vous savez, on ne séparait pas, quand je suis rentrée au Prado, Pères, Frères et Sœurs, c'étaient les trois branches, je ne dirais même pas les trois branches, c'était la même famille religieuse. On se voyait très peu, mais on se connaissait bien, et on essayait de s'entraider le plus que l'on pouvait.

Michel Durand - Ça, nous en parlerons tout à l'heure. Hein ?

Paule Gonnet - Alors cette personne-là que vous voyez ici, enfin c'est une histoire curieuse, c'est la même qui est là, elle était complètement aveugle à la fin de sa vie, elle est au bras d'un de ses neveux. Elle appartenait alors pour le coup à la fine bourgeoisie d'Annonay. Vous savez, Annonay c'est une ville qui est une ville de l'histoire, et elle avait un coeur, mais alors un coeur magnifique, vraiment une volonté de vivre l'Évangile admirable et alors, elle a d'abord élevé trois nièces ; elle avait fait la promesse à sa mère d'élever les trois nièces, sa Sœur étant morte. Et puis alors quand les trois nièces ont été établies, elle a voulu prendre des enfants en difficulté et elle est tombée sur une certaine Janine, qui vit encore, qui vit dans votre quartier, que vous avez peut-être rencontrée. Cette Janine est un drôle de personnage parce que c'est tout-à-fait un mélange d'intelligence et un petit peu de loufoquerie quand même. Elle en a fait à cette pauvre marraine, mais de toutes les

couleurs. Tant et si bien que cette personne a fini par nous la confier. Alors j'ai collaboré avec cette demoiselle pendant des années et des années. Et c'était une drôle de collaboration parce qu'elle était très élégante et elle tenait à ce que sa Janine soit très élégante, on l'habillait dans les bonnes maisons de Lyon, sa Janine. Alors elle lui a donné un certain goût de grandeur qui ne va guère avec les ressources en argent qu'elle a actuellement. Mais elle a fait un travail d'évangélisation, non seulement auprès de Janine, mais auprès du gars auprès duquel Janine en question vit, et voyez-elle a été un peu comme Pauline-Marie Jaricot, à la fin de sa vie, elle vivait dans un état de misère matérielle et elle s'était comme assimilée à ce monde des plus pauvres, alors qu'elle n'en était pas du tout, du tout. On rencontrait, voyez, dans ce travail, on collaborait vraiment avec des gens de tous bords, et qui vous donnaient des leçons. C'était intéressant ça. Sœur Jean-Baptiste vous en a dit, mais moi aussi je pourrais en dire beaucoup sur la vie de toutes ces filles, dans la mesure où nous la connaissions. En fait, voyez, moi ce qui m'a beaucoup étonnée, c'est que pour celles que j'ai suivies, c'est-à-dire pas le plus grand nombre parce qu'on les perdait de vue après, mais un très grand nombre de ces jeunes filles après avoir eu une vie un peu aventureuse, avec toutes sortes de contacts avec des gars de tous bords, finissaient en général par se marier comme il faut, par fonder un foyer plus ou moins bien équilibré, mais enfin quand même. Et alors le nombre de celles qui allaient à la prostitution était relativement très, très restreint. Voyez, j'en ai connu une qui était une... c'était enfin, ce que l'on appelle une entraîneuse, je ne sais pas si elle se prostituait elle-même, mais elle poussait les clients vers les prostituées, et elle est venue me voir un jour à Oullins, elle était très élégante, une belle fille, avec un beau bouquet de roses, des roses rouges je me rappelle, et à ce moment-là c'était les noces de Grâce et de Rainier à Monaco et elle avait été dans la Principauté pour faire son travail, mais ça ne l'empêchait pas, voyez, de revenir nous voir. Pourquoi lorsque quand vous parliez de cette attraction, de cette séduction, pourquoi est-ce que le Prado exerçait cet attrait, c'est très difficile à comprendre. Mais il est certain que cet attrait jouait non seulement pour ceux qui se décidaient à donner leur vie au Prado, à la famille religieuse du Prado, mais sur des personnes comme celle-là, sur les enfants, sur les familles des enfants.

Michel Durand - Tout à l'heure, en parlant d'attraction, vous alliez également parler de répulsion ?

Paule Gonnet- Oui. Alors, voyez, j'en ai rencontré surtout dans le monde des éducatrices on nous les envoyait de l'École et elles faisaient des stages à Oullins, et bien j'en ai rencontré un certain

nombre qui n'arrivait pas à comprendre comment avec cet aspect un peu désordre, broussailles, de guingois, le Prado réussissait à faire du bon travail. Nous avions des tracteurs, bien entendu.

Michel Durand - Des tracteurs ?

Paule Gonnet - Eh bien ceux qui refusaient de dire qu'on pouvait faire quelque chose avec cet aspect un peu insaisissable. Il y avait... Ils ne situaient pas où ça pouvait se faire.

Michel Durand - Si vous le voulez bien, on pourrait reprendre les quatre points que vous aviez présentés tout à l'heure, de vos fonctions, de vos différents travaux. Donc on a parlé tout à l'heure du noviciat de 36,39 on a parlé de la Série, 39,45, de la Rééducation 45 56, la Roche, 56,65, et puis après aide-ménagère. Je ne sais pas si ça vaut le coup de reparler du noviciat, on en a déjà parlé.

Paule Gonnet - On a bien dit ce qu'on avait à dire, oui, oui.

Michel Durand - Et alors on n'a pas du tout parlé, je l'ai réservé pour maintenant, de ce que vous avez vécu avec la Série. Alors là, ce serait intéressant de parler en complément, de ce que vous avez pu lire dans Sœur Jean-Baptiste.

Paule Gonnet - Quand on était jeunes Sœurs sortant du noviciat, et qu'on arrivait rue du Père Chevrier, on était immédiatement saisies par un règlement qui déterminait absolument toutes les occupations extérieures. C'était un rythme de travail intensif puisqu'on se levait à 5 heures du matin et qu'on se couchait après les enfants vers 9h et demie du soir, sans les quitter. Il n'y avait pas de jours de congés pour les Sœurs. Nous avions comme temps d'arrêt uniquement le mois qui séparait le départ d'une série de l'arrivée d'une autre série. Alors on faisait sa Retraite, on allait voir ses parents et on se reposait un peu. Mais tout le reste du temps, il fallait assurer la présence au milieu des enfants. Ce qui vous montre que le mot "partage" de vie était une réalité puisque la nuit, le jour, nous ne les quittions pas. Alors ce serait très facile de montrer cette contrainte du règlement comme quelque chose de lourd et de pesant parce que en fait, physiquement, c'était dur à supporter. Mais, comme c'est pas du tout ce que j'ai gardé comme souvenirs, je crois que c'est plus juste de vous dire que quand on était jeune, en bonne santé et qu'on croyait à la beauté du travail demandé par le Père Chevrier, on le faisait de bon cœur. Il y avait le catéchisme., lui-même, il y avait la présence aux récréations, la nuit pour les détails de la vie courante, mais ça courait comme un fleuve, comme une rivière. D'heure en heure on savait que l'on devait être là, et puis encore là, et puis encore là. Et on savait que l'on devait être là parce que si on y était pas, c'était les deux autres Sœurs qui nous remplaçaient, on ne nous remplaçait pas. Ce n'aurait pas été possible, il n'y avait personne dans la maison qui puisse le faire. Tout le monde avait le même emploi du temps très régulier et très ferme. Il fallait obtenir de ces enfants un effort continu puisque c'était une nécessité pour qu'elles soient admises à leur Première Communion, qu'elles apprennent le catéchisme . Alors ce catéchisme il y avait une partie de mémorisation considérable, auquel bien sûr, leur mémoire s'adaptait plus ou moins, mais nous devions y veiller de très près. Et puis alors il y avait toutes espèces de petites inventions qu'il fallait renouveler chaque fois pour leur faire aimer la vie qu'elles menaient. Alors on tâchait de les distraire, on tâchait aussi de leurs rendre service en leur apprenant des choses qui

pouvaient leurs rendre service plus tard. On avait du temps qui était pris par les contacts avec les familles qui pouvaient venir deux fois par semaine. Alors ce parler, c'était curieux, c'était le petit parler qui se trouve rue du Père Chevrier, à l'entrée, alors, il y avait un banc devant chaque mur, deux bancs au milieu. Les parents s'installaient tous ensemble sur ces bancs, et à mesure qu'ils arrivaient on appelait les enfants. Les Sœurs venaient aussi pour dire bonjour, pour prendre des contacts, pour donner des nouvelles. Les enfants s'empilaient, parce qu'on leur apportait en abondance de la nourriture, ça ne durait pas très longtemps, d'une heure à une heure et demie et puis on reprenait le mode de vie habituel qui était pour le dimanche aller à la Chapelle à 5 heures. Elles avaient eu la messe à 9 heures, et elles retournaient à l'office du soir à 5 heures. On chantait beaucoup. Alors les chants, vous les trouvez dans le vieux recueil du Prado, qu'on appelle les cantiques. Alors là il est assez intéressant, ce livre, si vous pouvez vous le procurer ou sinon je vous le prêteraï, il est assez intéressant parce que dans sa sécheresse, il donne une idée très juste de la doctrine que nous cherchions à donner. Vous avez l'abrégé de la religion du Père Chevrier, au fond c'est ça l'essentiel.

Michel Durand - Ça veut dire que le livre de chants du Prado, il a été fait pour le Prado,

Paule Gonnet - Il a été fait pour le Prado. D'ailleurs, voyez, « à l'usage de la Providence du Prado ». On avait dû faire une dépense considérable, hein ? Pour mettre ça d'aplomb.

Michel Durand - Oui, ce qui prouve que le Prado, avec les enfants, c'était devenu une liturgie.

Paule Gonnet - Oui, alors la liturgie du Prado, alors voyez, était très en avance sur l'époque dont je vous parle parce qu'au Prado, la messe était constamment renouvelée pour les enfants. Le Père Grapeloux, qui était un musicien populaire était là à son harmonium, il jouait une première mesure, les garçons d'un côté, les filles répondaient. Enfin voyez, il y avait une intense vie liturgique qui avait le mérite d'être une liturgie très simple et très populaire, très adaptée à ce monde du quartier, et à ce monde des enfants et leurs familles. La Première Communion était une apothéose, mais pas du tout dans un style de grandeur, tout restait très simple, en Français, à l'unisson, il n'y avait pas ce décalage qui était pourtant caractéristique de la période dont je vous parle entre le prêtre à l'autel, très loin des fidèles et puis l'assistance. Et puis les dimensions de la chapelle s'y prêtaient. On était tous très proches les uns des autres. Voyez, c'est une des raisons qui m'aide à comprendre les sectes. Moi, je m'explique que des êtres humains éprouvent ce besoin de se sentir proches les uns des autres, de se sentir tous ensemble. À la chapelle du Prado, pendant les offices, on se sentait absolument un cœur et une âme, en particulier, voyez, la fête de Noël. Alors les garçons, certains membres étaient enfants de chœur avec l'aube, et alors le Père supérieur, débouchait par le fond par la chapelle du Sépulcre, les enfants par devant tenant des cierges, ils se rendaient en procession à l'autel et le Père supérieur tenait dans ses bras, l'*Enfant*, c'est absolument lamentable que cette statue ait été cassée, le Petit Enfant Jésus qui était venu de Rome et qui était les bras ouverts, se présentant à tout le monde. Alors on mettait cet Enfant Jésus devant la grille de communion et pendant toute la cérémonie, les enfants, à la fois, voyaient l'Enfant Jésus et s'intéressaient évidemment beaucoup moins à ce qui se passait à l'autel. Il y avait toujours une sorte de . . . , je ne sais pas du tout si je suis théologienne en disant ça, une sorte de paraliturgie adaptée aux enfants et

en relation étroite avec ce qui se passait à l'autel ; de sorte que les enfants ne quittaient pas le Prado et surtout ne gardaient pas après le Prado, la substance théologique qu'on avait essayé de leurs inculquer. Mais ils gardaient certainement le souvenir d'un temps de leur vie qui avait été joyeux et fervent.

Michel Durand - Justement, je me demande si cette séduction que l'on voit autour du Prado, ne devient pas cette possibilité familiale dont on dit aujourd'hui fusionnelle, il y avait une certaine chaleur.

Paule Gonnet - Oh, je pense bien. Voyez je me rappellerais toujours, ça c'est un détail amusant, parmi nos enfants nous en avons une qui s'appelait Raymonde. Cette Raymonde avait les cheveux roux et un visage assez fort, en réalité, elle était d'origine probablement Alsacienne et peut-être même Suisse Allemande, enfin vous voyez, c'était ce monde-là. Et le papa de cette Raymonde vivait surtout très très loin de tout ce côté religieux, mais le jour de la première communion de sa fille, quelle n'a pas été notre stupéfaction de voir le père, Stupak il s'appelait, le père de Raymonde s'est avancé à l'autel, il a communié, il a certainement été entraîné par le collectif, voyez, tout le monde était là dans le même élan. Et voyez, on a toujours dit que dans les hôpitaux, les aumôniers qui venaient auprès des malades, quand ils savaient, ou qu'ils se contentaient de dire, soit par la famille, soit par le malade, le passage au Prado pour la Première Communion avait là tout de suite une prise. Simplement le rappel du mot "Prado" suffisait pour ouvrir le cœur et redonner l'élan vers Dieu . Ah oui ! il y avait quelque chose de très chaleureux, de très simple, familial. Et puis alors, les Pères prenaient le temps de donner aux enfants, non seulement le temps de doctrine, mais

ils venaient vivre avec les enfants, voyez, le Père Laffay par exemple, tous les dimanches venait sonner à la porte des Sœurs, il venait dans les locaux des enfants et il passait un bon moment de distraction, de récréation, d'amusement et en s'intéressant toujours au plus débile, au plus pauvre, enfin, voyez.

Michel Durand - Vous avez donc fait cette Série jusqu'en...

Paule Gonnet - Eh bien, j'ai fait cette Série en réalité, pas tellement longtemps la vraie Série. J'ai fait l'année de 39/40, où je suis arrivée au mois de février, ça faisait donc deux Séries.

Michel Durand - Qui avaient lieu rue du Père Chevrier ?

Paule Gonnet - Rue du Père Chevrier. La dernière série a été interrompue par la guerre. On a avancé la Première Communion, les enfants sont partis. Après on a repris la Série pendant deux ou trois ans, mais avec l'état d'alarme, nous avons aussi été envoyées à la campagne, nous avons été du côté de Montanay, pendant quelques mois. On est revenues à Lyon ensuite. Alors Sœur Jean-Baptiste a fait un temps d'interruption. J'étais, avec Sœur Marie-Claire, à la Roche, comme professeur. Et puis alors c'est à ce moment-là que s'est située la jonction entre la Série proprement dite et le début de la Maison d'enfants. Alors le début des Maisons d'enfants ça a été la période de confusion, parce qu'on ne savait pas très bien pourquoi, on ne prenait plus les enfants comme on les prenait autrefois, et on ne savait pas très bien non plus comment il fallait s'y prendre pour répondre aux exigences,

tout de même, de la Préfecture, c'était pas du tout les mêmes, bien sûr. Alors là, il y a eu un moment pas facile du tout, un peu confus.

Michel Durand - Cette Rééducation, donc, vous avez commencé en 45 ? Au Prado ?

Paule Gonnet - Au Prado, et puis alors là se passe l'épisode amusant de Sœur Antoine avec Madame Mouro-Fonluc, l'Inspectrice. Sœur Antoine la regardant comme ça « mais, vous voulez voir ce que j'ai dans ma cabane ? », enfin parce que c'était l'économat, c'était une des cabanes de la cour, et Sœur Marie-Claire et Sœur Jean-Baptiste essayant de rattraper les choses..Ça paraissait vraiment une intrusion absolument injuste qui n'avait rien à voir avec ce monde-là, avec le monde officiel. Alors on s'est rendu compte qu'on ne pouvait pas rester rue du Père Chevrier et à ce inoment-là, la maison d'Oullins a été libre par le départ des garçons. Je crois qu'il y avait eu une pétition des habitants d'Oullins pour demander leur départ.

Michel Durand - Les garçons étaient là-bas pour...

Paule Gonnet - Les garçons qui étaient à St Romain, puis à Fontaines, ont fait un passage à Oullins et nous, les filles, nous les avons remplacés.

Michel Durand - C'était les garçons de la Série ?

Paule Gonnet - Ah, non, c'était déjà la Rééducation. Les garçons étaient en avance sur les filles, c'est pourquoi je vous explique que les filles suivaient le mouvement. Alors nous sommes parties à Oullins, pas dans des conditions faciles, parce que on n'avait presque point d'argent. Je me rappelle avoir été acheté des grandes tables, des tréteaux. Nous faisons le déménagement par nous-mêmes et nous sommes arrivées dans cette espèce de château. Alors ça faisait un peu cocasse, ce pauvre mobilier, et puis cette maison. Et puis alors petit à petit, les enfants sont arrivées en nombre suffisant, les prix de journées sont rentrés, ont été augmentés, et on a pu rétribuer un personnel de plus en plus nombreux, mélanger des Sœurs et des cheftaines. Parce que, à Oullins, on n'avait pas les mêmes problèmes que Sœur Jean-Baptiste. Vous avez vu, elle disait « les grandes », mais chez nous, enfin à Oullins, on a toujours demandé aux enfants de dire « cheftaine Thérèse, cheftaine Georgette », on les appelait « cheftaine ». Alors ce qui a été très intéressant, ça a été tout de même très beau, ça a été l'organisation des petites familles Ce n'était pas parfait. Je comprends bien qu'il aurait beaucoup mieux valu, puisqu'on parlait de petites familles, qu'il y aie un personnel mixte, avec hommes et femmes. Mais c'était déjà un progrès immense sur la période où les enfants, dans les Maisons d'enfants, étaient par blocs de 30, 40 et davantage dans certaines maisons. Et puis alors il y avait tout un effort qui a été fait au point de vue de leurs costumes, de leur habillement, de leurs distractions, les vacances aussi, nous partions tous les étés en vacances. Il y a eu un progrès et alors un progrès qui était intéressant parce qu'il ne/faisait pas du tout qu'au niveau du Prado, mais c'était l'ensemble des Maisons d'enfants de la région lyonnaise qui cherchait les meilleures adaptations nécessaires et puis alors sous l'impulsion de gens qui étaient des gens de très grandes valeurs comme le Docteur Collet, comme l'Abbé Barbet Barbey ?, enfin voyez, ça a correspondu à tout un travail en profondeur.

Michel Durand - À ce travail en profondeur, Sœur Jean-Baptiste n'y a pas travaillé ?

Paule Gonnet - Oh si, si. Oh , elle ne vous en a peut-être pas parlé, mais Sœur Jean-Baptiste n'a pas été décorée du Mérite social sans avoir participé à toute cette recherche. Alors elle, elle y participait plutôt au niveau des grandes adolescentes, tandis que moi c'était surtout au niveau des plus jeunes ; la maison était habilitée de 6 à 14 ans, pour les scolaires et de 14 à 17 pour le Home de semi-liberté. Parce qu'on avait les deux, on avait des enfants d'âge scolaire, une soixantaine, et puis 18 à 20 adolescentes : Alors qui étaient à l'extérieur, celles-là.

Michel Durand - Vous avez eu une très grande collaboration avec Sœur Jean-Baptiste ?

Paule Gonnet - Ah oui, ah oui !

Michel Durand - Et à Oullins, vous étiez responsable ?

Paule Gonnet - Alors à Oullins, j'ai été responsable pendant 7 ans. C'est-à-dire que j'ai appartenu à l'équipe des Sœurs qui sont parties les premières sans aucune formation. Nous partions dans l'inconnu quant à ce qui nous était demandé. Et, alors je suis partie avec les premières, mais alors quand j'ai vu de quoi il retournait, j'ai demandé que Sœur Delacroix: qui avait son diplôme d'assistante sociale, et qui a pris la maison après moi, passe par l'École de formation des Cadres. Alors Sœur Delacroix a réalisé un travail certainement bien meilleur que celui que nous avons pu faire au début, étant donné que d'abord elle était mieux formée, que ses collaboratrices étaient plus nombreuses et qu'on avait à ce moment-là, une certaine expérience.

Michel Durand - Comment, pour vous, s'est greffé ce travail de Rééducation sur la Série ? Il n'y a pas eu d'interruption pour vous ?

Paule Gonnet - Il n'y a pas eu d'interruption. Alors c'est justement ce qui a été très difficile pour les Sœurs, je ne dis pas pour moi, pour nous, c'est-à-dire la petite équipe de Sœurs qui était avec moi, il y avait Janine Bouet, Marie Pilland en faisait partie, Suzanne Delacroix. Il y avait aussi Charlotte Bouverot, il y avait aussi Sœur Christine qui n'est plus maintenant au Prado, enfin nous étions quand même 7 ou 8. Alors d'abord ce qui a été un premier point précis d'adaptation, c'est que dès le départ, nous avons compris qu'il fallait une collaboration entre des religieuses et des laïques. Dès le démarrage, il y a eu des cheftaines et des Sœurs qui ont travaillé aux coudes à coudes. Alors, ça, c'était déjà difficile parce que, remarquez que nous avons la vieille formation de vie religieuse qui était la nôtre, ces jeunes filles étaient dans la maison, elles y habitaient, et il fallait faire cohabiter ces deux genres de vie, alors ça, ce n'était pas très simple, enfin tout le monde y a mis de la bonne volonté, ça s'est mis au point petit à petit. Et puis alors, deuxième difficulté alors très forte, c'est que il fallait collaborer constamment avec des familles, et des familles qui nous étaient par définition plus ou moins hostiles, puisque les enfants étaient placés soit par la Sécurité sociale ça c'était encore facile, c'était des enfants qui avaient donné beaucoup de peine à leurs parents, ils acceptaient volontiers le placement, soit par la Préfecture, soit par le Tribunal. On avait toutes les habilitations à Oullins. Alors on voyait arriver des parents qui n'avaient qu'une idée, reprendre les enfants. Et il fallait parlementer, leur faire comprendre, leur faire accepter, c'était pas facile du tout, du tout, la collaboration avec les parents, mais enfin on est quand même arrivés à faire du bon travail. Ils arrivaient un peu à accepter et enfin les enfants étaient destinés à partir, ils le



comprenaient. Et puis alors la troisième difficulté, c'est qu'on avait bien dans les perspectives que nous nous étions fixées, une réussite scolaire et professionnelle aussi poussée que possible. Alors vous savez, les enfants qui ont des troubles du caractère, même s'ils sont très intelligents, sont des enfants qui ne profitent pas de leurs facultés parce que, constamment, les difficultés du caractère bloquent. Alors, dans les classes, il y avait des jours où ça travaillait très bien et d'autres jours, où pour une raison quelconque ils refusaient de travailler. Alors il fallait établir un compromis entre une réussite qui aurait été possible dans les conditions normales et puis une réussite réelle qui était moindre, alors ça c'était pas facile. Alors il y avait une recherche qui se faisait constamment avec le médecin et avec l'assistance sociale. Alors nous avons un très bon médecin, c'était le Docteur Bourjade qui travaille encore dans ce secteur, qui est une femme, et Mademoiselle Bouchard qui était notre assistante sociale. Ça faisait donc un aumônier, le médecin, l'assistante sociale, les éducatrices laïques, les éducatrices religieuses et tout le personnel de la maison, la cuisine, la lingerie plus un personnage pittoresque qui était le chauffeur de la chaudière, pas le chauffeur de l'auto, nous n'en avions pas, et qui s'appelait Monsieur Soudan. Alors ce monsieur Soudan a introduit dans la maison un élément drôle, extraordinaire. Toutes celles qui l'ont connu s'en souviennent. C'était un clochard ; il venait manger dimanche chez nous, je m'étais rendue compte que ce n'était pas du tout un clochard ordinaire. Il avait été premier comptable chez Léonardi premier prix du Conservatoire, il avait une belle voix de baryton, premier prix du canton au Certificat d'Études, enfin c'était un homme normal, mais qui buvait, alors il s'était laissé aller après la mort de sa femme. Et quand j'ai vu à qui j'avais à faire, je l'avais donc pris pour la chaudière enfin pour le chauffage central et pour le jardin, il m'appelait bonne fée, alors il me disait "Bonne fée, comme chacun sait, nous tenons mieux le porte-plume que la bêche" et c'était bien vrai. Alors ça a créé tout autour des enfants, tout un monde de vie, ça allait, ça venait, ce n'était pas du tout... la formule Bon Pasteur, du tout. D'ailleurs Sœur Jean-Baptiste a bien insisté sur la différence.

Michel Durand - Il y a une part d'éducation humaine qui est très forte ?

Paule Gonnet - On faisait l'impossible pour assurer à ces enfants, voyez, le maximum de réussite sociale. Ça, c'est certain que c'était le but que nous avions, que nous poursuivions. On essayait en accord avec notre aumônier, qui n'a pas toujours été le premier, de faire aussi le maximum pour la formation chrétienne des enfants. Ça mordait ou ça mordait pas, mais enfin on le faisait aussi .

Michel Durand - Sous quelle forme ?

Paule Gonnet - C'était une recherche continue. Alors nous avons eu un père qui est maintenant à Rome, le Père Charveau. Alors le Père Charveau nous a mis en route une liturgie adaptée, des paraliturgies merveilleuses, enfin quand nous l'avons eu comme aumônier, c'était magnifique, alors vous savez, les cérémonies, il faisait tout ce qu'il pouvait, le Père Charveau. Mais on en a eu d'autres aumôniers.

Michel Durand - Il n'y avait pas trop de différences, ou il y avait une grande différence entre ce que vous viviez à la Série et ce que vous viviez à cette Maison d'Oullins ?

Paule Gonnet - Eh bien, on avait bien compris que le travail qui était poursuivi à la série était uniquement un travail de catéchèse, alors que, si nous voulions être honnêtes avec les Pouvoirs Publics qui nous confiaient les enfants, il nous fallait répondre à la mission qui nous était demandée qui était surtout une mission de formation humaine. Ah oui, ça il ne fallait pas oublier que nous recevions de l'argent de l'Etat et que nous n'étions pas libres de disposer du temps des enfants autrement que dans le sens qu'on nous avait prescrit, qu'on nous avait demandé.

Michel Durand - Frère Pierre regrette un peu cela.

Paule Gonnet - Oui, je crois, Frère Pierre est un grand nostalgique du passé. Mais je crois que cela tient un peu à l'étroitesse du Frère Pierre et que en réalité ses regrets nostalgiques n'ont pas de sens. Voyez, en tant qu'historienne, moi j'ai horreur de la nostalgie par rapport au passé. L'histoire de l'humanité, c'est une histoire qui se continuera **comme** le fleuve qui coule et vouloir retrouver des formes qui ne sont plus, c'est une absurdité. C'est comme les gens qui veulent s'habiller avec des robes tissées à la main, je veux bien que faire du tissage à la main ce soit intéressant, mais quant à en faire une réussite non. Voyez, une fois que l'on a été à Oullins, on avait bien compris que le service des jeunes qui nous était demandé différait profondément de celui que nous avions eu à remplir à la Série et que nous devions, avec toute notre intelligence, notre bonne volonté, nous adapter à une vie nouvelle.

Michel Durand - Le Père Ancel a toujours été très important de vous faire comprendre cela ?

Paule Gonnet - Oh non. Ah écoutez, je crois bien que nous étions capables de le faire. Ah non, non. Moi, voyez, une fois que je n'ai plus été astreinte au règlement de la Série, j'ai parfaitement compris par moi-même qu'il ne s'agissait pas de reculer, mais qu'il fallait aller de l'avant. Oh non, je crois que ce sont les éducateurs eux-mêmes, les éducateurs qui se soutenaient tous entre *eux* qui prenaient en mains la destinée des Maisons et qui assuraient. Vous savez, le Père Ancel, on ne le voyait pas souvent, oh non, non. Ça, c'est vraiment les Pères, les Sœurs du Prado, les éducateurs laïcs de nos maisons qui assuraient leur mission.

Michel Durand - C'est une preuve très concrète de cette démocratie dont on parlait tout à l'heure ?

Paule Gonnet - Oui, oui. Jamais je n'ai vu, ni les Pères, ni les Sœurs du Prado baisser pavillon, ni devant Sœur Marie- Claire, ni devant le Père Ancel. On se taisait parce que beaucoup était originaires du monde rural et qui savaient ce que c'était que de serrer les dents, on grognait, ça aussi c'était une habitude du monde rural, mais on ne baissait pas la tête, personne n'aurait accepté de faire quelque chose sans dire ce qu'il pensait, oh oui. Vous aviez des grands types à ce moment-là, vous aviez le Père Uguetto. Je vous assure que quand le Père Uguetto était avec toute sa bande d'enfants en grappe autour de lui, c'était quelque chose, cette attraction,

Michel Durand - Alors après la Rééducation ?

Paule Gonnet R - Alors je suis restée à la Rééducation jusqu'en 56, c'est-à-dire jusqu'à ce que Sœur Delacroix ait terminé son École de Cadres et à ce moment-là, il a été décidé que je quittais, ça m'a été très dur de quitter les enfants, j'étais restée 17 ans dans ce service, mais en même temps, je me rendais compte que au point de vue physique et psychique je vieillissais et que je n'aurais plus la

résistance suffisante pour faire face à ce travail. Et puis alors j'avais très nettement le sentiment que j'avais répondu à une mission précise qui était de faire le passage, mais que je n'étais plus, au point de vue technique, adaptée à ce qui était demandé. Alors j'ai quitté Oullins sans espoir nostalgique de reprendre cette mission et avec, voyez, le désir, dans ces années j'étais jeune encore je devais avoir 57 ans, 56, oui, 55, puisque je suis née en 1911, avec le désir de réparer, dans une certaine mesure, la façon dont je m'étais conduite avec ces jeunes parce que le groupe obligeait à une discipline et à des contraintes et j'avais le sentiment que pour ces enfants, ces contraintes pouvaient être insupportables. Et depuis, voyez, j'ai eu à faire face à des problèmes assez difficiles de suivre des gens ayant des difficultés d'ordre nerveux, d'ordre psychique, et je dirais que j'ai souvent pris le contre-pied de ce que je faisais par nécessité, du fait que j'avais à faire à un groupe.

Michel Durand - Donc, il y a eu la Roche ?

Paule Gonnet - Alors, la Roche, j'y ai été en 56, je crois. Voyez, vous constatez que c'est une vie religieuse, si vous voulez: traditionnelle, en ce sens que j'ai toujours été là où on m'a envoyée, et que je n'ai jamais demandé un poste ou un autre, voyez, même en famille, ce sont des nécessités familiales qui m'ont contraintes à quitter la vie commune, mais là encore à chaque Retraite, je demandais à mes Supérieurs si c'était vraiment la mission qui m'était confiée. Je pense que c'est un aspect très important de la vie religieuse, d'agir enfin, librement une fois que l'on a sa mission, mais de ne pas se la créer soi-même. Je sais bien qu'actuellement, c'est beaucoup plus admis que l'on demande à être envoyé à un endroit ou à un autre, mais ça ce n'est pas dans la vie des religieuses de ma génération, Ça ne se passait pas comme cela. Non.

Michel Durand - Si on prend l'exemple du Père Chevrier, il s'est donné une mission dans la vie ?

Paule Gonnet - Oui, mais combien de fois dans toutes les vies, on dit et on redit qu'il ne faisait rien sans l'accord de son Évêque. L'attachement à l'Église, vous savez, c'est fondamental au Prado, Voyez, j'ai mis le Pape dans ce petit coin avec le monde à ses pieds ou plutôt devant lui, ... on était enraciné, au Prado, dans l'idée que on n'était pas un petit bout de la vie de l'Église mais qu'on y appartenait réellement même si c'était quelque chose de très modeste, de très obscur, c'était une petite cellule de la vie de l'Église qui était là. Alors j'ai donc été envoyée à la Roche, sur demande, pour y enseigner l'histoire et la géographie. Alors bien sûr que ça m'a demandé pour le coup un effort intellectuel considérable ; j'avais d'ailleurs refusé en disant qu'après tant et tant d'années de vie intellectuelle, ça m'était difficile de reprendre ce travail. En fait, je m'y suis remise très bien, parce que je rends hommage à mes professeurs de l'Université de Lyon, nous avions en ce temps-là, entre 30 et 35, une équipe d'hommes tout-à-fait supérieurs dans cette Université de Lyon. Ce n'était pas des gens de notre âge. On ne considérait pas du tout les professeurs sous le signe de la camaraderie, comme on les a considérés depuis. On ne les voyait pas très souvent. On ne s'occupait pas de nous dans le détail, mais c'était des très grands bourgeois. Vous aviez quelqu'un comme Hommo (?), qui avait tout de même fait un travail considérable pour toute l'histoire de l'Antiquité Romaine. Kenglos (?) qui était le professeur d'histoire du Moyen Âge, qui a sa rue à Lyon, était quelqu'un qui en imposait à ses étudiants, il était le doyen, Monsieur Kenglos (?). Il y avait un merveilleux professeur de géographie, Maurice Zimmermann qui a aussi sa rue à la Guillotière, qui

était un homme incomparable pour ouvrir l'esprit. Si bien que j'avais tout de même une base suffisante pour reprendre le travail, somme toute modeste, qui m'était demandé. Alors là, à la Roche, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour orienter l'esprit des jeunes dans le sens de l'avenir, voyez, la construction de l'Europe, la mondialisation, l'intérêt à toutes les civilisations. Je me rappelle avec quels soins je préparais les cours sur la vie, les musulmans, l'Islam. J'ai beaucoup travaillé pour les ouvrir dans ce sens-là, mais je ne suis pas sûre d'y avoir beaucoup réussi, je vais vous dire pourquoi. parce qu'un jour, c'était les dernières années où j'étais à la Roche, j'arrive à la cuisine et je me trouve en présence d'un gars qui avait été en classe à la Roche 7 ou 8 ans plus tôt et quand je lui ai demandé « qu'est-ce que vous vous rappelez de votre histoire et de votre géographie ? » il m'a dit « ma Sœur, ce que je me rappelle, c'est que vous aviez un plumier et que vous mettiez votre plumier à notre disposition, on pouvait piocher dedans », voilà tout ce que j'ai eu comme réponse.

Michel Durand - Voilà encore l'aspect sympathique des jeunes qui domine.

Paule Gonnet - Oui, voyez. Mais enfin je crois quand même que nous faisons tous pour leurs donner le meilleur de nous-mêmes. Ça sûrement. Quand je vois cette photo du Père Bonnefond. Le Père Bonnefond était professeur d'Anglais et il avait demandé à aller en Inde, il avait vraiment une orientation missionnaire et c'est, comment il s'appelle celui qui est en Inde maintenant ? Le Père Laborde ; on en a beaucoup parlé.

Michel Durand - Oui. Il est à Calcutta.

Paule Gonnet - Enfin peu importe, et bien voyez, le Père Bonnefond a pris sa tumeur au cerveau tout-à-fait au moment où ce père est parti et moi j'ai toujours mis une relation profonde entre les souffrances du Père Bonnefond et le départ en Inde. C'était vraiment un bon collègue, un bon confrère. Alors là aussi c'était la même vie qu'au Prado d'en bas, voyez, une vie de famille. Avec cette différence, bien sûr, comme il s'agissait d'enfants préparés d'une manière lointaine au Sacerdoce, les structures chrétiennes étaient assurées avec beaucoup plus de force. Mais alors ne croyez pas, moi j'ai beaucoup entendu parler des petits Séminaires et un peu dans tous les sens, ne croyez pas du tout qu'on exerçait la moindre contrainte au point de vue de les orienter vers une vocation forcée, c'était beaucoup plus un conditionnement comme dans une famille bien chrétienne qu'une pression. D'ailleurs quand on consulte les listes des anciens élèves de la Roche, on s'aperçoit qu'il y a des réussites sociales et professionnelles absolument dans tous les sens.

Michel Durand - En 56-65, vous avez eu Georges Sabatier ?

Paule Gonnet - Mais oui, bien sûr et beaucoup d'autres, mais les noms je ne me les rappelle pas bien. Oh c'était des bons petits gars, mais alors vous savez, pas de travail, oh non, le travail intellectuel ils ne l'avaient pas plus qu'il fallait. On avait une bonne moyenne de gars intelligents, c'était pas du tout des demeurés, les gars de la Roche, mais c'était des gars du monde rural en général qui, avec leur bon sens de garçons qui voulaient pas trop en faire, travaillaient pour avoir les résultats pour que ça aille à peu près, mais ils n'en faisaient pas plus qu'il fallait, même les plus intelligents.

Michel Durand - Le- Pradosien véritable , disent certains, était celui qui était passé par la Roche ?

Paule Gonnet - Oh non, non. Voyez, je vais vous dire ; pour dire cela, il faudrait remonter alors avant 45. C'est-à-dire à l'époque, sur 100 prêtres du Prado, il y en avait 80 qui avaient reçu la formation du petit séminaire de la Roche.

Michel Durand - Alors cette phrase-là est valable jusqu'à la guerre ?

Paule Gonnet - Ah oui ! Voyez, de même qu'il n'y avait pas de Sœurs de seconde zone, il n'y avait pas de pradosiens de seconde zone, dans notre esprit à nous, les pradosiens, ah non.

Michel Durand - Sœur Jean-Baptiste dit cela, mais alors c'est pour d'autres générations, elle dit cela pour le Père Chambost.

Paule Gonnet - Oui, mais alors, moi je n'ai pas connu le Père Chambost. Oh non.

Michel Durand - Non, mais alors vous me donnez la preuve historique, qu'il y a eu un changement, encore ici, de formations en plein... ?

Paule Gonnet - Ah sûrement, sûrement.

Michel Durand - Où les prêtres du Prado n'étaient plus issus de la Roche. Ils étaient déjà prêtres, du reste, quand ils venaient.

Paule Gonnet - Ce qui est vrai, voyez, c'est que je pense que cette assise des pradosiens de la Roche a beaucoup contribué à maintenir jusqu'à l'arrivée de ceux qui arrivaient formés, l'esprit pradosien. Parce que, à la Roche, on souffrait du froid, on assurait un travail matériel, on vivait très simplement, on était enraciné dans les habitudes de prières du Prado, alors, je pense qu'il ne faut pas donner aux Pradosiens issus de la Roche, une place qui n'est pas à leur donner, mais du fait qu'ils étaient les seuls ou presque qui assuraient la relève pendant des générations, c'est quand même eux qui ont permis au Prado de vivre après le Père Chevrier, jusqu'en 45. Alors, ils ont joué un rôle irremplaçable.

Michel Durand - C'est ça, ils ont été le véhicule de la pensée, surtout dans cette pensée très simple, dans cette pauvreté.

Paule Gonnet - Voilà, oui, oui, sûrement. On ne peut pas leur refuser d'avoir tenu bon. Sans eux, le Prado d'aujourd'hui ne pourrait pas exister. Exactement, voyez, comme ces anciennes Sœurs, sans elles, la relève n'aurait pas pu se faire.

Michel Durand - Parce que là, il y a une originalité du Prado, une vie simple pour les simples.

Paule Gonnet - Oui, voyez c'est assez, cette vie simple pour les simples, vous retrouvez cette aspiration d'une manière très vivante chez les jeunes d'aujourd'hui. Je prends par exemple mes neveux, et bien, les meilleurs d'entre eux sont des garçons ou des filles qui rejettent le salon, qui rejettent le patrimoine qui acceptent de tout faire par eux-mêmes et qui veulent vivre simplement. Mais, c'est vrai que le Prado a eu ce mérite, cette originalité dans une société qui était très structurée dans le sens des habitudes de la bourgeoisie d'essayer de vivre quelque chose qui en était très différent. Oui sûrement.

Michel Durand - C'est là que l'on peut apprendre la liberté que donne le Père Chevrier, je crois ?

Paule Gonnet - Oui, et puis aussi la fidélité à des habitudes de vie. Quand le Père Chevrier vous dit par exemple « vous ne ferez pas venir un ouvrier quand vous pouvez faire par vous—mêmes » ; eh bien il nous engage dans la voie de faire par nous-mêmes comme ceux qui n'ont pas de ressources. Se débrouiller,

Michel Durand - Il y a une chose qui me frappe, c'est le nombre de fois que vous avez cité le caractère rural des gens du Prado.

Paule Gonnet - Parce que le Prado, jusque vers 1940, a été en bonne partie issu du monde rural, comme d'ailleurs les prêtres. Beaucoup de prêtres du Diocèse de Lyon ou de la Loire venaient des villages de la montagne, surtout.

Michel Durand - Le Père Chevrier n'était pas un rural.

Paule Gonnet - Eh non, non !

Michel Durand - Et ça a fait bon ménage avec tous ces ruraux ?

Paule Gonnet - Je crois que l'on ne peut pas parler des ruraux du temps du Père Chevrier. Je n'ai pas fait une étude exhaustive des origines du Prado, si bien que je ne situe pas combien il y avait de prêtres au Prado au moment de la mort du Père Chevrier. Mais il me semble que ce devait être quelque chose de minime.

Michel Durand - Minime, deux ou trois, quatre.

Paule Gonnet - Oui, bon, alors après les prêtres du Prado, 10 ou 20 ans après sont issus de la Roche, donc ils venaient du monde rural. Alors quand arrivaient des gens de la ville, et surtout quand ils n'avaient pas passé par la Roche, ça faisait une belle transition, parce que vous avez deux personnalités, dont vous avez sûrement entendu parler, c'est le Père Audin et le Père Gerin. Alors le Père Audin et le Père Gerin étaient tous les deux des vocations tardives. Le Père Audin présente cette particularité d'avoir eu toutes les formations intellectuelles possibles pour un homme de son époque. Il avait passé par la Martinière, il a passé par la Faculté, il a fait des études théologiques qu'exigeait la prêtrise et il a été à l'origine de l'orientation professionnelle, avec son école, de formation professionnelle. C'était un homme qui faisait craquer les cadres du Prado, tout-à-fait alors. Celui-là on ne pouvait pas l'inscrire dans la ligne simple, non. Et le Père Gerin était pareil. Il était entré au Prado, il avait eu une blessure de guerre, il a été aveugle pendant un certain temps. Pour le distraire, une lectrice de l'hôpital lui a lu la vie du Père Chevrier et ce garçon de 24 ans, un vrai monsieur alors, il travaillait dans la soierie, c'était un membre de la soierie, il a eu le courage de monter à la Roche pour apprendre le latin. C'était aussi une personnalité qui faisait éclater les cadres, le Père Gerin. Mais alors chose curieuse, ni le Père Gerin, ni le Père Audin ont été des figures très originales, mais ils n'ont pas du tout des têtes de files comme le Père Ancel et Sœur Marie-Claire et de même, dans les Sœurs ; alors qu'il y avait de grandes valeurs humaines, parmi les Sœurs, avant Sœur Marie-Claire, aucune n'a vraiment pris la tête d'une évolution.

Michel Durand - Ça, vous l'expliquez ?

Paule Gonnet - Parce que les grandes valeurs du Prado, avant 1930, c'était des valeurs originales qui accomplissaient une mission précise et souvent très étonnante, mais chacun à sa manière. Voyez, le Père Perrichon avec sa *Passion* à la Saulaie d'Oullins, c'est sûr qu'il a fait une oeuvre étonnante.

Michel Durand - Quand vous parliez de l'oeuvre originale, je n'ai pas très bien compris ce que vous vouliez dire.

Paule Gonnet - Je veux dire des hommes d'envergure, capables de réaliser quelque chose d'important.

Michel Durand - Et ils l'ont réalisé ?

Paule Gonnet - Et ils l'ont réalisé. Dans la ligne spirituelle du Prado, mais pas en étant chefs de file pour d'autres réalisations.

Michel Durand - En fait, on peut se demander si jusqu'en 1930 il y avait des besoins nouveaux; peut-être ce qui a été hérité du siècle dernier suffisait.

Paule Gonnet - Vous savez; si les Mouvements d'Action catholique se sont mis en route avec une telle force entre 1928 et 1939, c'est que la jeunesse de cette époque se sentait mal à l'aise dans les structures traditionnelles de l'Église.

Michel Durand - On n'a jamais parlé, ni Sœur Jean-Baptiste, ni vous-même finalement, on n'a jamais parlé de ce qu'on appelle « les années folles ». J'ai, à la maison, des photos de mes tantes en vêtements très spéciaux, très originaux, un peu excentriques.

Paule Gonnet - Vous voulez dire entre 1920

Michel Durand - 1920, 1925,.

Paule Gonnet - Oui c'est ça, l'après-guerre. Alors je crois que l'hécatombe, ce n'était pas une hémorragie, c'était une hécatomtae des morts de la guerre de 1914 -1918, ce deuil collectif a par, simple mouvement contraire, entraîné entre 1920 et 1930 un certain vent de folie. Moi, je ne peux pas vous en parler, parce que à ce moment-là j'étais en classe, j'étais toute entière prise par la préparation d'examens, et je n'ai pas du tout participé à ce mouvement assez mondain. Et ma famille n'y a pas du tout participé. Mais alors, entre 1928 et 1939, sont venus à l'âge adulte des jeunes en très grand nombre qui ont envisagé, avec beaucoup d'utopie ?

Michel Durand - Et encore...

Paule Gonnet - Oui, on parlait de la jeunesse qui est arrivée à l'âge adulte entre 28 et 39. Voyez, en 1928, moi j'avais 17 ans. C'était l'âge où je quittais le lycée, parce que mon père avait fait un grand acte d'individualisme en nous mettant au lycée, il jugeait que nous y recevions une éducation plus libérale. Ça a été un grand poids de notre formation, à ma Sœur et à moi, d'avoir passé au milieu de ces incroyants, qui ne vivaient pas tout à fait comme nous, qui pensaient autrement, et puis ça a été la rencontre avec des protestants, ça a été une ouverture aussi ça. Alors' cette jeunesse qui avait 20 ans vers 1930 a été une jeunesse sérieuse. On croyait qu'il fallait faire quelque chose, on sentait confusément que ça ne collait plus, qu'on ne pourrait plus continuer à vivre comme ça, entre papa,

maman, grand-père, grand-mère et puis continuer dans la même vie. On avait l'exemple de ceux qui étaient morts entre 14 et 18, qui avaient donné leur vie pour un idéal, même si c'était un idéal que nous considérerions comme complètement périmé parce que c'était l'époque où on parlait du désarmement total, enfin de la fin de la guerre. Le mot « der des der », était un mot qui correspondait à une conviction profonde, ça ne pouvait plus exister. Alors cette génération, très généreuse, très utopique, très libre, nous n'avions pas besoin d'argent, nous n'avions pas d'auto, nous n'avions pas besoin de vêtements, de déplacements, s'est lancée, comme ça, dans la vie, avec ce désir profond de renouveler les choses, de changer les structures, d'aller de l'avant. Mais voyez, c'était un peu comme ce que vous disiez du Père Ancel, c'était un peu dans le vague.

Michel Durand - Tout à l'heure, vous disiez qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, qui n'allait plus.

Paule Gonnet - Le quelque chose qui n'allait pas c'est que dans nos familles, on nous enfermait dans un mode de vie vieilli. Faire des camps, c'était une nouveauté d'envoyer ces filles comme ça, camper dans la nature, ce n'était pas mixte bien entendu. On cherchait surtout, je crois, à faire autre chose...

Michel Durand - À sortir du carcan moral.

Paule Gonnet - À sortir du carcan. Peut-être pas tellement moral, moi je n'ai pas tellement l'impression, voyez, que dans les garçons, les filles que j'ai connu à la Faculté, qu'il y avait un très profond désir de ne pas vivre comme il faut. Toutes les questions d'ordre sexuel ne nous préoccupaient pas beaucoup. C'est après qu'on en a beaucoup parlé, mais à ce moment-là, on savait bien que ça existait, mais les filles étaient beaucoup plus averties que leurs mères, mais ça tenait pas forcément une place capitale dans la vie. C'était le moment où les filles réussissaient à des examens, accédaient à des fonctions professionnelles. C'était emballant ça aussi.

Michel Durand - C'est le moment du vote, non ?

Paule Gonnet - C'est le moment aussi où les femmes ont commencé à voter. Oui.

Michel Durand - Alors vous disiez que les Mouvements d'Action catholique ont pris naissance dans cette volonté de changer ?

Paule Gonnet - Alors, cette jeunesse éprouvait le besoin de se grouper. On n'était pas du tout, comme aujourd'hui, attaché à l'idée que d'avoir quelques copains autour de soi, ça suffisait, on trouvait au contraire que c'était très bien de se rattacher à quelque chose de plus large, de plus riche, et de faire partie d'un mouvement. Le « mouvement » exprime bien d'ailleurs l'idée qu'on avait de ce que pouvait être ces mouvements de jeunes.

Michel Durand - Peut-être même que le mot « Mouvement » a son origine à cette époque.

Paule Gonnet - Probablement, c'est à cette époque qu'on a dit parlé des « Mouvements ».

Michel Durand - Qu'est-ce que vous avez connu comme mouvements ?



Paule Gonnet - Moi, j'ai connu un peu tout. J'ai été guide pendant 3 ou 4ans, c'était la fondation du scoutisme à Saint-Étienne et ça m'a apporté le premier contact avec des gens d'un autre milieu que le mien parce que nous avions une Compagnie qui était très mélangée. J'ai connu la JEC, là aussi la Fondation, j'ai connu Esprit et dans tout ça, j'ai fait partie d'un groupe d'étudiants d'histoire et géographie qui était très vivant, très actif, et tout ça avec des aumôniers qui nous emmenaient plus loin que nos mouvements, parce que, par exemple, le Père **Hoche** qui était aumônier du groupe d'étudiants d'histoire et géographie, c'était un jésuite, mais il s'était mouillé pour le désarmement. Il a même été mis de côté parce que ça n'allait pas.

Michel Durand - Vous étiez à Saint-Étienne ?

Paule Gonnet - J'étais à Lyon. Oui, j'avais quitté ma famille.

Michel Durand - Mais pour la J.E.C., vous étiez à Saint-Étienne ?

Paule Gonnet - Non, la J.E.C., c'étaient les étudiants.

Michel Durand - Ah, les étudiants.

Paule Gonnet - Oui, oui. Non, au lycée nous n'avions pas encore de Mouvements de J.E.C., quand j'y étais. Mais vous voyez comme ces Mouvements étaient divers, mais en réalité ils se complétaient, parce que le scoutisme apportait l'affranchissement des contraintes urbaines et l'accès à la vie naturelle, c'était déjà de l'écologie, le scoutisme, avec une note forte donnée à l'engagement quand on promettait sur l'honneur, c'était une chose importante. La J.S.C, c'était carrément l'ouverture missionnaire, tout-à-fait dans la ligne, la foulée de la J.E.C. et les mouvements se sont engendrés les uns les autres. Et puis alors Esprit, c'était l'élargissement intellectuel, la découverte d'une manière autre, de penser.

Michel Durand - Dans ces Mouvements-là, on donnait à la vie chrétienne, un dynamisme extraordinaire ?

Paule Gonnet - Ah oui. Et puis alors le dynamisme extraordinaire donné, je crois, que dans tous ces Mouvements il y a eu à l'origine des garçons et des filles de très grande valeur, de très grandes dimensions, humaine et spirituelle. Ça, il n'y a pas de doute.

Michel Durand - Ce quelqu'un qui appartenait au mouvement de la **G.F.**, qui rentrait dans ce mouvement de la **G.F.**, avait une formation chrétienne poussée ?

Paule Gonnet - Oh non. Parce que les groupes comme ils étaient organisés, à Lyon, étaient des groupes très ouverts dans lesquels il y avait peut-être un certain nombre de filles d'origine... de familles traditionnellement chrétiennes, mais c'était organisé de telle façon que n'importe qui pouvait y venir. Voyez, je me rappelle surtout le Groupe des Beaux-Arts. Le Groupe des Beaux-Arts recevait des incroyants. Le style d'ouverture missionnaire était très fortement marqué. Voyez, à ce point de vue là, ça ne se rapproche pas du petit club de copains, qui sont bien ensemble, ah non, on voulait vraiment rejoindre tout le monde.

Michel Durand - Mais comment expliqueriez-vous que vous-mêmes, comment expliquez-vous ce besoin, cette recherche de rencontrer beaucoup de jeunes, finalement ?

Paule Gonnet - Vous ne croyez pas que c'est un besoin naturel de tous les jeunes de rejoindre d'autres jeunes. Voyez, je suis souvent en conflit avec ma Sœur, parce que comme elle a beaucoup de peine à prendre contact avec ses neveux et ses nièces, moi je suis entraînée dans une certaine solitude vis-à-vis des jeunes alors que j'aimerais les rencontrer. Mais je ne m'étonne pas du tout que mes neveux et mes nièces aiment être ensemble et blaguer ensemble. Nous, on était pareils, on aimait se rencontrer entre jeunes. Alors c'est naturel, c'est un besoin simple, humain,

Michel Durand - Oui, mais il y a une différence entre le tout petit groupe de copains et le groupe dont on vient de parler, qui ne restait pas fermé sur lui-même?

Paule Gonnet - Ah oui. On n'aurait pas admis, voyez, que pour être bien ensemble et passer un bon moment ensemble, on fasse une partie fermée, non, il fallait que la porte soit toujours ouverte et que si tel copain jugeait que c'était bien de se trouver avec nous, il puisse se trouver heureux d'être là. Et on essayait de faire des choses naturelles, simples, qui pouvaient les attirer.

Michel Durand - Cette ouverture, vous la voyiez, vous l'avez vue comme une force ? Cette ouverture était prévue ?

Paule Gonnet - C'était une exigence du mouvement, voyez,, La J.E.C. avait un slogan : « Le jéciste ne s'appartient pas, il appartient au Christ", mais ce jéciste devait avoir un coeur fraternel pour tous ceux qu'il pouvait approcher. C'était pas pour nous rencontrer et être bien ensemble que nous faisons partie de notre Mouvement, c'était pour tendre la main à tous ceux qui voulaient venir avec nous, et leur parler de Dieu . En fait, on ne parlait pas de Dieu, on cherchait à apprivoiser, à attirer. Et puis alors il y avait des réunions spéciales de formation, de réflexion sur l'Évangile.

Michel Durand - Est-ce que vous pourriez parler du Père Valensin ?

Paule Gonnet - Lequel ?

Michel Durand - De celui dont on a parlé tout à l'heure avec l'objection.

Paule Gonnet - Voyez, le Père Valensin. Les Pères Valensin, ils ont, un petit peu comme des étoiles dans le ciel, joué un rôle très important dans la vie chrétienne et la recherche théologique des jeunes que nous étions parce que de ce temps-là, et encore beaucoup plus maintenant, moi je garde la préoccupation d'une catéchèse qui soit adaptée aux personnes. Et il est certain que tout le travail des Pères Valensin, et surtout de François, non pas de François, Auguste, du Père Auguste Valensin, du Père de Lubac, de Monseigneur Bruno de Solages à Toulouse et de beaucoup d'autres, était orienté vers dilater la pensée théologique de l'Église. Au fond si on est arrivé au Concile, à des textes qui sont extraordinaires, au point de vue de l'ampleur du mot catholique, c'est parce qu'il y avait, ■ je dirais presque en sous-sol, des gens qui ont beaucoup souffert, mais ça, ça n'aurait rien été, mais surtout beaucoup travaillé intellectuellement pour dire les choses d'une manière qui puisse convenir à l'humanité du XXe siècle avec ses dimensions scientifiques. Voyez, pendant ma retraite cette année, j'avais pris comme lecture importante, des lettres du Père Teilhard, justement avec les Pères Valensin, Monseigneur Bruno de Solages, etc.. Et j'ai été contente d'avoir pris ces textes, parce que j'y ai retrouvé ce qui était les aspirations confuses de la jeunesse que j'ai vécue. Nous sentions qu'il fallait aussi, sur ce plan de l'évangélisation, transformer les choses. Ce à quoi je ne me suis

pas intéressée parce que je n'ai jamais fait de théologie réellement, c'est l'aspect technique, alors ça, ça m'échappe, mais c'était sûrement très important dans la vie, pour les jeunes de cette époque, ces dix ans-là, 29-39.

Michel Durand - C'est encore là un sentiment d'ouverture, de liberté ?

Paule Gonnet - Oui. Seulement...

Michel Durand - de dynamisme créateur ?

Paule Gonnet - Oui, seulement vous voyez, sans la position de révolte que j'ai vue se vivre entre un de mes neveux et son père,. Voyez ce garçon a traité son père d'une manière absolument inadmissible, c'est sûr que c'est un bourgeois, ça c'est sûr, mon frère est un bourgeois, c'est sûr qu'il est resté un peu enfermé dans les structures du monde auquel il appartient, mais ce garçon qui disposait de beaucoup d'argent par rapport à la génération qui était la mienne, traitant son père de « sale bourgeois », alors que cet argent dont il profitait c'était tout de même le travail du père, et un travail assez pénible parce que quand on est médecin dans un hôpital au Creusot -il était jour et nuit sur le qui-vive mon frère, et le gamin qui... et bien ça, nous n'aurions pas pu traiter nos parents de cette sorte, parce qu'on savait bien qu'ils se saignaient pour nous.

Michel Durand - Oui, tout à l'heure on a parlé de cette forme d'objection.

Paule Gonnet - L'Objection de conscience ?

Michel Durand - Oui, l'Objection de conscience. C'était quand même une désobéissance par rapport à quelque chose qui était le patriotisme énorme ?

Paule Gonnet - Ah oui, voyez le patriotisme s'était beaucoup effrité. Moi j'ai eu la chance d'appartenir à cette génération qui a vu un patriotisme intense, ridicule et la naissance d'une conscience mondiale et aussi d'une conscience européenne. Et on sentait bien qu'on ne pouvait plus s'enfermer dans ce nationalisme vieillot, il fallait trouver de nouvelles formes de relations entre les états. Si bien que l'Objecteur de conscience, même si on n'était pas concerné, comme c'était mon cas puisque j'étais une fille, nous apparaissait comme une position parfaitement soutenable,

Michel Durand - Et on s'opposait aux parents alors ?

Paule Gonnet - Moi, je ne crois pas que mon père, voyez, aurait souffert de voir un de ses fils, objecteur de conscience parce qu'il avait perdu lui-même deux frères en 14 et en 18. Donc il savait ce que c'était de souffrir de la guerre. Et voyez, c'était un homme de la renaissance, c'était un homme qui avait intellectuellement parlant, une grandeur, une largeur de vue qui ne le faisait pas s'enfermer dans des formules étroites, voyez, j' ai pris en souvenir de lui, c'est pas que j'ai le temps de le lire, je ne le lis jamais, mais enfin, j'ai pris « Les grands courants de l'histoire universelle ». Je l'ai gardé comme une relique parce que c'est des livres qu'il a toujours, toujours relus et quand il ne pouvait plus monter dans sa bibliothèque, c'était moi qui était chargée d'aller chercher ses livres. Et bien il avait vraiment le sens que le patriotisme craquerait. Oh ça oui. Et puis alors l'Objection de conscience apparaissait quand même comme une position de liberté, c'est un droit qu'un homme a de dire « ma conscience ne me permet pas de porter des armes ». Je ne vous dis pas que tout le

monde, dans le milieu auquel j'appartiens, aurait résonné comme lui, je ne crois pas. En fait, je vais vous dire ce qui s'est passé chez nous, ce n'est pas de l'Objection de conscience, mais c'est quand même de l'Objection de conscience. Par ma famille maternelle, nous appartenions à une famille uniquement engagée dans l'armée, ma grand-mère disait « si j'avais douze fils, je voudrais douze fils artilleurs ». C'était donc des gens de tradition militaire. Mon père n'était pas du tout dans la même ligne puisque la tradition, dans sa famille, c'était la médecine. Sur mes 6 frères, pas un seul ne s'est engagé professionnellement dans l'armée, voyez, il y a eu une sorte de refus.

Michel Durand - De refus, de rupture.

Paule Gonnet - De refus. Mes frères ont fait la guerre de 39-45, chacun comme il a pu, mais ça n'a pas déterminé d'engagement militaire. Voyez, j'ai un de mes frères, qui, pour cette guerre, a été cité à l'Ordre de l'Armée, qui a reçu la Croix de 39-45, mais il n'en a jamais fait état devant nous et il ne la portera jamais. Non, pour nous, enfin dans ma famille, la guerre est considérée comme vraiment un acte absurde, humainement. Ce n'est pas une solution aux problèmes des hommes.

Michel Durand - Je reviens à ce que vous disiez de votre neveu. Là il y a un changement de mentalité qui est assez grand, qui est assez fort ?

Paule Gonnet - Il y a un changement de mentalité qui est très surprenant dans une famille comme la nôtre parce que jusqu'à, voyez on peut dire jusqu'aux dernières années de la vie de mon père, qui est mort à 92 ans, la famille s'était toujours regroupée facilement et les quinze dernières années, on nous ruinait cette structure familiale facile. Et, nous sommes assujettis actuellement, à nous retrouver en acceptant de ne pas du tout nous comprendre. Voyez. Alors ça se traduit, par l'opposition, par exemple de mon neveu avec son père. Ça se traduit par l'apparition, l'adhésion à une secte, ça se traduit par un écartement de la vie familiale, mais c'est tout-à-fait caractéristique et ce n'est pas spécial du tout à une famille ou à une autre. Toutes les familles sont touchées. D'une manière ou d'une autre.

Michel Durand - Je fais cette réflexion en lien avec ce qui nous intéresse, c'est-à-dire le Prado, est-ce qu'on ne pense pas que la bourgeoisie, malgré tout ce qu'on a pu lui dire dans l'Église, reste quand même sur ses positions individualistes, ne comprenant pas le monde qui l'entoure et qui n'est pas aussi privilégiée qu'elle, pour que l'on puisse dans notre génération, votre neveu je crois que c'est ma génération, pour que l'on puisse dans notre génération, porter un regard d'accusateur, alors là aux chrétiens, aux bourgeois...?

Paule Gonnet - Je crois surtout que ce que cette génération-là doit nous reprocher c'est de ne pas avoir su trouver les mots, les formes de vie qui pouvaient la séduire pour le Christ, c'est-à-dire lui faire aimer Jésus-Christ. Voyez, je crois que c'est en ce sens-là qu'ils ont droit de se tourner vers nous et de nous accuser. Et voyez, j'en veux une seule preuve, c'est que ceux de la famille qui font partie d'une secte, savez-vous ceux qu'ils respectent, ils respectent ceux qui ont pris un engagement. Voyez, nous les religieuses du Prado, Dominique qui est Jésuite, on ne nous attaque pas pour nous capter, parce qu'on sait que nous avons été captées, on sait que nous avons donné notre vie pour quelque chose, que nous avons fait de grands sacrifices, et ils nous acceptent, ils nous admettent.

Mais alors, il leur est très, très difficile de se retrouver dans des structures d'héritages, dans des structures de refus de voir les autres, c'est vrai je crois, que la bourgeoisie, quand elle est vraiment que de la bourgeoisie, c'est-à-dire avec des assises économiques qu'on veut conserver, n'est pas bien séduisante.

Michel Durand - En fait, vous l'avez dit vous-mêmes, vous vous êtes située pour l'Évangile en vous retirant de la famille, et c'est là que je m'interroge parce que dans le siècle dernier et au début de ce siècle, on voit plein d'exemples de ce genre. On peut citer Pauline Jaricot, on peut citer le Père **Rambaud**, on peut citer... enfin tout un tas de Lyonnais qui...

Paule Gonnet - Eh bien, que voulez-vous, il faut savoir à qui on donne sa vie. Si on a donné sa vie à remplir son porte-monnaie et laissé à ses enfants une grosse fortune, on ne peut pas séduire des gens qui ont un idéal tout autre. Ce n'était pas du tout le cas chez nous, c'était pas de l'argent que j'ai quitté Oh non. Mon père n'a jamais eu d'auto, nous avions des petits moyens, non, c'est pas ça. Seulement, à cette époque, pour annoncer Jésus-Christ, il fallait être incorporé à un groupe humain qui se donnait cette mission. Il y avait beaucoup moins, comme aujourd'hui, l'idée que tout chrétien annonce Jésus-Christ.

Michel Durand - C'est ça.

Paule Gonnet - Les Mouvements d'action catholique ne faisaient qu'éclorre, que naître. Moi, voyez, je serais arrivée 5 ou 6 ans plus tard, il est vraisemblable que les pressions qu'exerçait sur moi, mon amie Juliette PAILIER, dont je vous ai parlé, Esprit, m'auraient amenée à une autre orientation. Seulement il n'y avait rien de créé dans ce sens-là, alors j'ai été vers les pauvres, c'était peut-être bien la solution du moindre effort, au fond.

Michel Durand - C'était la solution ambiante?

Paule Gonnet - C'était la solution ambiante, oui. J'en reviens toujours à mon conditionnement historique.

Michel Durand - Est-ce que l'on ne peut pas dater de cette époque-là, ce que je pourrais appeler la « dérive du monde bourgeois », au niveau chrétien ?

Paule Gonnet - C'est-à-dire, vous voyez, ce qui est très caractéristique c'est que dans ces familles, vivaient des hommes qui étaient déjà en état de dérive. Moi, vous voyez, je pense que par rapport à ces éducateurs qu'étaient les Pères Jésuites et qui étaient de bons éducateurs, je vous dis mon père a eu le Père **Valensin à Mongrès**, il fallait croire qu'il manquait tout de même quelque chose, fameusement, pour qu'arrivés à l'âge adulte, ces hommes éprouvent le besoin d'abandonner pour se donner à cette recherche scientifique, à cette vérité qui les avait ravis, qui les avait séduits. Mes frères ont tous reçu une éducation chrétienne, dans le même sens, puisqu'ils ont tous été plus ou moins les élèves des Jésuites, et bien voyez, celui qui a introduit la secte de la Scientologie dans la famille, c'est mon dernier frère, un brillant élève des Jésuites. Je regardais encore il y a quelques jours tous ses bulletins, ce n'est que de bonnes places et des appréciations élogieuses, il faut bien croire que nous annoncions bien mal Jésus-Christ pour qu'il se soit détaché comme ça. C'est un

signe quand même. Il y a quelque chose qui manque. Ce qui est nouveau, c'est que les femmes à leur tour lâchent.

Michel Durand - C'est ça. Là je ne sais pas, je me hasarde un petit peu sur le terrain de l'histoire. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, donc avec l'Ancien régime, il y avait une vie chrétienne qui pénétrait tout le tissu social, tous les tissus sociaux ?

Paule Gonnet - Ecoutez, vous croyez vraiment, quand on voit le monde des philosophes et surtout la dissolution des mœurs ?

Michel Durand - Oui, c'est vrai.

Paule Gonnet - Moi, j'ai l'impression au contraire, qu'après la Révolution, ce monde qui s'est enrichi, s'est aussi assagi et qu'il y a une période de l'Histoire qui doit correspondre à peu près aux environs de la naissance de mon père vers 1884 jusqu'en 1930, je ferais aller tout ça, où il y a eu en France une couche moyenne, par forcément très riche, au contraire, mais très travailleuse et qui est allée dans le sens de l'ordre, de l'organisation aussi, mais qui n'a pas été dans le sens d'une vie chrétienne, on pensait avec les chiffres, on faisait ce qu'il y avait à faire et quand le renouveau, sur le plan chrétien, voyez s'est situé après 1930, et qu'à ce moment-là il y a eu une grande reprise de vie chrétienne pour savoir pourquoi on croyait. Les gens refusent de faire des actes religieux si ce n'est pas leur conviction profonde qui leur dicte : « marie-toi à l'Église ».

Michel Durand - Je crois qu'on en revient à ce qu'on disait tout à l'heure c'est que les années 30 ont été par l'Action catholique, par les Mouvements une reprise dans une dissolution, un point d'interrogation pour le monde. Donc les Années folles seraient en quelque sorte le contrepoint de ce moment-là ?

Paule Gonnet - Les Années folles, je les situerais tout de suite après la guerre, entre 1920 et 1928. Cette jeunesse avait eu le temps de mûrir un peu et de se marier, parce qu'on se mariait plus tard, et alors il y a eu encore sûrement une période d'approfondissement. Il y a peut-être un balancement de l'histoire, voyez, tantôt un temps de folie et de désordre, tantôt un temps de remise en ordre, avec une période qui peut être assez en équilibre. Et puis ça se redéséquilibre.

Michel Durand - J'ai une question qui vient dans ma tête maintenant, c'est, votre situation en tant que pradosienne dans cette histoire, avec tout ce que le Prado a apporté, ça vous a apporté, et la situation que vous vivez actuellement, vous me direz d'après vous, d'après tout ce que vous avez vécu quel comportement, quel message le Père Chevrier, ou plutôt l'Évangile vu par le Père Chevrier, pourrait apporter dans notre vie actuelle.

Paule Gonnet - Moi, voyez, je pense, je prie dans ce sens-là, je souhaite que les jeunes comme nous l'avons été, soient séduits par le Prado, et il y en a encore, soient toujours dans cet état de recherche parce qu'on ne peut pas admettre que l'évangélisation d'aujourd'hui, en France, soit faite de façon satisfaisante. Voyez, auprès de tous mes neveux, j'en ai 23, de mes frères surtout, je peux vous dire que je vis en état de souffrance profonde, ils ne sont pas évangélisés. Ce message du Christ ne leur paraît pas suffisant puisqu'il recherchent autre chose. Donc nous avons à nous interroger, nous qui désirons faire connaître et aimer Jésus-Christ sur comment il faut s'y prendre pour dire cette parole

de Dieu. Voyez, enfin pour moi, c'est personnel, je pense que le fait, ils le savent tous dans ma famille, que j'ai sacrifié ce qui était au fond le plus précieux pour vivre seule avec une infirme, et bien je pense que sans paroles, c'est une annonce de Jésus-Christ parce que ça dit qu'un être infirme qui ne peut pas vivre seul trouve un point d'appui parce quelqu'un croit que Jésus-Christ est venu pour soulager, pour guérir. Sûrement, enfin je donne à ma vie ce sens. Mais voyez d'après ce que je vois, de Sœurs plus jeunes que moi, d'après ce que je sais surtout par les revues de Pères du Prado, il me semble que cette recherche elle se fait continuellement. Voyez, ce dernier "Prêtre du Prado" que j'ai eu entre les mains, que j'ai vraiment beaucoup aimé, indique que à l'intérieur du Prado, dans ceux qui sont dans cet état de recherche, on va loin pour trouver comment dire ce message. C'est beaucoup plus difficile de trouver ça que de se mettre en bure, comme le faisait les Frères de Saint-François.

Michel Durand - Est-ce que voyez une adéquation assez grande entre cette pauvreté, cette vie simple vécue à la suite du Père Chevrier et la recherche de beaucoup de jeunes actuellement ?

Paule Gonnet - Ah oui. Voyez, j'ai la chance de ne recevoir pas beaucoup de jeunes, mais tout de même d'avoir deux filles qui sont jeunes et qui viennent me voir ici. Et bien il y en a une qui va aux Focolari et l'autre au groupe charismatique. Et quand je les entends parler de leur groupe respectif, je me rends compte que la jeunesse d'aujourd'hui aime la pauvreté, la simplicité, le direct surtout, l'authentique. Oui, sûrement. Je crois qu'à ce point de vue là, le message du Prado a été conservé pur. Seulement, voyez, ces jeunes s'évangéliseront entre eux. Ils trouveront, je crois qu'il faut leur souhaiter de trouver par eux-mêmes les formes de prière, la compréhension de la messe de l'Eucharistie, la manière de parler à leurs enfants parce que nous ne pouvons pas changer la génération à laquelle nous appartenons, pas plus que quelqu'un qui appartient au monde de la bourgeoisie libérale peut dire « je suis de la classe ouvrière » quelqu'un qui a 60 ans peut dire « j'en ai 20 ». C'est les mimiques du temps, ça. D'ailleurs vous savez, les jeunes ne nous interrogent pas du tout, Quand il m'est arrivée d'être dans des groupes de Sœurs du Prado, avec des jeunes Sœurs, elles ne nous adressent pas la parole. Vous êtes quelqu'un d'extraordinaire de trouver une personne de mon âge et d'accepter de l'écouter. Mais c'est exceptionnel, ça, oh, exceptionnel Ils pensent certainement qu'ils n'ont rien du tout à recevoir de nous. Exactement comme une locomotive à vapeur se dirait je n'ai rien... enfin une locomotive électrique dirait à la locomotive à vapeur « je n'ai rien à recevoir de toi ». Je pense que c'est forcer beaucoup trop l'écart de générations.

Michel Durand - De tout ce qu'il y a dans le Prado, dans la vie spirituelle du Père Chevrier et dans ce qui a été vécu, donc dans l'histoire du Prado, de tout cela, est-ce que vous verriez quelque chose de plus adapté, quelque chose de plus directement assimilable comme signe d'évangélisation par la génération actuelle ?

Paule Gonnet - Voyez, moi je crois qu'un signe, enfin quelque chose de très important qui est vécu par les jeunes pradosiens d'aujourd'hui, c'est le partage de vie. Quand vous dites « je fais partie d'un groupe, nous sommes là comme en famille », eh bien je pense que c'est là, la formule qui permet le mieux de vivre avec. Ça, cette question du logement accessible et avec un petit noyau permanent où les gens peuvent aller et venir, c'est bien le moyen qui paraît excellent pour qu'on puisse entrer en

contact, se parler en profondeur si l'égal le désire, voyez. Moi je crois que le partage de vie et non seulement de vie au niveau de vie de tous les jours, mais de vie professionnelle c'est très important. Voyez je n'ai pas du tout parlé de mon activité d'aide ménagère. Cette activité d'aide ménagère, elle ne correspondait absolument pas à ce que je suis parce que, j'aime autant vous dire comme disait Monsieur Soudan « vous savez mieux vous servir du porte-plume que du balai », donc il m'a fallu faire un effort énorme pour passer, moins maintenant parce que je suis à la retraite, mais pour passer il y a 5 ou 6 ans, 5 à 6 heures par jour à des travaux matériels, ça m'a obligée à beaucoup me forcer au point de vue physique et à me faire connaître une chose que je connaissais quand même pas du tout, c'était la fatigue que représente le travail manuel. Alors, partager la vie professionnelle dans ses contraintes, ça a une immense importance pour comprendre. Mon salaire, c'est un salaire horaire, j'ai appris par cette nécessité du travail horaire, à comprendre que quand on perd 2 heures, 3 heures, ou davantage dans la semaine, ça a un retentissement dans votre budget. Je ne m'en rendais pas compte quand je vivais avec mon père, mais maintenant qu'il est mort, je le sais.

Michel Durand - Vous ne pouviez pas non plus vous en rendre compte en communauté religieuse.

Paule Gonnet - Bien sûr que non. Une des raisons qui fait que j'apprécie cette vie seule, c'est qu'au point de vue du budget, nous vivons ma Sœur et moi, avec des pensions minimum. Ce qui nous oblige, pas tellement elle, parce que je m'arrange pour qu'elle ne le sente pas, mais ce qui m'oblige, moi, à comprendre ce que ça veut dire des limites de salaires. Parce que je n'ai pas voulu que nous vivions en recevant de l'argent de mes frères. Ils pourraient le faire (facilement, il n'y avait rien de plus simple pour moi que de demander, mais par fidélité à ma vocation de Sœur du Prado, j'ai voulu garder l'indépendance financière. C'était pour moi une fidélité au Prado. Et puis alors un point qui est certainement vécu et qui est très important, c'est que, voyez-vous, quand on lit les Revues du Prado par exemple « Quelqu'un parmi nous », on se rend compte à quel point, aujourd'hui, on ne cherche pas seulement à aller vers les pauvres, les déshérités pour les aider, mais on cherche à leurs donner leur place. Voyez, c'est très intéressant dans « Quelqu'un parmi nous », on fait parler des gens qui n'auraient jamais eu la possibilité de voir leur nom au bout d'un article. Et bien, ils s'expriment. Et ça, c'est important, c'est nouveau dans la vie des hommes, je crois. Et puis alors, sûrement que les jeunes actuellement ont à travailler intellectuellement plus que nous étions obligés de le faire parce qu'il y a toute cette espèce de transcription du message avec les mots d'aujourd'hui, la manière de s'y prendre qui collera avec la sensibilité. C'est sûrement une recherche permanente, ça.

Michel Durand - Dans tout cela, la coexistence, je dirais pour moi, le plus important, quand on voit le Père Chevrier dire qu'il faut aller faire le catéchisme un petit peu partout, dans les usines..., et que l'on voit des religieuses qui sont en appartement, des prêtres qui sont au travail ou bien une communauté comme celle où je suis, c'est...

Paule Gonnet- Comme voyez, recevoir dans une pièce comme celle-ci, ça a un sens immense. J'ai parmi les personnes que je reçois, j'ai une personne qui vit presque au niveau du quart-monde, voyez, un peu par sa faute, c'est une amie des bêtes, au point que c'est exagéré, mais quand elle arrive ici, une fois par semaine pour manger la soupe et me raconter un peu sa vie, je sais que je



l'accueillera dans un décor qui ne la choquera pas, et pourtant je vous assure que ce décor est riche à côté de celui dans lequel elle vit.

Michel Durand - Ça veut dire que vous êtes très sensible à cette tranche de vie du Père Chevrier, qui par... je dirais par enthousiasme... un peu par abus... a détruit la beauté d'une pièce pour dire que ce n'est pas la maison, l'extérieur, qui doit signifier une joie, mais ce qui est intérieur ?

Paule Gonnet - Moi je crois que quand on entre chez quelqu'un qui a Jésus-Christ dans son cœur, c'est extrêmement important que cela puisse apparaître. Et si vous le masquez avec trop de choses, ce qui est un peu le cas ici où c'est décoré de tous les côtés, je vais vous raconter quelque chose, mais... quand on a partagé les choses j'ai demandé à avoir ce Mercure parce que je suis extrêmement attachée à ce Mercure à cause de ses ailes, il avait des ailes aux poignets, il en avait aux talons, il en avait sur son chapeau, et c'est le dieu de la communication. Alors comme humainement parlant, pour moi, la grande chose c'est de communiquer, j'ai toujours aimé le dieu Mercure je l'aimais quand j'avais 4 ans, ce dieu Mercure. Et alors pour commencer je l'avais mis ici, je le voyais bien, mais je me suis dit, quand même une Sœur du Prado, si on arrive ici et que l'on voit d'abord cette statue profane, on sera bien en droit de penser que j'ai le cœur bien partagé entre les valeurs de l'Antiquité païenne et mon Évangile. Alors j'ai mis le dieu Mercure en pénitence. Quoique, remarquez, que je crois que les civilisations se superposent et s'apportent les unes aux autres et que l'Antiquité païenne a tout de même déjà préparé des pierres d'attente de la Bonne Nouvelle de l'Évangile.

Michel Durand - On a beaucoup parlé de liberté, c'est vieux, c'était tout à fait au début des bandes, on a donc beaucoup parlé de liberté, de civilisations ou de bourgeoisie libérale, je peux me tromper, mais je me permets une question pour savoir comment vous percevez ces deux mots de libéral et de libéralisme. Est-ce que vous faites une différence ?

Paule Gonnet - Non, pas sur le plan théorique. Moi je n'aime pas le mot libéral, j'aime beaucoup mieux le mot de la Révolution « liberté ». Moi je suis vraiment une fille de la Révolution, Vous savez, les trois mots, je les ai en plein dans mon cœur. La liberté c'est-à-dire la possibilité non seulement de penser, mais de vivre libre, l'Égalité c'est-à-dire la certitude que tous les hommes ont des droits égaux, et que ce n'est pas parce qu'un homme ne peut pas exprimer ses droits parce qu'il est mutilé ou que ses droits n'existent pas et puis alors la Fraternité, le grand courant de l'amitié qui circule entre les hommes.

Michel Durand - Et pourquoi vous n'aimez pas trop ce mot de libéral ?

Paule Gonnet - Parce que le mot libéral est attaché pour moi au mot bourgeoisie. C'est-à-dire qu'il restreint le sens du mot liberté. La bourgeoisie a cherché dans le libéralisme, dans une certaine mesure, à défendre des privilèges.

Michel Durand - Est-ce que vous connaissez, j'ouvre une parenthèse, c'est pour ma satisfaction personnelle, est-ce que vous connaissez des libertaires ?

Paule Gonnet - Des libertaires, c'est-à-dire des groupes, des hommes qui...

Michel Durand - des hommes qui ont 25 ans maintenant.

Paule Gonnet - Non pas du tout. Mais je ne connais pas de libertaires, mais j'ai dans mes frères un anarchiste.

Michel Durand - Anarchiste, c'est un peu pareil.

Paule Gonnet - Alors je sais très bien, par mon frère, ce que signifie vivre en libertaire, en anarchiste. C'est une position difficile quand on veut l'assumer. Et personnellement je ne me sentirais pas à l'aise dans une position de ce genre parce que je ne suis pas assez... mes ailes ne sont pas assez grandes. J'éprouve toujours le besoin de sentir la terre sous mes pieds.

Michel Durand - Au niveau des plus pauvres, des plus défavorisés, est-ce que vous ne croyez pas que le libertaire est un message plus fort que le libéral ?

Paule Gonnet - Oh, oui sûrement ! Voyez, actuellement, il existe, ma Sœur vous en parlerait beaucoup mieux que moi, parce qu'elle fait partie d'Amnesty, elle collabore avec un mouvement... enfin ils écrivent en Russie, ils écrivent pour défendre les droits de l'homme

Michel Durand - La chartre,

Paule Gonnet - Oui voilà, je crois que c'est absolument indispensable que des chrétiens aient assez de souffle pour aller à ces positions. On ne peut rien faire avancer si l'on reste trop tièdes. Voyez, on ne fera pas l'économie de fous. Que ce soit des fous volants avec leurs drôles de machines, que ce soit des fous pensants avec leurs drôles de théories, mais il faudra toujours qu'il y ait des gens qui aillent au-delà. Ça, on ne peut pas en faire l'économie de ces gens-là.

Michel Durand - Je vous pose la question, parce que je suis personnellement très interrogé par les jeunes libertaires qui ont une générosité très grande, qui ressemblent un peu à ce que vous me disiez de vos neveux, par leur désir de vie simple, de pauvreté, de ne pas s'enfermer dans une bourgeoisie libérale, mais égoïste, et ils me posent toujours cette question par rapport au Père Chevrier, par rapport au charisme du Prado, en me disant qu'il y a quelque chose, même si le Père Chevrier n'était ni anarchiste, ni libéral, - ni libertaire, parce qu'en fait son éducation..

R - Ils sont jeunes, alors c'est obligé qu'ils aillent trop loin. Moi, quand j'allais au Marché aux puces, c'est un acte de ce genre.

Michel Durand - C'est un acte libertaire ?

Paule Gonnet - C'est un acte de ce genre, et bien je crois qu'on ne peut pas faire l'économie d'une jeunesse folle, enfin folle dans son élan. Alors, dans la jeunesse d'aujourd'hui, il ne faut pas croire que tout le monde s'engage dans la voie de la folie, ça ne peut être qu'en paroles. Alors il faut bien qu'il y en ait quelques-uns qui aillent au-delà et il y en a.

Michel Durand - C'est justement pour cela que j'ai posé la question parce que votre entrée au Prado pourrait être vue aujourd'hui comme un acte fou, enfin un acte...

Paule Gonnet - C'était sûrement un acte fou. Voyez, pour quelqu'un qui avait sa vie tout organisée, qui aurait pu se marier parce que j'aimais beaucoup les enfants, choisir de se perdre dans ce

contexte très étroit dont j'avais bien conscience, c'était sûrement un acte fou, mais je dis comme Sœur Jean-Baptiste, je ne l'ai jamais regretté. Oh non, jamais ! Bien sûr que je rejoins

tous ces gars et toutes ces filles qui veulent aller plus loin, qui sentent qu'il faut risquer pour cet enjeu. Seulement alors la question que je me pose concrètement, pour ces garçons et ces filles, c'est "sont-ils prêts à risquer pour toujours leur vie dans ce sens-là". Parce que c'était sans retour, vous savez, quand on partait dans une direction, à ma génération, c'était sans retour. Or, il semble bien que la jeunesse d'aujourd'hui, c'est d'ailleurs une richesse pour elle parce qu'elle se rend plus libre, est beaucoup plus ancrée dans l'idée de donner un temps à ., de se remettre en cause pour voir si.. Ils sont très réfléchis... Mais il y a certainement des fous aussi qui ne se posent pas tant de questions, qui vont leur train. Alain Colas, il est allé son train.

Michel Durand - Cette critique qui est plus grande, cet esprit critique qui est plus grand, mais quand on est déterminé, je crois aussi qu'il y a un déterminisme.

Paule Gonnet - Vous qui voyez des jeunes, vous avez certainement la connaissance concrète de gars qui se sont engagés définitivement ?

Michel Durand - Oui, bien sûr.

Paule Gonnet - Ça ne peut pas ne pas exister aujourd'hui.

Michel Durand - Mais avec une rigueur moins grande quand même c'est-à-dire que l'on peut s'engager définitivement et puis si l'occasion se présente de changer d'orientation, on peut le faire, sans se créer de problèmes. La façon de vivre la fidélité n'est plus la même.

Paule Gonnet - C'est-à-dire ce qui faisait le caractère très concret de cet engagement sans retour, il me semble que c'était quand même le célibat, voyez. On savait que même si on aimait les enfants, on n'en aurait jamais. C'était quelque chose, vous savez. Et ça, c'était quand même la folie pour Jésus Christ parce que c'était quand même un acte gratuit, ça. Ce n'est pas que je pense que le ministère sacerdotal ne pourrait pas se vivre aussi bien en étant marié. Moi voyez, j'obéis à l'Église en disant pour l'heure que nous vivons, pour le moment, le prêtre en Occident n'a pas encore la possibilité de se marier, mais je vois de près les Pasteurs de l'Église qui habitent là à côté et je trouve qu'ils sont tout aussi authentiquement apôtres que les prêtres. Oh oui, moi je ne fais pas du tout du célibat absolu, sauf pour les religieux. Parce que pour le religieux c'est le don gratuit de son corps à Dieu.

Michel Durand - C'est un autre ordre.

Paule Gonnet - C'est un autre aspect, ça. C'est la vie religieuse.

Michel Durand - Vous parlez religieux, là, est-ce que vous avez cheminé avec les Frères du Prado dans leur évolution qui a été beaucoup plus mouvementée que l'évolution des religieuses du Prado ?

Paule Gonnet - Pas bien, parce qu'il y a dix ans que j'ai quitté le Centre et alors j'entends souvent parler des Frères du Prado par ma Sœur parce que comme elle vient toutes les semaines, elle m'apporte des échos, des nouvelles. Elle aime beaucoup, beaucoup, les Frères du Prado, elle trouve qu'ils sont vraiment authentiques.

Michel Durand - On va peut-être s'arrêter ?

Paule Gonnet - Oui, il faut que vous partiez, si vous voulez être rentré.

Michel Durand - Vous auriez d'autres...

Paule Gonnet - Oh non, moi, vous savez je n'avais pas préparé, si vous voulez, les choses en prenant certaines choses, mais s'en me fixer de lignes.

Michel Durand - Et vous ne voyez rien à redire, à compléter, que j'aurais totalement oublié ou que je serais passé à côté ?

Paule Gonnet - Oh non. On a parlé de l'évangélisation, on a parlé de la simplicité, de la pauvreté, on a parlé de la vie fraternelle, j'espère que je ne vous ai pas donné l'impression d'être une Sœur coupée de mes autres Sœurs.

Michel Durand - Pas du tout.

Paule Gonnet - Et surtout pas coupée des jeunes

Michel Durand - Vous m'avez donné l'impression d'une personne qui est pleine de joie.

Paule Gonnet - Oh bien, la joie je l'ai apprise, ça difficilement parce que nous étions 10 enfants et parmi ces 10 enfants il y avait l'avant-dernier et cet avant dernier qui était mon frère tout-à-fait préféré, s'est donné la mort à 43 ans, alors là il a fallu passer à travers le tunnel pour croire en la valeur de la vie. C'est resté longtemps entre Dieu et moi comme une arête qui ne s'en allait pas. Et puis il y a la maladie de ma Sœur que je n'ai jamais acceptée, qu'un être soit mutilé dans toute sa vie, pour quelqu'un comme moi qui était solaire, qui n'aimait que le soleil. Et puis j'ai réfléchi, j'ai prié, j'ai compris qu'il y avait un mystère de la mort, de la souffrance que nous n'avons pas le droit de demander à Dieu de comprendre avant d'être dans la lumière de Dieu. Ça, voyez, moi jamais je ne dirais à quelqu'un qui souffre, je sais. Non, nous ne savons pas. C'est vrai que cette épreuve, ces grandes épreuves m'ont obligée à rester dans la lumière du soleil, à accepter et à croire que Dieu restait Dieu, et bon et vouloir notre bien malgré ce qui ne nous paraît pas compréhensible. Je crois que c'est très important que nous, les chrétiens, nous ayons accepté d'être existentiels, enfin de vivre notre vie au niveau de ces difficultés, de ne pas nous envelopper de mirages, de dire que nous ne comprenons pas, d'être fidèles à annoncer Jésus-Christ dans le brouillard apparent. C'est très important, voyez. Je crois que au fond, ce qui heurte beaucoup, beaucoup, les gens d'aujourd'hui, c'est que nous n'avons pas assez confiance pour dire le fond profond de nous-mêmes. Et là encore, je rejoins les sectes. Ils sont des convaincus, mais nous aussi, il faut être des convaincus.

Michel Durand - J'ai vu dans les sectes, j'en connais plusieurs, j'ai toujours vu entre le Prado et les sectes une similitude, dans la mesure où il y avait une grande simplicité, une grande...

Paule Gonnet - Et puis une conviction. Moi, vous voyez, Dieu sait. Je suis bien obligée d'écouter toutes les lamentations de Jérémie de mon frère et de ma belle-sœur au sujet de jeunes ménages qui sont dans les sectes, mais je ne partage pas du tout leur point de vue, pas du tout, du tout. Dieu se

retrouvera à travers la bonne volonté de ces gens comme il se retrouve à travers notre incapacité à traduire comme il faut le message de Dieu, et ils ont quelque chose à nous dire eux aussi.

Michel Durand - Surtout quand on s'enferme, je pense que ça nous arrive souvent, quand on s'enferme dans les Mouvements, par exemple actuellement les Mouvements d'action catholique, dans quelque chose qui est trop élitiste.

Paule Gonnet - Oui. Mais l'élitiste, je ne vois pas bien où vous le situez puisqu'ils ne veulent pas faire partie d'un mouvement. Est-ce que la J.E.C. existe encore ?

Michel Durand - A peine. Pour les jeunes ça n'existe pas,

Paule Gonnet- A peine, oui, ça a fondu.

Michel Durand - Quand je parlais d'élitiste, je pensais plutôt aux Mouvements qui sont déjà anciens, d'A.C.I., d'A.C.O.

Paule Gonnet - Remarquez, je crois qu'au niveau de l'A.C.O. et l'A. C. I. , il existe encore des gens qui recherchent et travaillent. J'ai la chance d'avoir comme amie une fille qui a fait de l'A.C.O toute sa vie et elle a accepté mon amitié, et bien je vous assure qu'elle m'en apprend drôlement et puis elle me remet les yeux en face des trous au point de vue syndicats, socialisme, etc.. À travers elle, je comprends pourquoi on se donne à tout ça.